

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE RÔLE DES IDÉES DANS LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE CHEZ JOHN
LOCKE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

DÉBORAH KADO

JANVIER 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier vivement mon directeur de recherche, Claude Panaccio qui a été, pour moi, un soutien remarquable lors de la mise en œuvre de ce mémoire.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance envers toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont apporté leur aide, je pense à madame Josiane Ayoub, professeure de philosophie et à Alexandra Torero-Ibad, étudiante au post-doctorat (stagiaire de Mme Josiane Ayoub).

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LA CONCEPTION LOCKIENNE DES IDÉES.....	11
CHAPITRE I	
L'ORIGINE SENSIBLE DES IDÉES	12
1.1. La sensation	14
1.2. La réflexion	19
1.3. Les types d'idées.....	21
CHAPITRE II	
LA CAUSE DES IDÉES.....	23
2.1. Les qualités comme pouvoirs des corps.....	23
2.2. Qualités premières des corps.....	26
2.3. Qualités secondes des corps.....	29
CHAPITRE III	
LES OPÉRATIONS DE L'ESPRIT : LE RÔLE DES IDÉES EN GÉNÉRAL.....	33
3.1. La nature des idées.....	33
3.2. Les idées simples.....	34
3.3. Les idées complexes.....	42
DEUXIÈME PARTIE : LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE ET LA CERTITUDE SELON LOCKE.....	50
CHAPITRE IV	
DÉFINITION DE LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE.....	51
4.1. Définition de la connaissance	51
4.2. Distinction entre connaissance singulière et connaissance générale.....	58
CHAPITRE V	
LA CONNAISSANCE DE L'EXISTENCE DES ÊTRES RÉELS	64

5.1. La connaissance de l'existence du moi...	65
5.2. La connaissance de l'existence de Dieu.....	69
5.3. La connaissance de l'existence des autres choses hors de nous.....	75
CHAPITRE VI	
LES LIMITES DE LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE.....	84
6.1. Impossibilité de percevoir les liens entre les idées.....	84
6.2. Impossibilité de connaître la substance.....	91
6.3. Intervention du jugement comme connaissance probable.....	94
CHAPITRE VII	
POSITION SCEPTIQUE DE LOCKE	
RÉFLEXION CRITIQUE ET COMMENTAIRES PERSONNELS.....	99
7.1. Impuissance cognitive.....	99
7.2. Position paradoxale de la science.....	100
7.3. Impossibilité rationnelle d'une science physique.....	101
CONCLUSION.....	105
BIBLIOGRAPHIE.....	110

RÉSUMÉ :

Ce mémoire a pour objectif de présenter le rôle des idées dans la connaissance singulière chez John Locke.

Les « idées » constituent la pierre angulaire de la théorie de la connaissance chez Locke. Selon lui, la connaissance est la « perception d'une liaison » de concordance ou de discordance entre les idées. L'idée est, pour lui, le matériau de notre connaissance.

Le rôle des idées dans la connaissance singulière est de nous représenter les existants réels. Les idées singulières sont reçues et perçues par l'esprit pour former des propositions singulières. La perception de la liaison de concordance ou de discordance entre les idées constitue la connaissance singulière ou la connaissance générale. Dès lors le rôle des idées consiste à faire connaître les êtres qui existent, à établir une correspondance entre le sujet connaissant et la réalité extérieure. L'idée en tant que fondement épistémologique est le principe de toute connaissance et, précisément, de la connaissance singulière. Nous utiliserons la principale œuvre de Locke, à savoir *l'Essai sur l'entendement humain*, pour réaliser cette étude. Il s'agit donc de réexaminer la pensée de Locke en épistémologie en reconstruisant les concepts du corpus de sa théorie de la connaissance sous l'angle spécifique du rôle que jouent les idées dans la connaissance singulière.

Pour réaliser cette étude, nous procéderons à une analyse systématique en exposant d'abord, dans une première partie, le cadre conceptuel de la théorie lockienne des idées, puis, dans une seconde partie, nous montrerons en quoi celles-ci consistent dans la connaissance singulière.

Dans la première partie du mémoire, nous présentons, la conception lockienne des idées en montrant leur origine sensible. Pour montrer le caractère sensible des idées, nous utilisons particulièrement le livre 2 de *l'Essai sur l'Entendement humain*. Dans le chapitre 1, nous présentons les deux sources de la connaissance. Nous discutons, ensuite, dans le chapitre 2, la cause des idées tout en nous attachant à montrer que les idées sont causées par les pouvoirs des objets extérieurs que Locke appelle qualités. Et, dans le chapitre 3, nous analysons les opérations de l'esprit en montrant le rôle des idées en général.

Après l'analyse de la théorie des idées, nous essayons de montrer comment les idées se déterminent en connaissance, dans la connaissance singulière, ce qui constitue l'objet des chapitres de la seconde partie. Le livre 4 de *L'Essai sur l'entendement humain* est ici notre référence principale. Dans notre chapitre 4, nous tentons de définir la connaissance singulière. Dans le chapitre 5, nous analysons la connaissance de l'existence des êtres réels en montrant le rapport des idées aux choses existantes et la certitude. Ensuite, dans le chapitre 6, nous examinons les limites de la connaissance singulière liées à l'impossibilité de connaître la substance. Et, enfin, dans le chapitre 7, nous pouvons avancer ce qui nous apparaît être la position sceptique de Locke en épistémologie.

MOTS CLÉS : PHILOSOPHIE, ÉPISTÉMOLOGIE, CONNAISSANCE, IDÉE, EXISTENCE, ÊTRES RÉELS, LOCKE.

INTRODUCTION

La conception des idées a fait l'objet de fortes controverses au XVII^e siècle. Dans l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke prend position dans ce débat. Il refuse la conception cartésienne des idées innées, et estime que les idées sont d'abord issues des sens¹, puis perçues par l'entendement, de sorte qu'elles ne sont pas innées. Ce rejet de l'innéisme résulte de son adhésion à une science fondée sur la théorie corpusculaire élaborée par le physicien Robert Boyle². Pour lui, il n'existe dans l'univers que des êtres corpusculaires, desquels naissent toutes nos idées. La déconstruction de l'innéisme va entraîner Locke dans une controverse avec les principales figures de son époque, surtout avec l'évêque Stillingfleet³ qui fut un adversaire résolu. Pour Locke, les idées proviennent de notre contact avec les objets extérieurs, donc par sensation. Il faut noter que dans la sensation, il y a une impression physique qui se produit sur le corps, mais l'impression physique seule n'est pas la sensation, il faut une action passive de l'entendement lors de l'impression physique pour qu'il y ait sensation.

Les « idées » constituent la pierre angulaire de la théorie de la connaissance chez Locke. L'idée est le moyen par lequel nous connaissons le monde extérieur à notre esprit. Locke définit l'idée de la manière suivante : « tout ce que l'esprit perçoit en lui-même, ou tout ce qui est l'objet immédiat de la perception, de la pensée ou de l'entendement »⁴. Les idées sont, par conséquent, des instruments ou des matériaux de la connaissance. Elles ne sont pas encore connaissance à l'état isolé. Elles

¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 1, chap. 1, paragraphe 2, trad. J.-M. Vienne, Paris, Vrin, 2003. C'est la traduction de Vienne que nous utilisons dans ce travail.

² Il semble que Locke fut influencé par les travaux scientifiques de Robert Boyle (fondateur de l'académie des sciences : la Royal Society à Oxford).

³ Cf. Aussi Yolton, *John Locke, and the Way of Ideas*, part. IV, 1982.

⁴ *Ibid.*, livre 2, chap.8, paragraphe 8; trad. J.-M. Vienne, cf. version anglaise, collectée par Alexander Campbell Fraser, Oxford, University Press, 1975: « Whatsoever the mind perceives in itself, or is the immediate object of perception, thought, or understanding, that I call idea ».

deviennent connaissance, lorsqu'elles sont constituées en système, c'est-à-dire organisées logiquement.

Locke définit la connaissance comme suit : « La connaissance dès lors n'est rien d'autre, me semble-t-il, que la perception de la liaison et de la concordance, ou de la discordance et de la contradiction, de telles ou telles de nos idées »⁵. Il oppose la connaissance et l'opinion, et distingue deux sortes de connaissance à savoir la connaissance générale et la connaissance particulière. Ensuite, il établit trois⁶ degrés de la connaissance : la connaissance intuitive, la connaissance démonstrative et la connaissance sensible. Ces trois sortes de connaissance n'ont pas le même degré de certitude. La connaissance intuitive est supérieure à la connaissance démonstrative et celle-ci est, à son tour, supérieure à la connaissance sensible. Dans la connaissance intuitive, l'entendement perçoit immédiatement la liaison des idées qui lui procure la connaissance. Tandis que dans la connaissance démonstrative, l'esprit perçoit la liaison des idées médiatement, c'est-à-dire par l'intervention d'autres idées. L'esprit doit faire appel à d'autres idées constituant des preuves qui vont donner l'occasion de saisir l'idée recherchée. En ce qui concerne la connaissance sensible, l'entendement perçoit la liaison entre les idées de la même manière que dans la connaissance intuitive, mais l'idée perçue doit correspondre à une réalité extérieure à l'esprit humain et donner accès par les facultés sensibles à l'existence d'un objet réel.

Mais qu'en est-il de la connaissance singulière ? Locke n'a jamais parlé de connaissance singulière, mais il parle d'idée particulière. La version française de J.M. Vienne de *l'Essai sur l'entendement humain* traduit « particular idea » par « idée singulière ». Ainsi nous parlerons désormais de connaissance singulière. Pour Locke, si la connaissance est la perception de la concordance ou de la discordance entre les

⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.1, paragraphe 2; trad. J.-M. Vienne, dont la référence principale est celle donnée par Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975.
cf. Version anglaise, collectée par Alexander Campbell Fraser: « Knowledge then seems to me to be nothing but the perception of the connexion of and agreement, or disagreement and repugnancy of any of our ideas ».

⁶ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.2, paragraphe 14.

idées, on pourrait penser que la connaissance singulière serait la perception de la concordance ou la discordance entre des idées dont certaines sont singulières. Or, pour lui, l'idée est un objet mental, et en tant que réalité mentale, l'idée est le matériau de la connaissance. Si les idées sont des matériaux de la connaissance, comment peuvent-elles nous faire connaître l'existence des êtres? Comment établir le rapport entre le monde mental et la réalité existentielle des êtres réels? C'est là le problème central que nous essayerons de résoudre dans ce mémoire.

L'examen de ce problème central nous conduira en particulier à examiner deux questions majeures.

D'une part, Locke oppose souvent les idées singulières ou particulières aux idées générales; et il affirme que les idées générales ne concernent pas l'existence. Cependant la connaissance singulière contient aussi des idées générales, comme le cas de l'existence de Dieu. Comment peut-on expliquer ou comprendre cette dichotomie? Si toute connaissance de l'existence est une connaissance singulière, pourquoi et comment peut-elle contenir des idées générales? Cela n'est-il pas en contradiction avec la notion même de la singularité?

D'autre part, pour Locke, la connaissance singulière est limitée, car la substance est inconnaissable. Comment Locke explique-t-il ce problème? Pourquoi affirme-t-il que l'existence réelle des choses est connaissable⁷, et par la même occasion dénonce l'inconnaissance de l'essence des choses? Si nous connaissons les choses par les idées, pourquoi celles-ci ne suffisent-elles pas à connaître leur substance?

Locke, cependant, n'a pas donné une définition précise de la connaissance singulière. L'hypothèse de ce travail est que la connaissance singulière porte sur l'existence des êtres réels. Pour Locke⁸, il n'existe que des êtres singuliers, car

⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 25 et 31; chap.4, paragraphe 12; chap.11, paragraphe 1. Ces passages révèlent l'idée que nous connaissons les choses superficiellement, mais nous ne connaissons pas la constitution profonde des celles-ci.

⁸ Selon la tradition philosophique, Locke est un nominaliste, parce que, pour lui, il n'y a que des êtres particuliers qui existent dans le monde. Il n'existe pas d'être général.

exister, c'est être singulier. La connaissance singulière est la connaissance de l'existence des êtres. Ce type de connaissance embrasserait les trois sortes de connaissances définies par Locke, à savoir la connaissance intuitive, la connaissance démonstrative et la connaissance par sensation⁹. Ces trois dernières connaissances participent à la connaissance singulière dans la mesure où chacune d'elles traite aussi de l'existence des êtres¹⁰. L'existence des choses extérieures à notre être relèverait, selon les cas, de la connaissance sensible ou démonstrative, celle de notre être propre de la connaissance intuitive, et enfin celle de Dieu de la connaissance démonstrative.

Locke subdivise l'existence des êtres en trois catégories : l'existence du moi (notre être propre) (cf. livre 4, chap.9), l'existence de Dieu (cf. livre 4, chap.10) et l'existence des autres choses hors de nous (cf. Livre 4, chap.11). Pour Locke, Dieu fait partie des êtres réels qui existent dans le monde, même s'il n'est pas perceptible par les sens, car, pour lui, sa perceptibilité est intelligible.

Ainsi, nous voudrions, dans ce mémoire, essayer de comprendre le rôle que jouent les idées dans la connaissance singulière à l'intérieur des trois niveaux de connaissance, à savoir la connaissance intuitive, démonstrative et sensible en ce qui concerne la connaissance de l'existence des êtres.

Nous voulons tenter de voir, dans le mémoire, comment, après les premières perceptions sensibles, l'entendement réfléchit sur lui-même pour produire d'autres idées que Locke appelle les idées de la réflexion. On cherchera si pour Locke la réflexion est une sorte de sensation interne¹¹. Ce serait comme une sorte de deuxième sensation, qui, cette fois-ci, viendrait d'un objet non extérieur, mais intérieur, donc des opérations propres de l'esprit humain. Mais comme pour Locke l'esprit perçoit les idées acquises par la réflexion, alors la présence des idées dans l'entendement autorise la connaissance.

⁹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.9, paragraphe 2.

¹⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.9, chap.10 et chap.11.

¹¹ *Ibid.*, livre 2, chap.1, paragraphe 4.

Nous avons souligné que la connaissance singulière porte sur l'existence des êtres réels : notre propre être, l'être de Dieu et l'être des choses hors de nous. Dès lors, se pose la question : comment connaissons-nous l'être du moi (notre propre être), l'être de Dieu et l'être des choses hors de nous? Locke caractérise la connaissance issue des choses réelles comme suit : « la connaissance est la conséquence de l'existence de choses produisant par les sens des idées dans l'esprit. »¹² Mais cette caractérisation exclut celle qui porte sur la connaissance de Dieu.

Locke estime, en outre, que les idées organisées logiquement dans l'esprit sont comprises comme une vérité mentale : « quand les idées sont assemblées ou séparées mentalement de telle manière qu'elles (...) concordent ou non, c'est une vérité mentale »¹³. Nous devons alors nous demander comment la correspondance de ce qu'on a dans l'esprit avec les choses telles qu'elles sont dans la réalité extérieure est un critère de vérité où la vérité est entendue comme adéquation. Nous exploiterons pour répondre la piste dans l'*Essai* où Locke pose que la connaissance singulière serait la perception d'une proposition vraie qui affirme l'existence des êtres réels, et que cette véracité se manifesterait par l'adéquation des idées aux choses ou des choses aux idées. La vérité serait alors le propre même de l'entendement en quête de connaissance. Locke avance, et ces identités sont à préciser, que la certitude de la vérité de la proposition serait identique à la connaissance (cf. livre 4, chap. 6, paragraphe 3).

À cause de son alignement sur la théorie corpusculaire, Locke conçoit la sensation comme condition *sine qua non* de la connaissance. La connaissance, affirme-t-il, commence avec la sensation. Cette dernière nous apprend quelque chose

¹² *Ibid.*, livre 4, chap.11, paragraphe 14; cf. version anglaise, collectée par Alexander Campbell Fraser: «knowledge is the consequence of the existence of things, producing ideas in our minds by our senses».

¹³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.5, paragraphe 6.

et ne peut être remplacée. L'exemple de Molyneux¹⁴ repris par Locke nous confirme bien l'importance de la sensation dans la connaissance singulière. L'hypothèse de Molyneux est qu'un homme adulte, né aveugle, prend l'habitude de reconnaître les choses par le toucher (ex. d'une sphère), mais s'il recouvre la vue, c'est-à-dire s'il est guéri de sa cécité, il ne saurait reconnaître la sphère par la vue sans le toucher. Il doit d'abord apprendre à reconnaître les choses avec la sensation visuelle. De la même manière, l'aveugle de naissance ne sait pas ce qu'est une couleur blanche ou rouge ou verte ou bleue, etc. parce qu'il n'a jamais eu la sensation de ces couleurs. C'est par la sensation que s'établit le premier contact entre l'esprit humain et l'objet. Rien ne peut remplacer l'évidence sensible. Seule l'évidence sensible est le commencement de la connaissance, mais elle en est aussi la fin, car la connaissance singulière se manifeste dans le royaume des êtres réels appréhendables par nos sens.

Notre hypothèse est que ces idées, en tant que matériaux de la connaissance, sont reçues dans la sensation et perçues dans la réflexion par l'esprit humain. Ces idées, organisées en propositions singulières seraient connaissables si et seulement si l'on perçoit la vérité de telles propositions exprimant l'existence de quelque chose. Selon Locke, la validité de telles propositions se manifesterait par l'entremise de nos facultés sensibles. Seuls les sens¹⁵ seraient susceptibles de nous donner la certitude sur l'existence de choses réelles. La certitude de la vérité des propositions est garantie, si leur concordance ou leur discordance exprime¹⁶ effectivement l'existence d'un être sensible dans la réalité extérieure. Il s'agirait d'une certitude sensible, mais dans le cas de Dieu, la certitude serait, non sensible, mais rationnelle ou intelligible.

Ces quelques réflexions exposées sur la question de la connaissance singulière, selon Locke, en vue de la situer, permettent de comprendre l'importance

¹⁴ *Ibid.*, livre 2, chap. 9, paragraphe 8.

¹⁵ *Ibid.*, livre 4, chap. I I, paragraphes 7-8.

¹⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.5, paragraphe 8.

qu'il accorde à l'existence des êtres, à la sensation et à la réflexion, afin de construire une science proportionnée à l'esprit humain.

L'originalité de l'approche que nous proposons est de relire l'ensemble de *l'Essai sur l'entendement humain* dans la perspective d'une interrogation sur la connaissance singulière chez Locke.

Nous pensons que la recherche sur la connaissance singulière nous permettra de comprendre le rôle des idées dans la connaissance de l'existence des êtres, et de contribuer ainsi aux études lockiennes, principalement à la théorie de la connaissance.

Pour analyser la pensée de Locke, nous exposerons d'abord le cadre conceptuel de sa théorie des idées, parce que, pour Locke, la connaissance commence par les idées, puis nous montrerons en quoi celles-ci peuvent contribuer à la connaissance du singulier, parce que la connaissance singulière est la perception de la vérité des propositions qui affirment l'existence des êtres réels.

Dans la première partie du mémoire, nous allons présenter la conception lockienne des idées en montrant leur origine et leur constitution. Nous nous interrogerons sur les caractéristiques des idées en tant que matériaux de la connaissance. Pour ce faire, nous verrons pourquoi Locke rejette l'innéisme. Pour montrer l'an-innéité de l'idée, nous nous fonderons particulièrement sur le livre 1 de *l'Essai sur l'Entendement humain*. Le livre 2 nous permettra d'analyser les différents aspects des idées. En effet, après avoir montré, dans le livre 1, que les idées ne sont pas innées, Locke, dans le livre 2, va décrire leur caractère sensible. Cela fera l'objet du premier chapitre où nous allons exposer les caractéristiques de diverses sortes d'idées en montrant que les idées proviennent de deux sources : la sensation et la réflexion. Il semble, en outre, que, pour Locke, quelque chose serait la cause des idées. Alors, dans le deuxième chapitre, nous montrerons que les idées sont causées par les pouvoirs des corps (choses) que Locke appelle qualités. On distingue deux sortes de qualité : les qualités premières et les qualités secondes. Les qualités premières constituent les propriétés des corps. Quel rapport peut-on établir entre les

pouvoirs des corps et les opérations de l'esprit humain? C'est ce que nous allons essayer de comprendre dans le troisième chapitre.

Cette analyse de la théorie des idées nous permettra de montrer comment les idées contribuent à la connaissance, dans la connaissance singulière. Le livre 4 de *L'Essai sur l'entendement humain* sera notre référence principale. La deuxième partie du mémoire va, alors, traiter la question de la connaissance singulière. Dans le chapitre 4, nous définirons la connaissance singulière, puis nous montrerons comment les idées déterminent la connaissance, nous analyserons les idées et les choses existantes, dans le chapitre 5, nous montrerons en outre les limites de la connaissance singulière relativement à l'impossibilité de connaître la substance, dans le chapitre 6. Ensuite, nous terminerons en exposant, dans le chapitre 7, nos réflexions sur la position sceptique de Locke en épistémologie. Dans ce champ de savoir, les idées sont les reines de la connaissance singulière. Si la connaissance est singulière, cela signifie que les idées sont-elles aussi singulières, pas forcément, on peut constater dans certains cas, on le verra, un glissement des idées générales à l'intérieur de la connaissance singulière, mais elle demeure une connaissance singulière et non une connaissance générale.

Dans la connaissance singulière, les idées construites en système sont perçues par l'esprit humain en conformité avec l'existence des choses. Le monde extérieur devient primordial dans la conception d'un tel savoir. Il ne peut y avoir de connaissance singulière sans la réalité extérieure de laquelle les idées sont tirées puis unifiées pour devenir connaissance. Il s'avère, donc, qu'il y a une symétrie entre les idées et la connaissance. Nous essayerons de montrer comment les idées organisées en propositions déterminent la connaissance singulière. Nous appelons, ainsi, « connaissance singulière » la perception de la vérité des propositions singulières qui affirment l'existence des êtres réels. Il semble que pour Locke, ces idées sont ou bien une copie de la réalité physique qui désigne l'archétype, ou bien

elles sont elles-mêmes archétypes¹⁷. Cet archétype des idées serait compris comme l'existence réelle des choses, c'est-à-dire ce qui existe effectivement. Nous examinerons ce qu'est un archétype, il paraît être une chose qui est, un être singulier dans l'univers. Cette notion d'archétype pourrait également être une notion fondamentale et première de l'esprit humain. Elle suppose une sorte de sensation unique, indécomposable en éléments plus simples. Il serait un être unique, donc un modèle existentiel qui doit confirmer nos idées, dans le cas de l'existence du moi et celle de Dieu, afin de les attester comme valides c'est-à-dire comme connaissance.

Cependant, cette connaissance de l'être réel qui renvoie à la notion de substance serait limitée pour Locke, parce que celle-ci (la substance) serait en réalité inconnaissable. Nous tenterons de montrer, dans le chapitre 6, pourquoi l'esprit humain ne peut connaître véritablement les êtres réels (les substances).

Enfin, cet examen de la connaissance singulière nous conduira à nous interroger sur ce qui nous apparaît être la position sceptique de Locke en épistémologie, ce qui constituera le chapitre 7 du mémoire. En effet, la fonction des idées se trouve être limitée dans ce cadre de la connaissance. Les idées ne peuvent plus progresser en dehors des circonstances particulières, parce que l'esprit humain ne peut plus s'avancer au-delà de ses capacités perceptibles. Il ne peut rien connaître sans les idées. Il se limite au niveau d'une intuition probable, d'une sensation probable et d'une démonstration probable. L'esprit¹⁸ confère donc aux idées une place étroite pour atteindre son but.

¹⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap. 4, paragraphes 5 et 11.

¹⁸ Il s'agit bien de l'esprit humain qui pense et qui connaît, l'être pensant, le sujet connaissant.

En conclusion, cette étude sur la problématique du rôle des idées dans la connaissance singulière chez Locke est, pour nous, une manière de reconsidérer comment le savoir humain a été pensé au XVII^e siècle. Cette perspective lockienne de la connaissance singulière, reposant sur l'hypothèse corpusculaire, prône un savoir limité à la sphère des idées sensibles, où « la certitude du savoir se trouve être probable »¹⁹.

¹⁹ On peut, en effet, parler de « certitude » dans la mesure où le savoir, même s'il est limité, nous permet, en dépit de sa faillibilité, de faire la science et de résoudre nombre de problèmes humains. C'est ainsi que Locke appelle ce type de savoir, certitude probable (cf. le chap. 15 du livre 4 de l'*Essai*).

PREMIÈRE PARTIE

LA CONCEPTION LOCKIENNE DES IDÉES

CHAPITRE I

L'ORIGINE SENSIBLE DES IDÉES

Le premier livre de l'*Essai sur l'entendement humain* déclare la non innéité de l'idée. Ce thème soulève le problème suivant : si les idées ne sont pas innées, comment viennent-elles dans l'esprit humain? La thèse de Locke est que nos idées proviennent de l'expérience²⁰ :

Supposons que l'esprit soit, comme on dit, du papier blanc, vierge de tout caractère, sans aucune idée. Comment se fait-il qu'il en soit pourvu? D'où tire-t-il cet immense fonds que l'imagination affairée et illimitée de l'homme dessine en lui avec une variété presque infinie? D'où puise-t-il ce qui fait le matériau de la raison et de la connaissance? Je répondrai d'un seul mot : de l'expérience; en elle, toute notre connaissance se fonde et trouve en dernière instance sa source; c'est l'observation appliquée aux objets sensibles externes, soit aux opérations internes de l'esprit, perçues et sur lesquelles nous-mêmes réfléchissons, qui fournit à l'entendement tout le matériau de la pensée. Telles sont les deux sources de la connaissance, dont jaillissent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons naturellement avoir²¹.

Il rejette l'innéisme²², qui stipule que certaines de nos idées sont gravées dans l'esprit depuis notre naissance, c'est-à-dire que nous sommes nés avec certaines idées. Cette théorie innéiste forgée par les rationalistes est combattue par les empiristes²³ comme John Locke. Alors pourquoi Locke réfute-t-il l'innéisme et soutient-il que nos idées proviennent de l'expérience? Pour Locke, si une idée est dans l'entendement, elle est forcément perçue. D'abord, il affirme qu'il n'y a pas de principe inné, qu'il soit spéculatif ou pratique. Il montre que tous les hommes ne s'entendent pas pour reconnaître ces idées et ces vérités dont on prétend qu'elles sont innées (l'idée de Dieu, le principe de non contradiction, les principes moraux, etc.).

²⁰ Pour Locke, l'expérience c'est « la sensation et la réflexion ».

²¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.1, paragraphe 2.

²² *Ibid.* livre 1, chap.2, paragraphe 1.

²³ Un empiriste est celui qui conçoit que la connaissance est fondée sur des faits concrets que l'on peut observer.

C'est le premier et principal argument de Locke : tous les hommes ne croient pas de manière universelle à l'innéité des idées. Ensuite, il évoque le fait que les enfants, les idiots et tous ceux qui n'ont pas eu l'occasion de s'instruire ignorent l'innéité. Pour Locke, c'est une absurdité de croire que l'esprit possède une idée avant que celle-ci ne soit dans la pensée. Il est plutôt raisonnable de croire que toutes nos idées proviennent de l'expérience²⁴. Pour les partisans de l'innéisme, tous les hommes acceptent le principe inné lorsqu'ils parviennent à la raison. Locke réplique à cet argument en expliquant qu'il faudrait appeler innée toute découverte à laquelle on parvient par l'usage de la raison. Ce qui signifierait que l'on découvre ce que l'on sait déjà, ce qui est déjà gravé dans l'entendement et donc perçu par lui. Ce qui serait absurde, car si la raison découvre le principe, cela ne prouve pas son innéisme. En ce qui concerne l'innéisme moral ou religieux, Locke explique que les hommes considèrent que les croyances qu'ils ont reçues avec leur éducation première sont innées ou naturelles, car ils les ont assimilées, sans avoir aucunement conscience de la façon dont elles ont progressivement pénétré dans leur âme²⁵. Cette illusion spontanée engendre la certitude dogmatique qu'il puisse y avoir des croyances qui se certifient d'elles-mêmes, sans qu'un examen rationnel soit nécessaire; une telle croyance est à l'origine de tout fanatisme et de toute intolérance.

Afin de préciser la portée de cette critique de l'inné, il est important de savoir à qui Locke s'adresse exactement. La philosophie anglaise de l'époque était, semble-il, généralement imprégnée d'un certain innéisme. L'enseignement universitaire soutenait communément que tout savoir puise son origine dans les maximes, lesquelles sont innées et ne sauraient être mises en doute. Des critiques (Smith, Glanvill, More) de Locke auraient évoqué que des représentations positives se développent dans l'entendement humain selon la seule volonté de Dieu²⁶. C'est

²⁴ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 1, paragraphe 2; trad. J.-M. Vienne, dont la référence principale est celle donnée par Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975.

²⁵ Cf. *Essai sur l'entendement humain*, livre 1, chap. 3, paragraphes 1-8.

²⁶ Cf. Aaron, R., *John Locke*, part I.; voir aussi sur ce point Yolton, *John Locke and the Way of the Ideas*, OUP, 1982.

surtout Descartes et de façon générale l'école cartésienne qui serait la cible de la critique lockienne de l'inné²⁷.

Pour Locke, les idées ne sont pas innées, elles sont acquises; elles ont une origine sensible²⁸. La capacité de l'esprit humain est de recevoir les choses par les sens :

L'esprit est fait pour recevoir les impressions qu'il subit, soit des objets extérieurs par le biais des sens, soit par ses propres opérations quand il réfléchit sur elles. C'est le premier pas de l'homme vers la découverte de toute chose et le fondement sur lequel il bâtira toutes les notions qu'il aura jamais en ce monde d'une manière naturelle. Toutes ces pensées sublimes qui s'élèvent au-dessus des nuages et montent jusque aux cieux, prennent ici leur naissance et leur appui²⁹.

Les idées naissent après que nous ayons eu des contacts avec le monde extérieur et côtoyé des objets physiques. Les idées naissent en nous lorsque nous avons eu un contact sensible avec les choses du monde, c'est à dire lorsque nous avons eu la sensation³⁰ de quelque chose. Nos idées proviennent du monde sensible et par la suite nous développons d'autres idées. Ce qui nous fait comprendre que les idées n'ont pas un caractère d'aprioricité et de ce fait, elles ne sont pas innées.

1.1. La sensation

La sensation est la première source des idées. Locke appelle « idée » ce sur quoi porte l'esprit quand il pense. « Tout homme est pour lui-même conscient du fait qu'il pense; et ce sur quoi s'exerce son esprit quand il pense, ce sont les idées qui y sont. »³¹ Les idées, qu'elles soient simples en tant que données premières ou complexes en tant que combinaisons, compositions ou modifications des idées

²⁷ Sur ce point Michael Ayers montre l'opposition de la pensée de Locke à celle de Descartes dans « Idées et choses » de son ouvrage intitulé *Locke*, Éditions du Seuil, 2000.

²⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 1, chap.1, paragraphe 2.

²⁹ *Ibid.*, livre 2, chap.1, paragraphe 24.

³⁰ Cette sensation peut être **externe** (représentation immédiate de l'objet) ou **interne** (réflexion).

³¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.1, paragraphe 1; cf. version anglaise: « Every man being conscious to himself that he thinks; and that which his mind is applied about whilst thinking being the ideas that are there ».

simples, comprennent tout objet de pensée. Locke leur confère la même amplitude que Descartes : les idées sont « tout ce qui peut être en notre pensée »³², qu'il s'agisse de concepts, de phantasmes, de notions ou d'images. Par cet usage du mot « idée », Locke se range du côté des adeptes d'une théorie très populaire de son époque. Pour les cartésiens et les logiciens de Port- Royal, l'idée est le medium nécessaire de toute connaissance du monde extérieur. Gilles de Launay écrit ainsi dans sa *Dialectique* : « nous ne pouvons rien concevoir des choses qui sont hors de nous, que par le moyen des idées qui sont en nous »³³. De même, dans sa *Recherche de la vérité*, Malebranche affirme : « Nous n'apercevons point les choses qui sont hors de nous par elles-mêmes, mais seulement par les idées que nous en avons »³⁴. En Angleterre, Charleton, John Wilkins comme aussi Burthogge, Digby et Sergeant reconnaissent tous le besoin d'un intermédiaire comme objet de pensée, qu'ils l'appellent « idea »³⁵, « notion » ou « meaning ». Le caractère sensible des idées semble s'imposer à quiconque réfléchit sur nos possibilités de connaître. Connaître, pour Locke, implique que quelque chose doit rendre présent à l'esprit les objets auxquels on pense. Dans sa «*Second Reply to Stillingfleet, the Bishop of Worcester*», Locke écrit:

Not thinking your Lordship, therefore, yet so perfect a convert of Mr. J. S[ergeant]'s that you are persuaded that as often as you think of your cathedral church or of Des Cartes's vortices, that the very cathedral church at Worcester, or the motion of those vortices itself existed in your understanding; when one of them never existed but in that one place at Worcester and the other never existed anywhere *in rerum natura*; I conclude your Lordship has immediate objects of your mind, which are not the very things themselves, existing in your understanding; which if, with the Academics, you will please call

³² Cf. Descartes, *Méditations métaphysiques*, troisième Méditation. Par Michelle et Jean-Marie Beyssade, dont la référence donnée est celle d'Adam et Tannery.

³³ Gilles de Launay, *Dialectique*, « Première partie de la Logique pour la conception de nos idées », chap. 1, p.44, Slatkine Reprints, Genève, 1972.

³⁴ Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, livre 3, partie 2, chap. 1, p. 322, dans Œuvres 1, Gallimard, Pléiade, Paris, 1979. Pour Malebranche, l'idée n'est pas sensible, mais il reconnaît que c'est par l'idée que l'on peut connaître les choses.

³⁵ Cf. Aaron, *John Locke*, Oxford University Press, 1982; voir aussi sur ce point Yolton, *John Locke and the Way of Ideas*, Oxford University Press, 1979.

representations, as I suppose you will, rather than, with me, ideas, it will make no difference³⁶.

Si Locke élabore cette théorie des idées, c'est qu'elle lui paraît inévitable, qu'il s'agit pour lui d'une nécessité afin de mieux poser les bases de notre possibilité de connaître.

Prenant comme point de départ la conscience que nous avons de posséder des idées ou objets de pensée, Locke se pose la question, pour lui fondamentale, de l'origine de notre connaissance. Certains³⁷ ont reproché à Locke, comme un défaut de méthode, d'avoir accordé la priorité, dans sa recherche, à la question de l'origine des idées. Il aurait mieux valu, de leur point de vue, qu'il s'attache d'abord à l'observation de nos idées, et ensuite seulement aurait-il pu découvrir une solution au problème de leur origine. En procédant comme il le fait, Locke escamote, à leurs yeux, une phase importante de la méthode scientifique. Pourquoi Locke soulève-t-il en premier lieu la question de l'origine de nos idées ? Peut-être pourrait-on évoquer ses habitudes de médecin qui, pour découvrir la nature d'une maladie, s'interroge d'abord sur la façon dont elle a été produite. Mais peut-être la cause en est-elle avant tout l'importance que Locke accorde à l'ordre logique des choses. Pour découvrir l'ordre logique de nos idées, leur ordre naturel de dépendance, une étude de leur contenu est absolument nécessaire; c'est premièrement le mode de production qu'il faut examiner.

« L'entendement, écrit Locke, n'est pas très différent d'une pièce totalement fermée à la lumière, dotée seulement de quelques petites ouvertures destinées à l'entrée de simulacres extérieurs visibles, ou idées de choses d'en dehors. »³⁸; ces petites ouvertures, ces fenêtres par lesquelles seule la lumière peut pénétrer dans la

³⁶ Cité par Aaron R., *John Locke*, part. II, chap. III, section I, p. 105. Selon Aaron, Locke utilise la notion d'idée de façon ambiguë de sorte que l'on ne peut lui attribuer une détermination unique.

³⁷ Cf. Aaron, *John Locke*, Part. I & II; voir aussi sur ce point Yolton, *John Locke and the Way of Ideas*, Part. I.

³⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 11, paragraphe 17; cf. version anglaise: « the understanding is not much unlike a closet wholly shut from light, with only some little openings left, to let in external visible resemblances, or ideas of things without ».

« chambre noire », c'est selon Locke, l'expérience sensible. C'est d'abord par la sensation et ensuite par la réflexion que naissent les idées; on peut l'observer chez les enfants, comme chez soi-même, puisque souvent il est possible de situer dans le temps, de se ressouvenir du moment précis où l'on a acquis par la sensation certaines idées frappantes : celles de la saveur exotique d'un fruit, par exemple. Le nombre plus ou moins grand de nos idées provient du nombre plus ou moins grand d'objets avec lesquels on s'est trouvé en contact, de sorte que, vraisemblablement, un enfant gardé dans un endroit où il ne verrait que du « blanc » et du « noir », comme le souligne Locke, n'aurait aucune idée du « rouge » ou du « vert ». Puisque tout milite en faveur de la sensation comme origine première de la connaissance, et par la suite la réflexion comme deuxième source de la connaissance, puisqu'aucune observation par contre ne peut être présentée pour ratifier l'existence dans l'entendement d'idées antérieures à la sensibilité, Locke n'hésite pas à affirmer que la sensation est le fondement de tout savoir humain. Médiations des idées, la sensation et la réflexion sont en quelque sorte les portes de l'âme, les deux fontaines du savoir : « Telles sont les deux sources de la connaissance, dont jaillissent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons naturellement avoir »³⁹.

Locke définit la sensation en se plaçant, d'une part, du côté de la cause matérielle : « Ainsi, la perception, réellement jointe et liée à toute impression que font les objets extérieurs sur le corps, est distincte de toutes les autres modalités de la pensée et fournit donc à l'esprit une idée distincte nommée sensation »⁴⁰, et d'autre part, en se plaçant, cette fois ci, du côté de l'effet produit : « Entrée véritable de toute idée dans l'entendement par les sens »⁴¹. On peut donc distinguer deux éléments dans la sensation : l'impression produite sur le corps par un objet externe et la perception qui l'accompagne, qui y est jointe, laquelle procure à l'esprit une idée distincte. L'impression physique seule n'est pas la sensation. Elle doit être nécessairement

³⁹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 1, paragraphe 2; cf. version anglaise: «These two are the fountains of knowledge, from whence all the ideas we have, or can naturally have, do spring ».

⁴⁰ *Ibid.*, livre 2, chap. 19, paragraphe 1.

⁴¹ *Ibid.*, «the actual entrance of any idea into the understanding by the senses».

accompagnée d'une perception, c'est-à-dire d'une opération de l'esprit, afin de parvenir à la production d'une idée. Si ce but n'est pas atteint, s'il n'y a pas perception et par conséquent production d'un objet de pensée, soit en raison de la faiblesse de l'impression physique, laquelle peut provenir d'un défaut de l'organe sensible ou d'une impulsion trop faible, soit encore en raison d'un manque d'attention de l'esprit, lequel par exemple peut être occupé à la contemplation d'autre chose, il n'y a pas, au sens strict, sensation⁴².

L'arrière plan sur lequel se dessine le système de la connaissance chez Locke est celui d'un monde d'objets matériels, de corps mobiles en interaction. Comme chez Épicure, les corps émettent des particules que nos sens recueillent. La sensation est, chez lui comme chez Locke, la base inébranlable de toute connaissance. Puisque nous percevons à distance par la vue la forme de certains corps, nous dit Locke, ces particules agissent sur nous par impulsion. À partir de l'action de ces particules corpusculaires sur nos organes sensoriels, un mouvement est transmis par les nerfs ou esprits animaux jusqu'au cerveau, «la salle d'audience de l'esprit»⁴³ comme dit Locke. Jusqu'alors le mécanisme de la sensation est donné comme uniquement matériel. La description qu'en fait Locke se fonde elle aussi, tout en étant hypothétique, sur l'observation du monde physique. Puisque cette description est ainsi basée sur la sensation, pour Locke, elle est vraisemblable (on reviendra sur cette question dans la deuxième partie du mémoire).

Comment, maintenant, le mouvement transmis jusqu'au cerveau peut-il, à partir des sens, provoquer la perception d'une idée distincte, l'apparition d'un objet de pensée? Comment le lien peut-il se faire entre l'impulsion physique et la perception mentale? Ici, Locke ne se risque pas à faire des hypothèses : à la frontière de ces deux mondes, il y a une faille, il ne s'agit plus d'expliquer, mais de constater un fait. Nous avons conscience qu'une perception accompagne l'impulsion physique

⁴² *Ibid.*, chap.1, paragraphe 3; voir aussi 2.1.5; 2.1.8.

⁴³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 3, paragraphe 1; cf. version anglaise : «the mind's presence-room».

dans la sensation. Comment s'effectue le passage d'un pôle à l'autre? Locke ne prétend pas l'avoir découvert. Il ne choisit pas non plus comme Hobbes⁴⁴ de réduire la perception à un pur phénomène physique. Il accepte le mystère; tout ce qu'il peut dire est que les choses doivent se passer ainsi de par la volonté de Dieu. Inexplicable, le passage de l'impression à la perception n'en est pas moins réel. Locke accepte les faits sans se hasarder à ergoter.

1.2. La réflexion

À la sensation, s'ajoute, comme autre source des idées, la réflexion. La réflexion, pour Locke, n'est pas, comme pour Leibniz par exemple, une source d'idées qui s'oppose à la sensation. Il la définit ainsi:

l'autre source d'où l'expérience tire de quoi garnir l'entendement d'idées, c'est la perception interne des opérations de l'esprit lui-même tandis qu'il s'applique aux idées acquises. Quand l'âme vient à réfléchir sur ces opérations, à les considérer, celles-ci garnissent l'entendement d'un autre ensemble d'idées qu'on n'aurait pu tirer des choses extérieures, telles que percevoir, penser, douter, croire, raisonner, connaître, vouloir, et l'ensemble des actions différentes de notre esprit; comme nous sommes conscients de ces actions et que nous les observons en nous-mêmes, nous en recevons dans l'entendement des idées aussi distinctes que les idées reçues des corps qui affectent nos sens. Cette source d'idées, chacun l'a entièrement en lui ; et bien qu'elle ne soit pas un sens, puisqu'elle n'a pas affaire aux objets extérieurs, elle s'en approche cependant beaucoup et le nom de sens interne semble assez approprié. Mais comme j'appelle l'autre source sensation, j'appellerai celle-ci RÉFLEXION⁴⁵.

⁴⁴ Cf. Thomas Hobbes, *Léviathan*, « De l'homme », Gallimard, Paris, 2000. Car pour Hobbes, la sensation est un phénomène physique et ne dépend pas du pouvoir de l'esprit.

⁴⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. I, paragraphe 4; cf. version anglaise: « the other fountain from which experience furnisheth the understanding with ideas is, the perception of the operations of our own mind within us, as it is employed about the ideas it has got; which operations, when the soul comes to reflect on and consider, do furnish the understanding with another set of ideas, which could not be had from things without. And such are perception, thinking, doubting, believing, reasoning, knowing, willing, and all the different actings of our own minds; which we being conscious of, and observing in ourselves, do from these receive into our understandings as distinct ideas as we do from bodies affecting our senses. This source of ideas every man has wholly in himself; and though it

Elle est la perception que l'esprit a de ses propres opérations, lesquelles, provenant de pouvoirs qui sont intrinsèques à la raison, deviennent, quand l'esprit réfléchit sur lui-même, objets de sa contemplation. La réflexion est, selon l'expression même de Locke, une sorte de sensation interne.

Cependant, si l'on compare ces deux sources d'idées que sont la réflexion et la sensation, c'est à cette dernière qu'il faut accorder la primauté.

En effet, c'est par la sensation que nous acquérons les premières idées sur lesquelles s'effectuent ensuite les opérations de l'esprit. On peut observer ce fait chez l'enfant, comme le souligne Locke. Les premières expériences de l'enfant⁴⁶ sollicité par le monde extérieur sont toutes sensibles; et la sensation demeure longtemps la source unique de toutes ses idées. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'esprit commence à prêter attention à ses propres activités, à réfléchir sur lui-même et à percevoir ses opérations. La réflexion vient avec la maturité. Elle peut même être inexistante chez nombre d'individus adultes, faute d'attention. Locke affirme ainsi :

(...) ces opérations se succèdent continuellement dans l'esprit; toutefois, telles des visions flottantes, elles n'y font pas d'impression assez profonde pour y laisser des idées durables, claires et distinctes, tant que l'entendement ne se retourne pas sur lui-même pour réfléchir sur ses propres opérations et en faire l'objet de son observation⁴⁷.

Donc, après les premières perceptions sensibles, l'entendement réfléchit sur lui-même pour produire d'autres idées que Locke appelle les idées de la réflexion. La réflexion, pour Locke est une sorte de sensation interne⁴⁸, parce que l'esprit humain perçoit d'autres idées à partir des idées de la sensation. C'est comme une sorte de deuxième sensation, qui, cette fois-ci vient d'un objet non extérieur, mais intérieur,

be not sense, as having nothing to do with external objects, yet it is very like it, and might properly enough be call internal sense. But as I call the other Sensation, so I call this REFLEXION ».

⁴⁶ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.1, paragraphe 6.

⁴⁷ *Ibid.*, livre 2, chap. 1, paragraphe 8.

⁴⁸ *Ibid.*, livre 2, chap.1, paragraphe 4.

donc des opérations propres de l'esprit humain. L'esprit perçoit les idées acquises par la réflexion.

1.3. Les types d'idées

Les idées de sensation sont des idées simples⁴⁹. Tandis que les idées de réflexion sont de deux sortes : certaines idées de réflexions sont simples et d'autres complexes. Les idées complexes sont des idées composées que l'on peut décomposer en idées simples. Les idées simples de réflexion⁵⁰ sont la perception, et la volonté. Quant aux idées complexes⁵¹, il y en a trois sortes : les substances, les modes et les relations. Le mode⁵² est une idée abstraite qui « ne renferme pas la supposition de subsistance par soi-même », par exemple, un triangle, la beauté, la gratitude, etc. Il y a deux types de modes : le mode simple et le mode mixte; le mode simple est, selon Locke, la répétition ou la variation ou encore la combinaison de la même idée (par exemple l'idée de quantité, une douzaine, une vingtaine, etc.); le mode mixte est la combinaison d'idées simples différentes (par exemple, « la beauté » renferme l'idée simple de couleur et l'idée simple de forme). La relation consiste en la comparaison de deux ou de plusieurs idées. Et enfin, la substance⁵³ est la combinaison d'idées simples groupées ensemble dans une seule entité concrète pour représenter une chose particulière ou singulière.

⁴⁹ *Ibid.* Livre 2, chap.2, paragraphe 1. Ces idées sont simples, parce qu'on ne peut pas les décomposer, elles sont comme des atomes.

⁵⁰ *Ibid.*, livre 2, chap.9, paragraphe 1.

⁵¹ *Ibid.* Livre 2, chap.12, paragraphes 1-7.

⁵² *Ibid.* Livre 2, chap.12, paragraphe 4.

⁵³ La substance, en tant qu'idée complexe est aussi appelée essence d'une chose, c'est-à-dire pour Locke l'espèce et cette dernière est caractérisée par une idée générale ou idée abstraite. Par exemple le concept d'homme est une idée générale et son essence est la raison, car c'est ce par quoi l'idée d'homme est signifiée. Ce qui fait que l'homme est homme c'est sa raison et viennent ensuite les autres attribues (être marchant sur deux jambes, avec des mouvements volontaires, etc.). Donc le concept d'homme est une idée générale et d'emblée une essence, et en même temps le nom donné à tout être qui possède cette essence.

L'examen de l'origine des idées, nous a permis de comprendre que les idées sont acquises par le biais de nos organes sensibles⁵⁴, au travers de la sensation externe et interne, et par conséquent elles ne peuvent être innées. Ce caractère sensible est lié à l'action des corps sur nos facultés sensibles. Locke va découvrir, dans les corps (objets extérieurs), un «pouvoir» qu'il appelle qualité⁵⁵ et qui serait la cause, en nous, des idées. Ainsi, au cœur de la sensation, il y aurait une perception de l'esprit, une idée, causée par les pouvoirs des objets extérieurs. C'est ce que nous allons essayer de comprendre dans le chapitre 2.

⁵⁴ « Et si ces organes ou les nerfs – canaux qui de l'extérieur leur donnent à saisir ces idées dans le cerveau, organe que je pourrais nommer la salle d'audience de l'esprit - sont les uns ou les autres détériorés au point de ne pas remplir leur fonction, alors les idées n'ont pas de porte dérobée pour s'introduire; elles n'ont pas d'autre voie pour s'exposer et se faire percevoir par l'entendement » (livre 2, chap.3, paragraphe 1).

⁵⁵ *Ibid.*, chap.8, paragraphe 8.

CHAPITRE II

LA CAUSE DES IDÉES

2.1. Les qualités comme pouvoirs des corps

Dans le chapitre 8 du livre 2 de l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke pose la question des causes des idées, précisément des idées de la sensation externe. Ce thème soulève le problème suivant : comment les idées sont-elles causées par les corps? La thèse de Locke est que ce sont les qualités des corps qui produisent les idées que nous recevons en nous⁵⁶. Locke va établir une distinction entre les qualités⁵⁷ : les qualités premières et les qualités secondes. Les qualités premières concernent, par exemple, la solidité, la figure, le mouvement, etc. et les qualités secondes sont, par exemple, le vert, le froid, le chaud, etc. Cette pensée sur la qualité des corps est fondée sur la théorie corpusculaire concevant l'univers comme étant matériel, c'est-à-dire que chaque phénomène naturel est constitué de particules de matière imperceptibles, ceux-ci agissent sur nos sens et provoquent l'apparition des idées en nous. Les idées des qualités premières sont les copies des choses singulières. Tandis que les idées des qualités secondes ne sont pas des copies des choses singulières, parce que les qualités secondes n'existent pas réellement dans les corps, c'est-à-dire dans les choses singulières, par exemple la couleur du feu en tant que qualité seconde n'existe pas effectivement, mais elle n'est que le reflet du feu. Ce reflet est la sensation du jaune vif que nous ressentons par notre organe visuel.

Alors, comment les qualités produisent-elles les idées? Selon Locke, au principe de toute sensation et même de toute réflexion, il y a, avons-nous dit, une impression physique sur les sens. Ce qui cause cette impression physique à partir de laquelle il y a production d'une idée dans l'entendement, Locke l'appelle qualité.

⁵⁶ *Essai sur l'entendement humain*, Livre 2, chap.8, paragraphe 8.

⁵⁷ *Ibid.*, chap.8, paragraphes 9-14.

(...) le pouvoir de produire une idée dans l'esprit, je l'appelle *qualité* de la chose où se trouve ce pouvoir. Ainsi, puisqu'une boule de neige a le pouvoir de produire en nous les idées de *blanc*, de *froid*, de *rond*, je nomme *qualités* ces pouvoirs de produire de telles idées en nous, en tant qu'ils sont dans la boule de neige; et, en tant qu'ils sont des sensations ou des perceptions dans l'entendement, je les nomme *idées*.⁵⁸

Au terme de la sensation, il y a une perception dans l'entendement⁵⁹, une idée, et au principe un pouvoir dans les corps extérieurs. Ce pouvoir est-il direct ou indirect, s'agit-il d'une cause proche ou d'une cause éloignée de l'idée? Il n'est pas question ici que Locke s'arrête à ces distinctions. Il y a une intervention, une participation des corps extérieurs; cela suffit pour que Locke les dise contenir certains pouvoirs de produire en nous les idées. Les seules données qui nous sont fournies au sujet de ces pouvoirs, c'est-à-dire de ces qualités, proviennent des idées qu'ils produisent en nous. Mais comment ces qualités produisent-elles leurs idées en nous? Locke soutient que la formation des idées par les qualités des corps se fait de la même manière que le mécanisme de production des idées, c'est-à-dire, par impulsion des qualités des corps sur nos sens, un mouvement est transmis au cerveau et provoque l'apparition des idées en nous.

Si donc les objets externes ne sont pas immédiatement unis à l'esprit quand ils produisent en lui des idées, et si pourtant nous percevons ces *qualités originelles* en tel objet qui tombe seul sous nos sens, il est évident qu'un mouvement doit en venir, être prolongé par les nerfs ou les esprits animaux, par des éléments du corps, jusqu'au cerveau ou au siège de la sensation, et *produire là, dans l'esprit, les idées particulières que nous en avons*. Et puisque l'étendue, la figure, le nombre et le mouvement de corps d'une taille perceptible peuvent être perçus à distance *par* la vue, des corps imperceptibles par eux-mêmes doivent évidemment en émaner, parvenir à l'œil et

⁵⁸ *Ibid.*, chap.8, paragraphe 8; cf. version anglaise : « The power to produce any idea in our mind, I call quality of the subject wherein that power is ».

⁵⁹ Percevoir, c'est avoir des idées selon Locke (livre 2, chap.1, paragraphe 9). L'idée est ce qui est perçu par l'esprit, toutefois, elle peut être appelée une perception de l'esprit, puisque Locke nous fait comprendre que percevoir, c'est avoir une ou des idées. Donc, on peut dire : « j'ai une perception » cela revient à dire que « j'ai une idée ».

porter ainsi au cerveau un *mouvement* qui produise les idées que nous en avons.⁶⁰

Certaines idées de qualités sensibles sont présentes chaque fois que nous pensons à un corps, à quelque chose de matériel : ce sont les idées d'étendue, de solidité, de figure, de mouvement et de nombre. D'autres idées ne sont pas toujours présentes, et ne font pas nécessairement partie de l'idée de corps, par exemple celles de rouge, de froid, etc.

À partir de ces connaissances extrêmement limitées, Locke établit, comme nous l'avons signalé ci-haut, une première distinction entre qualités premières et qualités secondes. Mais pour connaître la nature et les caractères des qualités, de ces pouvoirs existant dans les corps extérieurs, il doit procéder par hypothèse. L'existence, dans les choses matérielles, de pouvoirs producteurs d'idées en nous, est elle-même une supposition, comme le dit Locke :

Supposons maintenant que les mouvements et figures, la masse et le nombre différents de ces particules affectent les divers organes des sens et produisent en nous les diverses sensations des couleurs et des odeurs des corps (par exemple, qu'une violette, par la poussée de ses particules insensibles de matière, de figure et de masse spécifique, avec des mouvements de degrés et de types différents, produise dans l'esprit les idées de couleur bleue et d'odeur sucrée); car, il n'est pas plus impossible de concevoir que Dieu annexe telle idée à tel mouvement qui n'a aucune similitude avec elle, que de concevoir qu'Il annexe l'idée de douleur au mouvement d'un morceau d'acier coupant, qui n'a aucune ressemblance avec cette idée.⁶¹

Elle repose tout d'abord sur le principe de causalité : puisque nous avons conscience de l'existence d'idées surgissant dans notre entendement, ces idées doivent nécessairement avoir des causes, et ces causes doivent être extérieures à nous, car nous ne sommes pas maîtres de leur apparition. Quant à la nature de ces causes, de ces pouvoirs des corps ou qualités, Locke emprunte pour en rendre compte la théorie

⁶⁰ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.8, paragraphe 12.

⁶¹ *Ibid.*, livre 2, chap.8, paragraphe 13.

corpusculaire, qui est une théorie scientifique, qui renouvelle l'atomisme de Démocrite et d'Épicure⁶². Depuis Galilée, en effet, les physiciens conçoivent tout corps comme formé de particules douées de propriétés inséparables et essentielles, comme l'étendue, la solidité, la figure, le mouvement, la masse, etc. D'autres qualités sensibles ou propriétés secondes des corps apparaissent aussi, qui, en réalité, dépendent entièrement des modifications mécaniques des éléments constitutifs des corps et de leurs propriétés essentielles.

2.2. Les qualités premières des corps

Conformément à cette théorie, Locke considère la solidité, l'extension, la masse, le nombre, la figure et le mouvement comme les attributs premiers⁶³, fondamentaux des corps, existant indépendamment de nos perceptions. En tant qu'ils viennent en contact avec les sens et agissent sur eux par impulsion, soit immédiatement, soit médiatement, par le moyen de corps imperceptibles, de façon à ce qu'il en résulte une perception ou la production d'une idée, Locke les nomme pouvoirs, qualités premières (« original qualities »), celles que l'esprit conçoit comme inséparables de toute particule matérielle. Ce qui est au principe de la production des autres idées simples, telles que le rouge, le chaud, etc. dont nous savons par sensation qu'elles peuvent ou non faire partie de nos idées complexes de corps, Locke en fait les qualités secondes, qui ne sont en réalité, pour lui, que des pouvoirs des corps de produire en nous diverses sensations selon les différentes affections, mouvements, figures, etc. de leurs particules insensibles. Pour Locke, qualités premières et qualités secondes ont toutes les deux un fondement objectif. Locke va plus loin en ajoutant une troisième sorte de qualité⁶⁴ qui, dépendant aussi de la constitution particulière des qualités premières ou attributs réels, fondamentaux des corps, est cette fois un

⁶² Cf. Aaron, R., *John Locke*, Part. I: Aaron souligne que Locke avait participé aux expériences scientifiques de Boyle sur la théorie corpusculaire; raison pour laquelle *l'Essai sur l'entendement humain* a été bâti sous l'inspiration de la théorie corpusculaire de Boyle.

⁶³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.8, paragraphes 9-10.

⁶⁴ *Ibid.*, livre 2, chap.8, paragraphe 10.

pouvoir de modifier les qualités premières des autres corps de sorte qu'ils agissent différemment sur nos sens. Ainsi, avance Locke, le feu a le pouvoir de faire fondre la cire :

Car le pouvoir du feu, pouvoir de produire une nouvelle couleur ou une nouvelle consistance de la cire ou de l'argile, est une qualité du feu, autant que son pouvoir de produire en moi une idée nouvelle (la sensation de chaleur ou de brûlure que je ne sentais pas auparavant) par les mêmes qualités premières : la masse, la texture et le mouvement de ses éléments insensibles⁶⁵.

Locke acquiesce donc entièrement à la théorie corpusculaire : l'univers matériel avec lequel nous entrons en contact par nos organes sensibles produit une impression physique, à partir de laquelle il y aura apparition d'une idée dans l'entendement. Cet univers est composé d'atomes dont chacun possède comme attributs inséparables, une étendue, une forme, une masse, un mouvement particulier. Lorsque ceux d'une parcelle de matière donnée sont d'une dimension suffisante, nous acquérons par leur action sur les organes sensibles les idées simples correspondantes. Cette même parcelle de matière, de par l'agencement et la constitution des particules insensibles dont elle est formée, lesquelles sont dotées des mêmes attributs fondamentaux, possède deux pouvoirs : d'une part, celui d'agir sur nos organes sensibles et de concourir ainsi à la production en nous d'idées simples déterminées, d'autre part, celui d'agir sur les attributs fondamentaux ou qualités premières des autres corps, de les modifier de sorte qu'ils produisent en nous des idées simples différentes, de par l'effet des modifications subies.

Dans cette explication des causes de l'impression physique que subissent nos organes sensibles, impression sans laquelle il ne saurait y avoir de sensation, c'est-à-dire finalement de perception, de production d'idées dans l'entendement, quelle part Locke fait-il à la sensation ? À première vue, cette part semble minime. Sans doute est-ce l'expérience sensible de nos propres idées, la conscience que nous en avons,

⁶⁵ *Ibid.*

qui nous indique que certaines idées simples font constamment partie de nos idées complexes de corps, quelles qu'elles soient, alors que d'autres peuvent ou non en faire partie. Telle est la base sensible sur laquelle se fonde la distinction de Locke entre qualité première et qualité seconde.

Le fondement de cette distinction, notons-le bien, n'est pas, comme chez Descartes, épistémologique. Alors que pour Descartes, le fait que certaines idées soient perçues plus clairement et distinctement conduit à une différence dans la connaissance des causes, toutes les idées simples, pour Locke, sont à la fois claires et distinctes. Cependant, la sensation seule est impuissante à nous révéler l'étendue, la figure, le mouvement, etc., comme étant les qualités inséparables, les attributs fondamentaux de toute particule matérielle. Sans doute, chaque fois que nous pensons à quelque chose de matériel, les idées d'étendue, de figure, de masse, etc., sont-elles présentes. Mais à partir de là, nous ne pouvons affirmer universellement qu'elles sont inséparables de toute particule matérielle.

Au point de vue strictement logique, il s'agirait d'une induction incomplète n'aboutissant pas à une conclusion qui soit nécessaire. C'est pourquoi Locke n'hésite pas à y voir l'œuvre intuitive⁶⁶ de l'entendement: « (...) et l'esprit les tient pour inséparables de toute particule de matière, même trop petite pour être perçue isolément par les sens »⁶⁷. De même, ce n'est évidemment pas l'expérience sensible qui peut nous enseigner que les qualités premières existent dans les choses elles-mêmes, que nous les percevions ou non. Il s'agit bien encore d'une exigence de l'entendement. Les qualités premières constituent le minimum nécessaire pour que nous puissions concevoir la nature. Ce n'est pas par hasard que Locke appelle les objets réels les qualités premières, car elles sont toutes en réalité des qualités mesurables. Il fallait que les physiciens se donnent la représentation d'un univers matériel sur lequel il soit possible d'opérer par les mathématiques. Les qualités

⁶⁶ C'est -à-dire la saisie directe de l'esprit.

⁶⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 8, paragraphe 9; cf. version anglaise : «...and the mind finds inseparable from every particule of matter, though less than to make itself singly be perceived by our senses ».

secondes, en tant que pouvoirs producteurs de nos idées simples de couleur, de goût, etc. ne sont, en réalité, que des modifications de qualités premières de particules insensibles. C'est une hypothèse de travail des physiciens, par laquelle on accède à une vision quantitative de l'univers. Celui-ci, réduit à n'être qu'un réseau de modifications quantitatives, devient rationnel au sens premier du terme, c'est-à-dire calculable.

C'est cette conception intellectualisée du monde matériel qu'endosse ici Locke. Nous sommes bien loin des données premières de la sensation. Est-ce à dire que Locke trahit la méthode de l'expérience sensible qui tient compte avant tout des faits, et qu'il affirme être sienne? Non, car les hypothèses scientifiques auxquelles adhère Locke se sont trouvées, dans une certaine mesure, vérifiées par des réalisations pratiques. En modifiant l'extension, la figure, la masse, etc. de particules matérielles, c'est-à-dire leurs qualités premières, on est arrivé à modifier par là même leurs qualités secondes telles que couleur, température, etc. Il y a donc une dépendance réelle des qualités secondes vis-à-vis des qualités premières, qui est confirmée par des expériences concrètes. Loin d'être une pure vue de l'esprit, la théorie corpusculaire est ainsi assurée d'un fondement dans la réalité; ses applications permettent d'acquérir une plus grande maîtrise de la matière. Locke admet qu'il s'agit d'une hypothèse : « supposons »⁶⁸ dit-il, mais c'est selon lui une hypothèse dont le degré de probabilité autorise l'assentiment de l'esprit.

2.3. Les qualités secondes des corps

Si tels sont la nature et les caractères de ce qui cause la sensation, quel rapport de similitude peut-il exister entre ces pouvoirs et les idées qu'ils concourent à produire ? Notons tout de suite que Locke a la conviction de s'adresser à des lecteurs de mentalité réaliste, pour qui l'exacte conformité entre les idées et ce qu'elles rendent

⁶⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 8, paragraphe 13; cf. aussi le chap. 1, paragraphe 2; version anglaise : « let us suppose ». Locke avance souvent des hypothèses sur la construction de sa théorie de la connaissance sans toutefois avoir la certitude de ses idées, néanmoins il les considère comme vraies parce que sa théorie est basée sur l'expérience sensible.

présent à l'esprit ne fait aucun doute: « Ordinairement, on pense que ces qualités sont identiques dans les corps à ce que sont les idées en nous, que l'une est la parfaite ressemblance de l'autre, comme dans un miroir; et la plupart des gens jugeraient tout à fait extravagant de dire autre chose »⁶⁹. Ce que Locke, par conséquent, croit devoir démontrer, ce n'est pas la similitude de certaines de nos idées vis-à-vis de leurs pouvoirs producteurs, mais plutôt le contraire. Il se contente donc d'affirmer, sans plus, que nos idées des qualités premières sont les reproductions fidèles de ces qualités telles qu'elles existent réellement dans les corps, alors qu'il s'arrête longuement aux signes pouvant attester que les idées des qualités secondes ne ressemblent⁷⁰ nullement aux pouvoirs qui les produisent. Procédant par étape, Locke nous incite tout d'abord à penser que les qualités secondes que nous présentent certaines de nos idées pourraient bien ne pas exister telles quelles dans les corps sans impliquer pour autant aucune absurdité ou contradiction. En effet, dit-il, pourquoi la chaleur existerait-elle réellement dans le feu, alors que la douleur dont l'idée est elle aussi produite par le feu et de la même façon n'y existerait pas ? Ayant ainsi créé un doute sur l'objectivité de nos sensations, Locke signale ensuite certains faits pouvant témoigner contre l'existence d'une similitude entre les idées des qualités secondes et leurs pouvoirs producteurs. Par exemple, exposé à la lumière, le porphyre est rouge et blanc, alors qu'il est parfaitement incolore à l'obscurité⁷¹. Pareillement, la même eau peut produire une sensation de froid chez un individu et de chaleur chez un autre. Comment donc la même eau pourrait-elle en même temps posséder la chaleur et ne pas la posséder ? En somme, Locke, invoquant la mutabilité et la subjectivité de nos sensations des qualités secondes, reprend les vieux arguments des sceptiques contre l'objectivité des sensations⁷². Plus tard, Berkeley utilisera les mêmes arguments,

⁶⁹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.8, paragraphe 16; cf. version anglaise : « Which qualities are commonly thought to be the same in these bodies that those ideas are in us, the one the perfect resemblance of the other, as they are in a mirror, and it would by most men be judged very extravagant if one should say otherwise ».

⁷⁰ *Ibid.*, livre 2, chap.8, paragraphe 15.

⁷¹ *Ibid.*, paragraphe 19.

⁷² Cf. Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. et commentaires par Pierre Pellegrin, coll.

cette fois, contre l'objectivité de nos idées des qualités premières⁷³. Comment Locke, en toute bonne foi, peut-il éviter de voir que les arguments auxquels il fait appel pour saper l'objectivité de nos idées des qualités secondes peuvent aussi bien s'appliquer aux idées des qualités premières? Selon lui, la forme d'un corps ne saurait produire des impressions contraires: « une figure, au contraire, ne le fait jamais, elle ne produit jamais l'idée d'un carré par une main quand elle a produit l'idée d'un globe par l'autre »⁷⁴. À une certaine distance, non seulement la forme, mais aussi la masse, le nombre, la situation et le mouvement d'un corps peuvent apparaître alors qu'ils paraîtront tous différents à une autre distance. C'est là un phénomène banal, même les aristotéliens avaient conscience de la mutabilité de ce qu'ils appelaient les sensibles communs. Mais Locke considère qu'il n'y a pas à démontrer l'objectivité de nos idées des qualités premières. C'est là, selon lui, une idée à laquelle ses lecteurs sont gagnés à l'avance. De plus, les faits qu'il relate en faveur de la non-objectivité d'un bon nombre de nos sensations ne sont pas à ses yeux des preuves au sens rigoureux du terme, mais bien plutôt des signes, des indices.

En réalité, c'est sur la nature et les caractères des qualités, causes productrices de nos idées, que se fonde Locke pour déduire le rapport de similitude existant entre ces qualités et les idées. Il en traite comme d'une conséquence, d'une conclusion découlant de ce qu'il a déjà établi concernant la nature de ces pouvoirs. Ayant affirmé que les qualités secondes existent uniquement comme « pouvoirs de plusieurs combinaisons de ces qualités primaires quand elles agissent sans être discernées distinctement »⁷⁵. Locke ajoute: « on peut aussi arriver à connaître quelles idées sont, et quelles idées ne sont pas, des ressemblances de quelque chose qui existe réellement

«Points. Essais», Paris, Seuil, 1997.

⁷³ Cf. Berkeley, G., *Traité sur les principes de la connaissance* (1710).

⁷⁴ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.8, paragraphe 21; cf. version anglaise : « yet figure never does, that *never* producing the idea of a square by one hand which has produced the idea of a globe by another ».

⁷⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 8, paragraphe 22; cf. version anglaise : « powers of several combinations of those primary ones, when they operate without being distinctly discerned »;

dans les corps nommés d'après les idées »⁷⁶. Il y a donc pour Locke des idées simples qui ressemblent à leurs pouvoirs producteurs, et d'autres qui ne leur ressemblent pas, cependant toutes peuvent être dites réelles, car elles possèdent toute la conformité requise. Cette conformité est alors fondée non sur la ressemblance, mais sur la correspondance. Toutes nos idées simples correspondent à quelque chose de réel sans être nécessairement des copies. Cependant, on verra dans la deuxième partie de ce mémoire, que ce sont précisément les idées complexes (les modes, les relations) qui ne sont pas des copies de choses réelles, mais les idées complexes de substances, c'est-à-dire les collections d'idées simples, sont nécessairement des copies des choses réelles existant dans la nature (réalité physique). Il faut comprendre que les idées simples qui ne sont pas des copies sont des idées générales, c'est-à-dire des idées abstraites. Mais les idées simples particulières issues des choses réelles sont *ipso facto* des copies, parce qu'elles représentent, on le verra plus loin, des existants singuliers (les êtres réels).

L'étude des causes des idées nous a permis de comprendre que nos idées sont le produit d'une cause que Locke appelle pouvoir ou qualité des corps. Celle-ci est à l'origine de nos idées, mais nous constatons qu'il ne fournit pas de précision sur la nature des idées à partir desquelles l'entendement élabore la totalité de nos idées, par les opérations de ses facultés de comparaison, d'abstraction, de composition et de répétition. Nous essayons de réfléchir sur cette question au chapitre suivant.

⁷⁶ *Ibid.* version anglaise: « whereby we may also come to know what ideas are, and what are not, resemblances of something really existing in the bodies we denominate from them ».

CHAPITRE III

LES OPÉRATIONS DE L'ESPRIT : LE RÔLE DES IDÉES EN GÉNÉRAL

3.1. La nature des idées

Quelle est la nature des idées? Pourquoi Locke reste-t-il silencieux sur ce thème? Dans le paragraphe 8 du chapitre 8 du livre 2 de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke donne une définition générale de ce qu'est l'idée sans toutefois préciser sa nature. « Tout ce que l'esprit perçoit en lui-même, ou tout ce qui est l'objet immédiat de la perception, de la pensée ou de l'entendement, je l'appelle idée ». Partant du fait que nous avons conscience de l'existence de telles idées dans l'entendement, Locke ne traite pas spécifiquement de leur nature; il en donne une définition volontairement vague, mais englobante. Ce sont des « objets immédiats de la perception, de la pensée ou de l'entendement » dit-il, accordant au terme « pensée » l'amplitude suffisante pour comprendre toute activité de l'esprit, sans préciser s'il s'agit de phantasmes de l'imagination, de souvenirs de la mémoire ou de concepts abstraits de la raison. Ce n'est pas tant ce que sont les idées en elles-mêmes qui préoccupe Locke, mais c'est ce qu'elles font, ce à quoi elles servent, qui intéresse Locke, comme il le signale au paragraphe 2 du chap.1 du livre 1 de l'Essai :

Puisque mon but est donc de mener des recherches sur l'origine, sur la certitude et sur l'étendue de la connaissance humaine, et en même temps sur les fondements et les degrés de la croyance, de l'opinion et de l'assentiment, je ne me mêlerai pas ici d'une étude de l'esprit du point de vue physique; je ne me donnerai pas la peine d'examiner ce que peut être son essence, ni par quels mouvements de notre esprit, par quelles modifications de notre corps, il se fait que nous ayons des sensations par les organes ou des idées dans l'entendement; ou encore si la formation de tout ou partie de ces idées dépend effectivement de la matière.

Ce n'est pas tant la nature des idées qui lui importe, mais nous pensons que c'est leur fonction, leur rôle qui intéresse Locke, parce que cette fonction consiste à rendre présente à l'esprit, c'est-à-dire projeter dans le champ de la conscience, la sensation interne et externe dont elles sont les produits. De plus, elles constituent les éléments fondamentaux de la connaissance, c'est-à-dire les premiers éléments de la connaissance par lesquels il cherche à fonder le savoir humain de manière certaine, afin de le dégager de toute pseudo- philosophie.

En ce qui concerne la nature de nos idées, certains commentateurs⁷⁷ se croient autorisés, de par la fonction que Locke attribue à l'impression physique, aux particules en mouvement dans la production des idées, de par aussi la passivité qu'il confère à l'esprit dans leur réception, à considérer les idées, chez lui, comme matérielles. Selon eux, les causes de nos idées, leurs pouvoirs producteurs étant matériels, celles-ci doivent l'être également. Locke se situerait-il donc dans la ligne de pensée de Hobbes⁷⁸ pour qui toute représentation est corporelle ? Selon cette interprétation, toutes nos idées seraient des images. Mais Locke, en voulant éprouver la solidité de ses théories, se trouverait aux prises avec d'importantes difficultés. Suivant la logique de son système, toute idée, quelle qu'elle soit, doit être réductible aux données de l'expérience. S'il en existe qui résistent à ce traitement, Locke, pour être fidèle aux principes qu'il a posés, doit ou les nier ou les confondre avec d'autres qui, cette fois, se prêtent à une réduction aux données de l'expérience sensible.

3.2. Les idées simples

Cependant, la question de nos idées simples à laquelle se greffe celle de l'activité ou de la passivité de l'entendement, est de première importance pour pouvoir délimiter la fonction de la sensation dans la connaissance lockienne. En effet, les idées simples sont entendues ici comme sensation. Celle-ci est, comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, la source principale de nos idées, antérieure à la

⁷⁷ McCracken, Charles, Goodin, Susanna, Soles, David E. etc.

⁷⁸ Cf *Léviathan*, chap. « De l'homme ».

réflexion dont elle assure la possibilité en fournissant ce sur quoi s'exercent les activités de l'entendement. Cela signifie-t-il que, pour Locke, toutes nos connaissances se restreignent aux seules données de la sensation dont les plus complexes de nos idées ne seraient que des agrandissements, des combinaisons mécaniques? La sensation verrait alors sa fonction amplifiée. Elle ne serait plus uniquement l'origine et le fondement de tout savoir humain, elle en marquerait aussi les limites, les bornes et, toute connaissance humaine se réduirait ainsi à la connaissance sensible. À première vue, certaines affirmations de Locke semblent confirmer cette interprétation de sa pensée. En effet, il affirme que toutes nos idées proviennent des sensations externes ou internes: « (...) toutes les idées originales qu'il y trouve ne sont pas des idées des objets de ses sens ou des opérations de son esprit »⁷⁹ L'esprit ne saurait aller plus loin: « Dans toute cette vaste étendue que parcourt l'esprit, dans ces profondes spéculations auxquelles il semble se hisser, il ne dépasse pas d'un iota les idées que les sens et la réflexion lui ont offertes à contempler »⁸⁰. Ces idées sont les seuls objets de pensée. « L'entendement me paraît ne pas avoir la moindre lueur d'une idée qu'il ne recevrait pas de l'une de ces deux sources »⁸¹. La position de Locke paraît ici très proche d'un philosophe de son époque, Gilles de Launay qui, voulant montrer la conduite de nos conceptions, pose, dans sa *Dialectique* sur la connaissance, la sensation comme limite de nos connaissances positives. Même de nos jours, en ce vingt et unième siècle, la sensation demeure la limite de notre connaissance positive dans la science en général. Sans la preuve des données de la sensation, rien n'est reçu comme valide sur le plan de la connaissance. Quant à l'entendement, vis-à-vis de ces données de la sensation, Locke

⁷⁹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 1, paragraphe 5; cf. la version anglaise: « all the original ideas he has there, are any other than of the objects of his senses, or of the operations of his mind ».

⁸⁰ *Ibid.*, livre 2, chap. 1, paragraphe 24; cf. version anglaise : « In those remote speculations it may seem to be elevated with, it stirs not one jot beyond these ideas which sense or reflection have offered for its contemplation ».

⁸¹ *Ibid.* Livre 2, chap. 1, paragraphe 5; cf. version anglaise: « The understanding seems to me not to have the last glimmering of any ideas which it does not receive from one of these two ».

le qualifie de « passif »⁸² : « les idées que l'esprit reçoit de façon purement passive; ce sont les idées simples reçues par sensation et par réflexion »⁸³. L'esprit en est-il donc réduit à n'être qu'une simple capacité passive recevant tout du dehors sans rien y mettre du sien, ou même être un principe actif, mais dont la fonction serait de réfléchir uniquement sur ce qu'il a pu recevoir de la sensation ? Sans doute les idées simples peuvent être variées, recomposées et développées par l'entendement, mais on pourrait ne voir dans ces activités que Locke attribue à l'esprit humain dans la formation des diverses idées complexes qu'une préparation aux explications associationnistes par lesquelles la vie de l'esprit est réduite à des combinaisons automatiques de sensations et d'images selon les lois de l'association des idées. Tout le développement et l'activité de l'entendement se ramèneraient alors à acquérir immédiatement par la sensation ou la réflexion un certain nombre d'idées simples, puis à former à l'aide de ces matériaux par voie de composition des idées complexes, puis à former encore d'autres idées plus complexes que les premières jusqu'à ce qu'on épuise toutes les idées, lesquelles ne diffèreraient ainsi entre elles que par degré de complexité acquise.

Ainsi, Locke définit l'espace⁸⁴ comme étant la possibilité d'existence d'un corps, il fait provenir cette idée à la fois de la vue et du toucher. Comment l'idée d'une possibilité d'existence peut-elle provenir des sens ? Ces altérations que Locke est obligé d'infliger à certaines de nos idées résulteraient, à notre avis, d'une faiblesse de méthode; Locke se serait précipité sur la question de l'origine sans avoir suffisamment examiné les caractères actuels de nos idées. Cette précipitation sur la recherche de l'origine des idées, l'empêcherait de se livrer en toute objectivité à l'étude de nos idées. Celle-ci viendrait trop tard, après que Locke se fût déjà lié par

⁸² *Ibid.*, livre 2, chap. 12, paragraphe 1; cf. version anglaise: « the mind is only passive ».

⁸³ *Ibid.*, livre 2, chap. 12, paragraphe 1; cf. version anglaise: « the mind is wholly passive in the reception of all its simple ideas ». Cf. Aussi sur ce point, le paragraphe 25 sur la passivité de l'entendement dans sa réception des idées simples.

⁸⁴ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 13, paragraphes 1-28.

ses propres énoncés, et serait forcément tendancieuse, devant avant tout servir, dans l'esprit de Locke, à étayer les thèmes déjà proposés. La recherche de Locke serait ainsi faussée par défaut de procédure, le sensualisme dans lequel il s'enferme, dès le départ, le condamnant à une vision falsifiée des faits.

Sans doute Locke, grâce au bon sens qui le caractérise, s'est-il abstenu de tirer de ses principes des conclusions extrêmes et c'est ce qui lui a permis de rejoindre un auditoire considérable. Mais si l'on considère l'interprétation sensualiste de la philosophie de Locke, on constate que les théories des philosophes comme Condillac, Diderot, Helvétius, s'engagent aussi dans cette voie, c'est-à-dire dans le sensualisme. Faire de la sensation externe et interne l'unique source de toutes nos idées, restreindre l'activité de l'esprit à une combinaison de données sensibles inaltérables, n'était-ce pas déjà réduire la raison à n'être qu'une annexe, qu'un appendice de la sensibilité ? Faire dépendre l'esprit de la sensation, c'est adhérer au sensualisme. C'est ainsi que Condillac fit des facultés de l'esprit des habitudes acquises à partir de la sensation et que Helvétius explique l'intelligence humaine par un accident de l'organisation physique. Tout dans l'homme se réduit, dans ce cas, à sentir. Voilà la position des partisans d'une interprétation strictement sensualiste de Locke.

Mais, quoiqu'en pensent les tenants d'une philosophie sensualiste, peut-on, sans falsifier la vérité, imputer à Locke les remarques des sensualistes ? Loin d'avoir approfondi la pensée de Locke, d'en avoir continué l'esprit, les interprétations sensualistes n'en seraient-elles pas plutôt des caricatures ? Puisque c'est à partir de certaines affirmations, prises isolément dans leur signification la plus littérale que des commentateurs en sont arrivés à tenir Locke pour un sensualiste, voyons si une considération globale de sa pensée, qui ne se bornerait pas à prendre au pied de la lettre certains de ses énoncés, ne pourrait pas nous conduire à une appréciation différente de ses théories.

Il est vrai que Locke ne donne pas une définition claire et précise de la nature des idées simples, comme Norris le fait remarquer dans sa critique sur la théorie

lockienne des idées. Nous admettons la possibilité d'un flou à ce niveau, mais comme nous l'avons signalé ci-haut, Locke n'a pas voulu orienter sa recherche dans ce domaine; ce qui ne l'empêche pas de déterminer l'origine et le fondement de la connaissance. Une chose est certaine: Locke n'a jamais affirmé la matérialité des idées. De même, nous convenons avec Newman⁸⁵ que les idées, puisqu'elles émanent des corps d'une certaine façon, les représentent, pénètrent dans l'âme par impression, doivent par conséquent être matérielles⁸⁶. Locke ne va pas plus loin en disant: « Nos sens, tournés vers les objets sensibles singuliers, font entrer dans l'esprit maintes perceptions distinctes des choses, en fonction des diverses voies par lesquelles ces objets les affectent »⁸⁷.

Si Locke reste silencieux en ce qui concerne la nature des idées simples, il n'hésite pas à en énumérer les caractères: les idées simples, toutes sans exception, sont claires, c'est-à-dire ne sont pas confuses. Sur ce point, Locke s'oppose à Descartes et à Leibniz pour qui seules les idées intellectuelles sont claires; Leibniz utilise en outre le terme « réflexion », et considère que les idées de réflexion sont claires, alors que les idées de qualités sensibles sont confuses. Pour Locke, les idées simples sont parfaitement distinctes⁸⁸: « Et rien n'est plus manifeste pour un homme que sa perception claire et distincte de ces idées simples »⁸⁹. Elles sont indécomposables, irréductibles à d'autres idées, ne présentant à l'esprit qu'une seule manifestation uniforme: « (...) ne renferme rien d'autre qu'une seule manifestation uniforme, qu'une seule conception dans l'esprit »⁹⁰. Elles sont encore indéfinissables,

⁸⁵ Cf. Newman, Lex, « Locke on Sensitive Knowledge and the Veil of Perception », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol.85, No.3, p.273-300, September 2004.

⁸⁶ Nous pensons qu'il s'agit d'une matière abstraite.

⁸⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.1, paragraphe 3; cf. version anglaise: « our senses, conversant about particular sensible object, do convey into the mind several distinct perceptions of things, according to those various ways wherein those objects do affect them ».

⁸⁸ Les idées simples sont distinctes, c'est-à-dire qu'elles ne se confondent pas avec une autre.

⁸⁹ *Ibid.*, livre 2, chap.2, paragraphe 1; cf. version anglaise: « And there is nothing can be plainer to a man than the clear and distinct perception he has of those simple ideas ».

⁹⁰ *Ibid.*, livre 2, chap.2, paragraphe 1; cf. version anglaise: « nothing but one uniform appearance or conception in the mind ».

ne pouvant être communiquées comme représentations à ceux qui n'en ont pas eu l'expérience.

Les premiers exemples que Locke donne des idées simples sont ceux des qualités sensibles secondes: « Ainsi recevons-nous les idées de jaune, de blanc, de chaud, de froid, de mou, de dur, d'amer, de sucré »⁹¹. Quand il s'agit d'expliquer le mode de production et les causes des idées, Locke reprend les mêmes exemples auxquels il ajoute les idées des qualités premières acquises par plusieurs sens. Il mentionne aussi les idées de réflexion: la perception et la volition et finalement les idées qui nous viennent à la fois de la sensation, de la réflexion, celles de couleur et de plaisir, celles aussi de pouvoir, d'existence et d'unité. Toutes ces idées possèdent les caractères que Locke mentionne comme étant ceux des idées simples. Elles sont distinctes, indécomposables, irréductibles à d'autres idées et incommunicable sans expérience. Comme telles, toutes, elles remplissent les conditions exigées pour être considérées véritablement comme idées simples.

Cependant, on ne peut s'empêcher d'établir entre elles certaines distinctions: plusieurs apparaissent nettement comme étant des images, des représentations sensibles, celles par exemple de jaune, de froid, de chaud, de doux, etc., alors que d'autres semblent plutôt être des notions, des concepts, des représentations intellectuelles, comme les idées d'existence, de pouvoir, d'unité, d'espace, etc. Locke ne tient pas compte de ces différences, parce que l'idée, pour lui, est « tout ce que l'esprit perçoit en lui-même »⁹². De plus, si certaines idées simples s'imposent d'elles-mêmes, telles quelles, à l'esprit, comme par exemple l'idée de rouge, de vert, d'autres semblent dépendre davantage du travail de l'esprit. Locke considère que les idées simples de pouvoir viennent à la fois de la sensation et de la réflexion :

Pouvoir est une autre de ces idées simples que nous recevons par sensation et réflexion. Car nous observons en nous-mêmes que nous pouvons à notre gré mettre en mouvement plusieurs

⁹¹ *Essai sur L'entendement humain*, livre 2, chap. 1, paragraphe 3; cf. version anglaise: « and thus we come by those ideas we have of yellow, white, heat, cold, soft, hard, witter, and sweet ».

⁹² *Ibid.*, livre 2, chap.8, paragraphe 8.

parties de notre corps qui étaient au repos; et les effets que les corps naturels peuvent produire les uns sur les autres s'imposent à tout instant à nos sens; ainsi acquérons-nous, par ces deux voies, l'idée de pouvoir.⁹³

Aussi, il soutient également que les idées simples d'existence et d'unité proviennent à la fois de la sensation et de la réflexion. Ainsi affirme-t-il que l'existence et l'unité sont suggérées :

Existence et unité sont deux autres idées suggérées à l'entendement par tout objet externe et toute idée interne. Quand des idées sont dans notre esprit, nous les considérons comme y étant effectivement, de même que nous considérons les choses comme effectivement extérieures à nous, c'est-à-dire qu'elles existent, ou qu'elles ont une existence. Et tout ce que nous considérons comme une chose, que ce soit un être réel ou une idée, suggère à l'entendement l'idée d'unité.⁹⁴

Pourrait-il s'agir de suggestions intellectuelles occasionnées par l'existence sensible? Ou bien s'agirait-il de lois de l'esprit présupposées à l'expérience sensible, mais ne devenant conscientes que par son intermédiaire? Les sensations éveilleraient-elles les idées intellectuelles d'unité, d'existence, de pouvoir, comme Leibniz le prétend pour sa part ? Pour Locke au contraire, dans plusieurs cas, c'est l'homme qui introduit l'unité dans la nature. Souvent l'unité n'est qu'artificielle, arbitraire, et ne dépend que du bon vouloir de l'homme. Si l'unité n'appartient pas à l'objet qu'en tant qu'il est perçu, on pourrait supposer qu'elle est quelque chose de la nature du sujet percevant, non de l'objet perçu. De même, Locke nous présente l'idée de pouvoir comme résultant d'un jugement de l'esprit sur les données que lui offre la sensibilité et non pas comme une donnée immédiate de la sensation:

Les sens informant quotidiennement l'esprit de l'altération des idées simples qu'il observe dans les choses extérieures, l'esprit remarque ainsi comment une idée arrive à son terme et cesse d'être et comment une autre qui auparavant n'était pas, commence à exister. Il réfléchit aussi sur ce qui se passe

⁹³ *Ibid.*, livre 2, chap.7, paragraphe 8.

⁹⁴ *Ibid.*, livre 2, chap. 7, paragraphe 7.

en lui et observe un changement constant d'idées, quelquefois par l'impression d'objets extérieurs sur les sens, quelquefois du fait de son propre choix. Et de ce qu'il note se produire avec une telle constance, il conclut que les mêmes changements dans des choses identiques se produiront à l'avenir par les mêmes agents selon le même processus; ce faisant, il considère en une chose la possibilité de subir le changement d'une idée simple et en une autre la possibilité de produire ce changement; et il acquiert ainsi l'idée que l'on nomme pouvoir⁹⁵.

Prenons un troisième exemple. L'idée de « solidité » qui provient des sensations tactiles, comprend un aspect intellectuel aussi bien que sensible. Les sens ne peuvent nous fournir qu'une sensation transitive de résistance:

L'idée de solidité nous vient par le toucher; elle naît de ce que nous sentons la résistance d'un corps à la pénétration de tout autre dans le lieu qu'il occupe, jusqu'à ce qu'il abandonne ce lieu (...) Nos sens n'y prennent pas garde, si ce n'est pour des masses de matière d'un volume suffisant pour produire en nous une sensation; pourtant, une fois que l'esprit a reçu de ce genre de corps sensibles plus grossiers cette idée, il la cherche ailleurs et la considère, aussi bien que la figure, dans la plus petite particule de matière qui puisse exister; il la voit inséparablement attachée au corps, et sous tous ses modes⁹⁶.

La nature véritable de la solidité, selon Locke, c'est donc en définitive une intuition⁹⁷ de l'esprit qui la révèle, non les sens. Autre témoignage dévolu à l'esprit dans la formation des idées simples : Locke classe tout d'abord l'idée simple d'espace parmi celles que nous acquérons par plus qu'un seul sens. En tant qu'idée simple, elle se doit d'être en elle-même claire, parfaitement distincte : pourtant Locke éprouve le besoin, au chapitre 13 du livre 2, de se livrer à une argumentation complexe et de recourir à des raisonnements élaborés pour bien distinguer l'idée d'espace de celles qui n'en sont que des modifications. Encore une fois, il y a nécessité d'une activité de

⁹⁵ *Ibid.*, livre 2, chap.21, paragraphe 1.

⁹⁶ *Ibid.*, livre 2, chap.4, paragraphe 1.

⁹⁷ La saisie immédiate de l'esprit.

l'esprit, recours obligatoire pour discerner les idées qui se rattachent à la conception de l'idée d'espace tout en s'en distinguant.

Est-ce à dire que pour Locke, plusieurs de nos idées simples ne sont que des catégories par lesquelles l'esprit réagit aux stimuli perçus ? Si cela est le cas, je pense que l'entendement serait la source troisième de nos idées. Mais cela n'est pas une affirmation de Locke lui-même. Il est cependant indéniable qu'il n'existe pas dans *l'Essai sur l'Entendement humain*, une distinction implicite entre les idées simples qui s'imposent telles quelles à l'esprit, de sorte qu'il est forcé de les recevoir, et les idées simples qui nécessitent un certain travail de l'esprit, ne serait-ce que la mise en œuvre de cette faculté de discerner dont dépend, au dire même de Locke, la clarté de nos idées. Puisque la notion d'idée simple recouvre ces deux groupes d'idées à la fois, peut-être sommes-nous autorisés à considérer l'idée simple non comme la donnée immédiate de l'expérience, mais comme l'élément irréductible de la connaissance. S'il arrive, en effet, que les données immédiates de la sensibilité présentent ce caractère d'irréductibilité, elles ont plein droit au titre d'idées simples. Mais il peut également arriver que certaines de nos idées soient irréductibles à toute autre sans être pour autant des données immédiates de l'expérience : elles ont cependant droit, elles aussi, au titre d'idées simples. L'idée simple correspondrait, dans l'ordre des réalités mentales, à ce qu'est l'atome dans l'ordre des réalités physiques. Elle serait le plus petit élément à partir duquel s'élabore la connaissance, élément qui, pour être adéquatement perçu, requerrait parfois l'activité de l'esprit.

3.3. Les idées complexes

En ce qui concerne les idées complexes, le problème est différent. Locke admet explicitement l'activité de l'esprit :

Les principaux actes où l'esprit exerce son pouvoir sur les idées simples sont les trois suivant : 1) combiner diverses idées simples en une idée composée; ainsi sont faites les idées complexes; 2) assembler deux idées, quelles soient simples ou complexes et les placer côte à côte de manière à les saisir ensemble sans les unifier; il acquiert ainsi toutes les idées de

relation; 3) séparer les idées de toutes les autres idées qui les accompagnent dans l'existence réelle; c'est ce qu'on nomme abstraction; ainsi sont faites toutes les idées générales⁹⁸.

Mais cette activité se réduit-elle à de simples mélanges ou combinaisons mécaniques, au sens où l'entend par exemple Hume⁹⁹? Le pouvoir de l'esprit se limite-t-il à associer les données fournies par l'expérience sensible, sans plus ? Remarquons que Locke donne deux divisions différentes des idées autres que les idées simples. Il distingue les idées complexes formées par combinaison, les idées de relation formées par comparaison et les idées générales formées par abstraction. Ailleurs, aux paragraphes 3 à 7 du chapitre 12 du livre 2, il divise les idées complexes en idées de modes¹⁰⁰ simples et mixtes, en idées de substance et en idées de relation.

Analysons cette deuxième division. Si l'on s'en tient à la première définition, ci-dessus, que Locke donne des idées complexes, ces dernières consistent en une combinaison de diverses idées simples. Les idées des modes mixtes seraient les idées complexes par excellence puisqu'elles sont essentiellement des combinaisons de plusieurs idées de plusieurs sortes. Les modes simples pour leur part sont des variations, des modifications de la même idée simple. Les modes simples et mixtes sont donc véritablement les résultats de ce pouvoir qu'a l'entendement de multiplier et de joindre ensemble des idées simples de sorte qu'il puisse varier et accroître ses objets de pensée. Ils (les modes) sont constitués uniquement de combinaisons d'idées simples auxquelles ils sont par ailleurs entièrement réductibles. Mais en va-t-il ainsi pour les idées de substance et de relation ? Au dire même de Locke, les idées de substance ne consistent pas en un seul assemblage d'idées simples, mais comprennent la supposition : « Aussi, toute personne examinant sa notion de pure substance en général, découvrirait qu'il n'en a absolument aucune autre idée que la supposition

⁹⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap. 12, paragraphe 1.

⁹⁹ Cf. David Hume, *Traité de la nature humaine*, livre 1 : L'entendement. Pour Hume, notre esprit est, en fait, composé d'éléments qui se juxtaposent sans lien interne.

¹⁰⁰ Un mode est une idée complexe qui ne renferme pas la supposition de substance par soi, mais est une affection de substance, ou elle dépend de la substance.

seule d'un je-ne-sais-quoi, support de qualités capables de produire en nous des idées simples »¹⁰¹. « Nous n'imaginons pas (...) comment ces idées simples peuvent subsister par elles-mêmes et, dès lors, nous prenons l'habitude de supposer un substrat dans lequel elles subsistent, dont elles sont l'effet, et que pour cette raison nous appelons substance »¹⁰². Cette supposition d'un support, cette conception d'un substrat auquel sont inhérentes les causes physiques de nos idées simples, peut-elle nous venir de la sensibilité, des sensations internes et externes ? Nous ne savons pas ce qu'est ce support, répond Locke, il nous est impossible¹⁰³ d'en découvrir l'essence, puisqu'il se situe au-delà des idées simples sans en être une lui-même. Nos idées de substance sont, selon Locke, des combinaisons ou des collections d'un certain nombre d'idées simples considérées comme unies en une seule : « les idées des substances sont des combinaisons d'idées simples, qui sont tenues pour représenter des choses particulières distinctes, subsistant par elles-mêmes »¹⁰⁴. En tant que collection d'un certain nombre d'idées simples qui se présentent groupées à l'esprit, ces idées proviennent de l'expérience externe ou interne, c'est-à-dire de la sensation ou de la réflexion. Mais si nous considérons les collections d'idées simples comme accidents, c'est-à-dire comme inhérents à quelque chose d'autre, c'est justement ce qui fait la substance, alors peut-elle provenir de l'expérience sensible ? D'où nous vient cette nécessité de concevoir les qualités des idées simples comme des accidents d'une essence inconnue et inconnaissable dont ils dépendent et qui en assure la cohésion ? Est-ce là simplement un préjugé localisé dans le temps et dans l'espace, propre à un état de civilisation déterminé et par conséquent transitoire et accidentel ?

Les gens (et spécifiquement ceux qui ont été élevés dans le savoir enseigné dans notre partie du monde) croient vraiment qu'il existe des essences spécifiques de substances; chaque individu selon son espèce serait fait conformément à cette

¹⁰¹ *Essai sur l'Entendement humain*, livre 2, chap.23, paragraphe 2.

¹⁰² *Ibid.*, chap. 23, paragraphe 1.

¹⁰³ *Ibid.*, livre 2, chap.23, paragraphe 2.

¹⁰⁴ *Ibid.*, chap. 12, paragraphe 6.

essence et y participerait; tout ceci serait tellement évident qu'il paraîtrait étrange qu'on pensât autrement ¹⁰⁵.

Mais cette unanimité ne pourrait-elle pas aussi bien être le signe d'une exigence de l'esprit, exigence en raison de laquelle il nous est impossible de concevoir que les idées simples puissent subsister par elles-mêmes? Affirmer que Locke pressentait, dans une perspective kantienne, la nécessité intellectuelle d'un principe unificateur, serait aller trop loin. Locke parle d'habitude, de coutume: « nous prenons l'habitude de supposer un substrat dans lequel elles subsistent »¹⁰⁶. C'est l'habitude de l'homme, dit-il. Mais Locke n'en demeure pas moins convaincu qu'il doit y avoir quelque chose au-delà des qualités des idées simples. Habitude, exigence de l'entendement ou instinct, cette conviction, élément spécifique de nos idées de substances, ne provient ni d'une composition ni d'une combinaison d'idées simples.

Quant aux idées de relation, elles sont acquises, selon Locke, en comparant nos idées simples ou complexes les unes avec les autres : « L'entendement, quand il considère quelque chose, n'est pas limité à ce seul objet : il peut porter toute idée au-delà d'elle-même ou, au moins, regarder au-delà d'elle et voir son rapport avec n'importe quelle autre »¹⁰⁷. Peut-on dire dès lors que comparer, qu'établir des relations est une opération du même genre que celles qui consistent à combiner et à joindre des idées simples? Une relation ne saurait être le résultat d'une opération mécanique. La sensation peut nous fournir les éléments à partir desquels s'élabore la comparaison, elle ne saurait fournir la relation elle-même qui est l'œuvre directe de l'entendement. En lui-même, aucun des éléments fournis par la sensation ne contient la relation ou même une partie de la relation. Celle-ci est individuelle et irréductible à l'un ou à l'autre de ses termes considérés isolément. Comme plus tard, Hume l'a vu, l'expérience sensible ne nous procure qu'une succession d'idées simples : c'est l'entendement qui présuppose entre ces idées un lien de dépendance réelle en vertu du

¹⁰⁵ *Ibid.*, livre 2, chap.31, paragraphe 31.

¹⁰⁶ *Ibid.*, chap.23, paragraphe 1.

¹⁰⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.25, paragraphe 1.

principe de causalité. Instinct ou exigence de l'entendement, la notion de cause¹⁰⁸ n'est ni un composé ni un agrégat d'idées simples : comme relation, elle se situe à un autre niveau.

Si donc une certaine activité est nécessaire pour l'acquisition des idées simples, si de plus l'activité de la raison dans la formation de nos idées complexes et substances et de relations ne peut se réduire à un simple processus mécanique d'association des données de l'expérience sensible, comment Locke peut-il dire que l'entendement est purement passif dans la réception des idées simples? Comment peut-il affirmer que les idées de sensation et de réflexion sont les limites de notre connaissance?

Examinons tout d'abord ce que Locke entend par passivité de l'esprit:

Ces idées simples, matériaux de toute notre connaissance, ne sont suggérées et procurées à l'esprit que par les deux voies indiquées ci-dessus, la sensation et la réflexion. Une fois que l'entendement a emmagasiné ces idées simples, il a le pouvoir de les répéter, de les comparer et de les unir jusqu'en une variété presque infinie, il peut de la sorte former à son gré de nouvelles idées complexes; mais il n'est pas dans le pouvoir de l'invention la plus débridée ni de l'entendement le plus éveillé, quelle que soit sa rapidité ou sa fertilité pensée, d'inventer ou de forger dans l'esprit une seule nouvelle idée simple, qui ne vienne par les voies indiquées ci-dessus; et aucune force de l'entendement n'est capable de détruire les idées présentes¹⁰⁹.

L'esprit ne peut créer ni détruire une seule idée simple: voilà en quoi consiste sa passivité. Les données de la sensibilité sont inaltérables, mais, nous l'avons vu, l'idée simple est plus que la donnée immédiate de l'expérience interne ou externe. Elle est aussi irréductible, la plus petite parcelle possible de pensée, en quelque sorte « l'atome » de l'ordre mental. L'esprit peut participer par l'analyse à la découverte de l'idée simple, prendre part à son éclosion ou à son apparition; il reste passif vis-à-vis de la donnée sensorielle qui en est le point de départ et sans laquelle l'idée simple

¹⁰⁸ La notion de cause est une relation, pour Locke et cela est une exigence de l'entendement. Tandis que pour Hume, c'est un simple phénomène instinctif.

¹⁰⁹ *Essai sur l'Entendement humain*, livre 2, chap.2, paragraphe 2.

n'existerait pas. L'esprit ne crée pas l'idée simple puisque sans la donnée sensorielle qui la fait paraître, il serait impuissant à la produire. En ce sens, il demeure passif vis-à-vis de l'idée simple. Locke nous renvoie au monde physique :

L'empire que l'homme a sur le petit monde qu'est son propre entendement, est sensiblement le même que celui qu'il exerce dans le grand monde des choses visibles où son pouvoir, même guidé par l'art ou l'habileté, se limite à composer et diviser les matériaux qui sont à sa disposition, mais ne parvient jamais à fabriquer la moindre particule d'une matière nouvelle ou à détruire un atome qui existe déjà¹¹⁰.

Il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de créer la moindre particule matérielle non plus que de détruire un seul atome déjà existant.

La comparaison peut se poursuivre : l'atome ne s'offre pas tel quel à l'homme, la science témoigne de l'activité qu'il lui faut déployer pour sa découverte sans que l'on dise pour autant que l'homme crée l'atome. L'influence de la science physique sur la façon dont Locke conçoit l'édifice du savoir humain ne se limite pas à cette analogie. La division même qu'il effectue entre les idées simples et les idées complexes s'y rattache. En effet, que nos premiers objets de pensée soient des idées claires et distinctes, est-ce bien là ce que nous indique l'observation? Les premières données de l'expérience ne consisteraient-elles pas plutôt en un amas confus de sensations et de réflexion? Si tel est le cas, la distinction entre idées simples et idées complexes se modèlerait exclusivement sur la démarche scientifique dont le propre est de procéder du plus simple au plus complexe.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que la façon dont s'exprime Locke au sujet des idées simples et de l'activité de l'esprit n'est pas sans difficulté. Cependant, une considération globale de la pensée de Locke qui ne se limite pas au sens littéral de certains énoncés, mais tient compte de l'ensemble, nous incite à formuler le résumé suivant : pour Locke, une idée qu'on ne saurait acquérir sans, comme condition

¹¹⁰ *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.2, paragraphe 2.

préalable et nécessaire, en posséder une autre provenant directement de la sensation, a elle aussi comme origine la sensation. Une idée qui nécessite pour son acquisition les données de la sensation provient elle aussi, même si elle en diffère logiquement de ces données sensibles. Dans cette optique, l'idée d'espace ne peut être acquise indépendamment de celle de corps; l'idée de pouvoir sans celle d'une succession d'idées simples, et l'idée de solidité sans qu'il y ait au départ une sensation de résistance. Elles proviennent toutes trois de la sensation externe ou interne. De même l'idée de substance et l'idée de relation ne peuvent être obtenues sans qu'il y ait déjà obtention ou acquisition d'idées simples de sensation ou de réflexion. Elles ont comme origine de quelque façon la sensation et la réflexion. Quant à savoir s'il croit comme Malebranche que les données sensibles ne sont que les occasions grâce auxquelles les idées proprement intellectuelles pénètrent le champ de la conscience ou si, en préfigurant Kant, il tend à faire de l'espace une catégorie de l'esprit venant informer l'expérience sensible, il semble impossible de trancher la question. La solution la plus probable est peut-être la plus simple : Locke ne s'est pas posé les questions que se poseront plus tard ses successeurs. Peut-être n'était-il pas pleinement conscient des problèmes que pouvaient engendrer ses prises de position; peut-être aussi, moins exigeant ou plus sage que certains, acceptait-il les limitations que lui imposait sa méthode.

Les données de la sensation sont « les premiers pas »¹¹¹, « le fondement »¹¹². La sensation externe et interne est donc à l'origine, au fondement du savoir. Toute idée en dépend au moins comme d'un point de départ, d'une condition nécessaire. C'est en ce sens que les idées provenant de la sensation et de la réflexion sont les matériaux de notre connaissance. Ce qui veut dire que c'est à partir des idées que l'on peut former la connaissance. Ces idées sont des matériaux c'est-à-dire des briques ou les éléments qui vont servir à construire la connaissance.

¹¹¹ *Ibid.*, cf. version anglaise: « the first step ».

¹¹² *Ibid.*, cf. version anglaise: « the groundwork ».

L'analyse de la conception des idées, dans la première partie du mémoire, nous a permis de comprendre que les idées, en tant que matériaux de la connaissance et réalité mentale, proviennent des corps, du monde sensible, c'est-à-dire des choses singulières. Ceci va, d'ores et déjà, nous autoriser, dans la deuxième partie du mémoire, à établir leur rapport à la connaissance singulière, étant donné que cette dernière concerne la connaissance de l'existence des êtres ou des choses. Sachant maintenant que les idées proviennent du monde physique, de la réalité existentielle et précisément des qualités des corps, nous sommes désormais en mesure d'analyser ce qu'est la connaissance singulière. Alors comment les idées déterminent-elles la connaissance, précisément dans la connaissance singulière? La partie qui suit nous permettra de penser ce qu'est la connaissance, et en quoi consiste le rôle des idées dans la connaissance singulière et la certitude.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE ET LA CERTITUDE SELON LOCKE

CHAPITRE IV

DÉFINITION DE LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE

Nous avons vu, dans la première partie du mémoire, que les idées constituent la matière première, c'est-à-dire les matériaux de la connaissance humaine. Les idées de sensation et de réflexion sont les deux voies d'où émerge le savoir humain. Nous avons également vu que les idées sont causées par les pouvoirs des corps appelés qualités. Ceci nous a permis de comprendre les opérations de l'esprit et le rôle des idées en général. Sachant aussi que les idées sont tirées des corps (êtres réels), c'est-à-dire des êtres particuliers ou singuliers, alors comment les idées particulières ou singulières deviennent-elles connaissance, principalement, dans la connaissance singulière? Et, comment les idées, en tant que réalité mentale, nous permettent-elles de connaître les êtres réels? C'est ce que nous allons, maintenant, analyser dans cette deuxième partie du mémoire.

4.1. Définition de la connaissance

Dans le paragraphe 2 du chapitre 1 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke définit la connaissance comme suit : « La connaissance dès lors n'est rien d'autre, me semble-t-il, que la perception de la liaison et de la concordance, ou de la discordance et de la contradiction, de telles ou telles de nos idées »¹¹³. Pour lui, la connaissance c'est l'acte de l'entendement percevant, prenant conscience d'une liaison de concordance ou de discordance entre les idées; en d'autres termes, connaître c'est percevoir¹¹⁴ une liaison d'unité ou de diversité entre nos idées¹¹⁵.

¹¹³ Cf. version anglaise: « Knowledge then seems to me to be nothing but the perception of the connexion of and agreement, or disagreement and repugnancy of any of our ideas ». Cette définition de la connaissance s'applique aux trois manières de connaître, à savoir la connaissance intuitive, la connaissance démonstrative et la connaissance sensible.

¹¹⁴ C'est la saisie dans l'esprit de la liaison de concordance ou de discordance entre les idées.

Locke distingue quatre sortes de concordance ou de discordance¹¹⁶. L'« identité » ou « différence », c'est lorsqu'une chose est ce qu'elle est en elle-même ou qu'elle n'est pas autre. C'est-à-dire l'idée d'une chose est ce qu'elle est ou l'idée d'une chose n'est pas ce qu'elle est. Ce qui signifie en d'autres termes qu'une proposition est vraie ou fausse; quant à la « relation », elle consiste à établir des rapports ou des comparaisons entre les choses, par exemple : « le fer est plus dur que la pierre », ou « Jean est plus grand que son frère ». En outre, la « relation » peut aussi être l'idée de filiation, par exemple, Galois est le père de Jean ou Jean est le fils de Galois. En ce qui concerne la « coexistence », c'est par exemple, lorsqu'on se demande si le fer peut être magnétisé : l'idée de fer et l'idée de la magnétique coexistent. Cette idée de coexistence constitue sa concordance. Et enfin, lorsque l'on se demande si telle chose « existe » ou que l'on cherche à comprendre quelque chose de l'existence des êtres, par exemple les hommes existent : l'idée d'homme et l'idée d'existence concordent.

Les quatre types de concordance sont ici représentés :

1. A est A : est une forme de concordance qui a trait à l'identité: l'idée de cheval est identique à l'idée de cheval. Le cheval est identique à lui-même, il n'est pas autre chose.
A n'est pas B : est une forme de concordance qui a trait à la différence : l'idée d'une chose n'est pas l'idée d'une autre chose. Par exemple l'idée de cheval n'est pas l'idée de licorne.
2. X est plus ...que Y : est une forme de concordance qui a trait à la relation. Il s'agit ici de l'idée de comparaison.

¹¹⁵ Je rappelle que la connaissance repose donc sur les idées. Pourquoi et comment nous avons des idées? Comme nous l'avons expliqué dans la première partie du mémoire; nous avons des idées parce que les particules corpuscules insensibles des corps qui composent les éléments physiques de la nature agissent sur nos sens et produisent en nous des sensations diverses que Locke appelle idées (par exemples, idées de goût, idée d'odeur, idée de son, idée de blé, idée d'or, idée de fer, idée de jaune, idée de blanc, etc.). C'est la perception de la concordance ou de la discordance entre ces idées qui nous donne la connaissance. Ces particules corpusculaires qui sont à l'origine de nos idées expliquent donc la théorie corpusculaire.

¹¹⁶ *Ibid.*, livre 4, chap. I, paragraphe 3.

3. X inclut Y : cette forme de concordance a trait à l'idée de coexistence, par exemple, l'idée de liquidité coexiste avec l'idée de l'« eau ».
4. On veut savoir si Dieu existe, on affirme qu'il existe : c'est une forme de concordance qui a trait à l'idée d'existence : l'idée d'existence concorde avec l'idée de Dieu.

Si l'on veut établir les conditions de la connaissance chez Locke, on peut le comprendre à la manière suivante : pour qu'il y ait véritablement connaissance, il faut énoncer quatre conditions :

- ❖ Premièrement, avoir des idées. (C'est ce que nous avons vu dans la première partie du mémoire : les chapitres 1 à 3 nous ont montré comment les idées nous sont données).
- ❖ Deuxièmement, percevoir le lien entre les idées.
- ❖ Troisièmement, confronter les idées à la réalité extérieure des choses pour attester leur validité.
- ❖ Quatrièmement, affirmer la vérité de l'existence de l'objet singulier. (Cette dernière condition est ajoutée lorsqu'il s'agit de la connaissance singulière, mais pas dans la connaissance générale, car celle-ci ne présente pas les choses comme existant.)

En effet, dans le paragraphe 5 du chapitre 5 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement* humain, Locke soutient que la concordance ou la discordance entre les idées, veut également dire que l'esprit humain construit des propositions mentales¹¹⁷ : « Les propositions mentales, où les idées dans l'entendement sont assemblées ou séparées par l'esprit qui perçoit ou juge de leur concordance ou de leur discordance sans utiliser les mots ». Dans l'acte de connaître, la perception signifie que l'esprit humain saisit la liaison entre les idées, c'est l'opération de l'intelligence

¹¹⁷ Cette même pensée est exprimée aussi dans le chap.6, paragraphe 3.

qui prend conscience de la liaison propre des idées qu'elle a établies. Il s'agit donc d'une aperception de l'esprit de la liaison des idées qu'il construit. C'est comprendre quelque chose, et c'est ce que veut dire, pour Locke, connaître¹¹⁸. Encore plus, connaître, c'est percevoir la concordance ou la discordance entre les idées assemblées en proposition¹¹⁹. Et la perception de la vérité¹²⁰ de la proposition signifie la connaissance. En sus, Locke considère, dans le paragraphe 3 du chapitre 6 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement humain*, que la connaissance s'identifie à la certitude : « Il y a certitude de connaissance quand on perçoit la concordance ou la discordance des idées en tant qu'exprimées dans la proposition; c'est ce qu'on appelle couramment, connaître ou être certain de la vérité de la proposition ».

En outre, dans le chapitre 2 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke distingue d'abord deux degrés de connaissance : la connaissance intuitive, la connaissance démonstrative. Dans la connaissance intuitive, l'esprit perçoit la concordance ou la discordance entre les idées immédiatement, sans l'intermédiaire d'autres idées. « Si l'on réfléchit en effet sur ses propres façons de penser, on verra que parfois l'esprit perçoit la concordance ou la discordance de deux idées, immédiatement et par elles-mêmes, sans l'intervention d'aucune autre. C'est ce que je nomme connaissance intuitive. »¹²¹ L'esprit perçoit, par exemple qu'un cercle n'est pas un triangle ou qu'une boule de neige n'est pas une pierre, etc. Cette perception intuitive de l'esprit de la concordance ou la discordance entre nos idées est certaine et est la connaissance même.

¹¹⁸ *Ibid.*, livre 4, chap.2, paragraphe 1.

¹¹⁹ *Ibid.*, livre 4, chap.6, paragraphe 3. Une proposition, c'est l'union ou la séparation des signes; en d'autres termes, c'est la construction logique des idées sous forme assertorique. Pour Locke, les idées sont signes des choses, et les mots sont signes des idées (chap.5, paragraphe 2).

¹²⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.5, paragraphe 2. Pour Locke, la vérité est une proposition et la perception de celle-ci est la connaissance. Il s'agit ici de proposition mentale dans la mesure où cela concerne les idées qui sont des objets mentaux. La proposition verbale ne s'applique pas, parce la connaissance dépend des idées et non des mots, quoique nous exprimons notre connaissance des choses par des mots.

¹²¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.2, paragraphe 1, p.43, réf. Nidditch, p. 531.

Mais si l'esprit ne peut percevoir immédiatement le rapport entre les idées, il a besoin d'autres idées pour opérer la perception, c'est ainsi qu'intervient le second degré de la connaissance qu'est la démonstration :

(...) lorsque l'esprit ne peut joindre ces idées de façon à percevoir, par leur comparaison immédiate, leur juxtaposition ou leur attribution l'une à l'autre, leur concordance ou leur discordance, il est obligé de découvrir la concordance ou la discordance qu'il recherche par la médiation d'autres idées (une ou plusieurs selon les cas); et c'est ce qu'on appelle raisonner.¹²²

La démonstration procède par raisonnement. Locke assimile le raisonnement à la démonstration¹²³. Alors, dans la connaissance démonstrative, l'esprit perçoit la concordance ou la discordance entre les idées de façon médiate, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'autres idées. L'esprit doit faire appel à d'autres idées qui constituent les preuves qui vont donner l'occasion de saisir l'idée propositionnelle¹²⁴ recherchée. Ce degré de connaissance est aussi certain, parce que la certitude consiste en la perception exacte de la concordance ou de la discordance entre les idées. D'où le constat de la symétrie entre certitude et connaissance. Ainsi, de ces deux degrés de connaissance, l'intuition est supérieure à la démonstration, parce que dans l'intuition l'esprit ne peut se tromper, la perception est irrésistible et claire, tandis que dans la démonstration, l'esprit peut se tromper du fait qu'il doit procéder par médiation et prendre des détours avant de pouvoir percevoir la concordance ou la discordance entre les idées. Selon Locke, ces deux degrés concernent les vérités générales, c'est-à-dire la connaissance générale, mais on verra qu'ils concernent aussi la connaissance singulière.

¹²² Ibid., livre 4, chap. 2, paragraphe 2; cf. aussi chap.17, paragraphe 15.

¹²³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.2, paragraphe 3. En raisonnant on montre à l'entendement ce qui en est, donc on démontre.

¹²⁴ J'appelle idée propositionnelle, une idée transposée en proposition, c'est-à-dire une affirmation assertorique sur quelque chose, ou bien c'est attribuer un prédicat à quelque chose.

Ensuite, Locke montre la possibilité d'une autre perception¹²⁵ de l'esprit qui concerne les êtres finis hors de nous. Le problème est de savoir si la perception des idées que nous avons au sujet des êtres finis hors de nous est de la connaissance. La thèse est que cette perception de l'esprit dépasse, selon Locke, ce qui est probable et acquiert le nom de connaissance, mais ce degré de certitude est inférieur aux deux autres degrés à savoir l'intuition et la démonstration. Comment Locke montre-t-il la validité de la connaissance des êtres finis hors de nous? Il procède par la réfutation de l'argument sceptique selon lequel on peut douter de l'existence d'une chose correspondant à l'idée qu'on a dans l'esprit. On peut, selon Locke, être certain des idées qu'on a dans l'esprit, parce qu'il y a différentes perceptions. La première réfutation consiste à distinguer les idées effectives présentes des idées remémorées (la remémoration, c'est l'action de se remémorer une chose qu'on a déjà perçue); la deuxième réfutation consiste à distinguer le rêve de la réalité en affirmant que le plaisir et la douleur existent, parce qu'on le sent. Il y a donc une sensation effective et une sensation irréaliste dans le cas du rêve. Locke ironise un peu en se demandant si le sceptique continuera de nier la sensation du feu, lorsqu'il sera effectivement dans le feu. Cet argument pratique de la douleur qu'on peut ressentir étant dans le feu, couronne la démonstration de Locke et lui permet de déterminer un troisième degré de connaissance qui est la connaissance sensible. En ce qui concerne cette dernière, l'entendement perçoit la liaison entre les idées de la même manière que la connaissance intuitive, mais cette perception doit correspondre à un être réel dans le monde physique.

Ainsi, Locke totalise trois degrés de connaissance, qu'il oppose à l'opinion ou à la foi, à savoir la connaissance intuitive, la connaissance démonstrative et la connaissance sensible.

Ces trois degrés de connaître s'appliquent, selon Locke, à trois types d'existence : l'existence de notre être propre, l'existence de Dieu et l'existence des

¹²⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.2, paragraphe 14.

autres choses dans le monde. Les propositions mentales¹²⁶ qui vont être construites sur ces existences sont des propositions singulières vraies, selon Locke. Ces propositions singulières affirment l'existence des êtres réels; bien entendu, Dieu fait partie des êtres réels pour Locke. Mais l'être singulier de Dieu se comprend en termes mathématiques dans la mesure où sa certitude est égale à la certitude mathématique. Cependant, il n'est pas un être abstrait, mais un être réel qui se conçoit par déduction rationnelle.

Locke n'a pas donné une définition précise de la connaissance singulière, mais notre recherche nous a permis de comprendre que la connaissance singulière porte sur l'existence des êtres réels¹²⁷. Ce type de connaissance embrasse¹²⁸ les trois sortes de connaissances définies par Locke, à savoir la connaissance intuitive, démonstrative et sensible. Ces trois dernières connaissances participent à la connaissance singulière dans la mesure où chacune d'elle traite aussi des cas singuliers en ce qui concerne l'existence des êtres. L'existence des choses extérieures¹²⁹ à notre être va entrer dans les rubriques de la connaissance sensible, parce que nous connaissons les choses sensibles par sensation, mais celles-ci peuvent être aussi connues par la démonstration si toutefois ces choses sensibles ne sont pas immédiatement perceptibles par les sens, et celle de notre être propre¹³⁰ va s'introduire dans la connaissance intuitive, parce que nous connaissons notre propre être par intuition, et enfin celle de Dieu¹³¹ va s'orienter dans la connaissance démonstrative, parce que l'on connaît Dieu par la raison.

On pourrait se demander si la définition générale de la connaissance énoncée par Locke s'applique aussi bien à la connaissance singulière et la connaissance générale. Nous répondons par l'affirmation que la définition générale de la connaissance, à

¹²⁶ La proposition construite est dans l'esprit humain, elle n'est pas verbale.

¹²⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap. 9, paragraphe 2.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Ibid.*, livre 4, chap. 11, paragraphe 1.

¹³⁰ *Ibid.*, livre 4, chap. 9, paragraphe 3.

¹³¹ *Ibid.*, livre 4, chap. 10, paragraphes 1-6.

savoir la perception de la concordance ou de la discordance entre les idées, va s'appliquer aux deux types de connaissance, à savoir la connaissance singulière et la connaissance générale. S'il s'agit de la perception de la concordance ou de la discordance entre au moins une idée singulière ou particulière et une autre idée, la connaissance sera une connaissance singulière ou particulière, exemples : « Cet arbre est resplendissant », « Le père de Jean exerce une profession libérale », « Quelques québécois sont nés hors du Québec »; et s'il s'agit des idées générales ou abstraites, la connaissance sera une connaissance générale, exemples : « Le tout est plus grand que la partie », « Le livre est merveilleux », « Tout québécois est un être rationnel ». Mais il y a des nuances, les choses ne sont pas toujours tranchées de cette manière dans la réalité. La connaissance singulière peut comporter des idées générales, mais elle demeure une connaissance singulière, comme le cas de la connaissance du moi et de la connaissance de Dieu, parce que, pour Locke, l'idée du moi et l'idée de Dieu bien que générales concernent des êtres réels existant, des êtres particuliers. L'existence des êtres particuliers est ce qui caractérise son nominalisme.

4.2. Distinction entre connaissance singulière et connaissance générale

Toute la communauté philosophique considère Locke comme un nominaliste, parce que pour lui, il n'existe que des êtres particuliers ou singuliers, à partir desquels l'esprit humain ne perçoit que des idées particulières ou singulières. Alors, comment les idées particulières deviennent-elles générales? En effet, les idées particulières deviennent, selon Locke, générales par abstraction. Quand l'esprit reçoit, par la sensation, les idées, il les abstrait en les dégageant de leurs caractéristiques d'existence réelle, et par là, elles deviennent générales ou abstraites :

(...) l'esprit fait que les idées particulières reçues d'objets particuliers, deviennent générales, et il le fait en les considérant telles qu'elles sont dans l'esprit : des manifestations, séparées de toute autre existence et des circonstances d'existence réelle, comme le temps, le lieu ou

toute autre idée concomitante. C'est ce qu'on appelle abstraction.¹³²

Les idées sont abstraites lorsqu'elles sont considérées uniquement au niveau de l'esprit. Dans l'esprit, les idées sont des représentations générales. Étant générales, les idées peuvent représenter plusieurs êtres particuliers (réels ou non) selon la détermination que nous voulons leur donner.

Le voile étant levé sur le passage du particulier au général, nous poursuivons l'explication.

Le rôle des idées dans la connaissance singulière, par opposition à la connaissance générale, consiste à faire connaître l'existence des êtres réels, à représenter de manière effective l'existence des choses particulières. Il est question, en effet, de montrer comment nous connaissons les êtres qui existent concrètement. Nous connaissons l'existence des êtres concrets par au moins une idée singulière ou particulière. Celle-ci constitue le matériau de la connaissance singulière. Les idées nous représentent les êtres comme existant. La représentation de l'existence des êtres réels par quelques idées singulières est la manière de connaître l'existence effective des êtres réels. Ainsi la représentation de l'existence devient le vecteur sémantique de la connaissance singulière. Dès lors, le rôle des idées singulières consiste à faire connaître l'existence des choses réelles, à établir une correspondance entre le sujet connaissant et la réalité extérieure. L'idée en tant que fondement épistémologique¹³³ est le principe de toute connaissance et, en particulier, de la connaissance singulière.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse, il convient de distinguer la connaissance singulière de la connaissance générale. Qu'est-ce que Locke entend par connaissance générale? Selon Locke, la connaissance générale se conçoit au travers

¹³² *Essai sur l'entendement humain*, livre 2, chap.11, paragraphe 9.

¹³³ L'idée est un fondement épistémologique, parce que c'est par l'idée que nous connaissons les choses, sans idée on ne peut rien connaître, quoique l'idée en elle-même ne soit pas la connaissance, mais le commencement de la connaissance. En d'autres termes, l'idée est l'élément fondateur ou le matériau qui permet de former la connaissance.

des idées générales¹³⁴ qui sont construites, par l'esprit humain, sous forme de propositions universelles vraies; voici quelques exemples de propositions universelles : « Tout homme est mortel », « Aucun humain ne se nourrit de pierre », « Toute matière est muable », etc. Alors la perception par l'esprit humain de ces propositions universelles constitue la connaissance générale. Voici comment Locke la définit :

(...) toute connaissance générale réside seulement dans nos propres pensées et consiste simplement dans la contemplation de nos propres idées abstraites. Partout où nous percevons une concordance ou une discordance entre elles, nous avons une connaissance générale¹³⁵.

Cette définition nous amène à penser que la connaissance générale est la perception de la concordance ou la discordance entre les idées abstraites ou générales c'est-à-dire des concepts généraux dénommés universaux¹³⁶. Ces concepts ou ces idées abstraites sont dans l'esprit humain et visent le réel de manière générale ou universelle. En d'autres termes, ces idées abstraites énoncent la réalité dans sa généralité sans viser individuellement les choses, mais représentent les choses dans leur globalité, dans leur totalité. Chaque idée abstraite est un représentant général de tous les êtres similaires. Dans ce cas, les choses particulières ne sont pas présentées comme existantes. Dès lors, la perception de la concordance ou la discordance entre les concepts généraux constitue la connaissance générale. Ainsi, selon Locke, la connaissance générale¹³⁷ ne concerne pas l'existence des choses particulières (singulières). Elle porte sur les propositions universelles qui ne présentent pas les choses comme existant, mais elles dénotent (sans entrer dans la sémiotique) les

¹³⁴ Puisque pour Locke, il n'existe que des êtres particuliers ou singuliers desquels sont tirées les idées particulières ou singulières, alors comment les idées singulières deviennent des idées générales? C'est donc par abstraction que les idées particulières deviennent générales, comme nous l'avons montré ci-haut.

¹³⁵ *Essai sur l'entendement humain*, Livre 4, chap. 6, paragraphe 13b.

¹³⁶ *Ibid.*, livre 2, chap. 11, paragraphe 9.

¹³⁷ *Ibid.*, Livre 4, chap. 9, paragraphe 1. Sur ce point, voir aussi le chap. 6 sur les propositions universelles.

choses par un nom commun que Locke appelle essence nominale¹³⁸. Par ailleurs, il affirme, dans le paragraphe 31 du chapitre 3 du livre 4 de l'*Essai sur l'entendement humain*, que les idées abstraites, en tant qu'essences des choses particulières, peuvent représenter aussi une chose singulière :

Si les idées dont on perçoit la concordance ou la discordance sont abstraites, la connaissance est universelle. Car ce qui est connu de telles idées générales sera vrai de chaque chose singulière dans laquelle cette essence (c'est-à-dire cette idée abstraite) est constatée.

Pour illustrer la pensée de Locke, nous citons quelques exemples : le concept d'homme qui représente les hommes en général représente un homme qui existe en particulier, ou le concept d'animal qui représente les animaux en général représente un animal qui existe en particulier, ou encore le concept de cheval qui représente les chevaux en général représente un cheval existant en particulier, etc. Mais toujours est-il que, quand on parle de connaissance générale, cela concerne les idées générales ou abstraites; donc la perception de la liaison de concordance ou de discordance des idées abstraites est, comme nous l'avons dit, la connaissance générale. Ce type de connaissance peut se manifester de deux manières, comme nous l'avons signalé : soit par intuition, soit par démonstration.

Quant à la connaissance singulière, elle concerne non pas la connaissance de l'universel, mais la connaissance de l'existence des êtres : l'être de Dieu, l'être du moi et l'être des choses hors de nous. La connaissance singulière porte sur les propositions particulières ou singulières : voici quelques exemples de propositions singulières : « Ce vase est un produit céramique », « Dieu existe », « Locke est une personne cultivée », etc. Alors la connaissance singulière est la perception de la vérité des propositions singulières. En d'autres termes, la connaissance singulière est donc la perception de la liaison de concordance ou de discordance des idées (qui

¹³⁸ *Ibid.*, livre 4, chap.6, paragraphe 4; pour Locke l'essence nominale des choses est l'espèce, c'est-à-dire le nom général donné aux êtres qui ont les caractéristiques similaires.

représentent l'existence de quelque chose¹³⁹ en particulier dans le monde). Ou encore la connaissance singulière est la perception des propositions singulières vraies, lesquelles affirment l'existence de quelque chose. Ces propositions singulières étant vraies déterminent l'existence des êtres. Elles sont par conséquent définies dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire qu'elles doivent être issues des choses qui ont ou ont eu une existence effective. Mais la proposition portant sur Dieu doit transcender l'espace et le temps, parce que Dieu est infini dans sa singularité. Il s'agit alors, comme nous l'avons souligné, d'une « vérité de pensée »¹⁴⁰ réelle, parce qu'une proposition est une pensée, une réalité mentale. Ainsi, dans la connaissance singulière, aussi bien que dans la connaissance générale, la pensée ou la réalité mentale doit être conforme à la réalité extérieure. On doit constater une certaine symétrie, c'est-à-dire une correspondance entre la proposition mentale et la réalité extérieure. Mais principalement, dans la connaissance singulière, on doit constater l'existence des êtres. Les idées issues de la sensation ont pour fonction de faire connaître la réalité extérieure. Ces idées deviennent une pensée, c'est-à-dire une proposition, lorsqu'elles expriment mentalement une réalité concrète; à ce moment, elles sont perçues en tant que connaissance. Donc, dans la connaissance singulière, les idées, en tant que représentant l'existence des êtres réels, s'organisent en s'unifiant pour signifier une réalité extérieure. Dès lors, on peut dire que la connaissance singulière est une connaissance ontologique, c'est-à-dire la connaissance des êtres réels ou des choses. Ainsi donc, la perception des propositions singulières vraies construites à propos des choses ontologiques constitue la connaissance singulière. Celle-ci peut se révéler de trois manières, comme nous l'avons fait remarquer ci-haut, soit par intuition, soit par démonstration et soit par sensation.

¹³⁹ *Ibid.* Livre 4, chap. 21, paragraphe 2. Une chose, c'est « non seulement matière et corps, mais aussi les Esprits qui ont aussi bien que les corps leur nature, leur constitution et leurs opérations propres ». En d'autres termes, une chose peut être un être qui existe ou un Esprit. Pour le besoin de notre analyse, nous entendons une chose par être existant.

¹⁴⁰ *Ibid.*, livre 4, chap. 5, paragraphe 3.

Cette distinction catégoriale de la connaissance générale et de la connaissance singulière situe la connaissance générale du côté des idées abstraites considérées uniquement dans l'esprit humain en tant qu'archétypes, modèles auxquels les choses doivent se conformer. Et, la connaissance singulière se manifeste du côté des idées particulières en tant que copies des archétypes où les choses concrètes sont modèles auxquels les idées particulières doivent se conformer. La frontière entre ces deux catégories demeure floue, parce que les idées abstraites sont aussi présentes dans la construction de la connaissance singulière, comme, par exemple, le cas de l'idée de Dieu et de l'idée du moi. Les idées abstraites ne sont pas uniquement le propre de la connaissance générale. Par contre l'inverse n'est pas possible. Aucune idée particulière ne peut contribuer à la construction de la connaissance générale.

En somme, le chapitre 4 nous a servi à définir et à expliquer les concepts clés de la connaissance, en comprenant celle-ci comme étant la saisie dans l'esprit de nos idées (particulières ou générales selon le type de la connaissance) sous le rapport de la concordance ou de la discordance. Nous avons compris qu'une idée particulière ou singulière devient une idée abstraite en l'abstrayant de toutes ses contingences spatio-temporelles. Ainsi l'idée devenue abstraite nous permet de souscrire à une connaissance générale dans la concordance ou la discordance entre les idées abstraites. Ces idées abstraites dans l'esprit humain sont susceptibles de représenter l'espèce des choses ou un ensemble de choses similaires.

En effet, les choses réelles qui existent, en nous donnant des idées particulières, nous autorisent à la souscription d'une connaissance particulière ou singulière, sous le rapport de la concordance ou la discordance entre les idées particulières ou singulières. C'est ce que nous allons essayer de comprendre en profondeur dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

LA CONNAISSANCE DE L'EXISTENCE DES ÊTRES RÉELS

L'analyse descriptive du chapitre 4 nous a permis de maîtriser les concepts clés de la connaissance de l'existence des êtres, c'est-à-dire de la connaissance singulière ou particulière, il reste, dans ce chapitre 5, à en faire maintenant une analyse systématique.

Comment les idées particulières ou singulières nous font connaître les êtres qui existent? En d'autres termes, comment connaissons-nous l'existence des êtres? Quelle est la fonction des idées et en quoi consiste la certitude?

Comme nous l'avons souligné ci-haut, Locke découvre une triple existence des êtres et la façon dont nous pouvons les connaître : « J'affirme que l'on a connaissance de sa propre existence par intuition, de l'existence de Dieu par démonstration et des autres choses par sensation. »¹⁴¹ Cette affirmation constitue la thèse de Locke sur le problème de la connaissance de l'existence. Les choses¹⁴² qui existent sont connues de trois manières dans la connaissance singulière: soit par intuition, soit par démonstration soit par sensation. Les idées ont pour fonction de nous faire connaître les êtres qui existent, de nous représenter les choses telles qu'elles sont dans la réalité.

Les idées organisées logiquement en propositions peuvent, selon nous, être appelées idées propositionnelles, et celles-ci nous enseignent les choses. Par exemple, la table est jaune, ou la table n'est pas bleue. L'idée de « table » et l'idée de « jaune » concordent, mais l'idée de « table » et l'idée de « bleue » ne concordent pas (les deux idées sont en discordance). L'idée de table et l'idée de bleue sont en discordance, parce que la table n'est pas bleue, mais plutôt jaune.

¹⁴¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.9, paragraphe 2.

¹⁴² Nous entendons, ici, par « choses » les êtres qui existent, précisément les trois types d'existence établis par Locke. Une chose est n'importe quel être qui existe dans le cadre de notre analyse. Une chose est donc une existence singulière.

Les idées propositionnelles¹⁴³ singulières nous apprennent quelque chose dans la réalité effective de trois façons selon le type de chose ou d'être réel auquel on a affaire : l'être du moi (notre être propre), l'être de Dieu et l'être des autres choses hors de nous. Et leur certitude¹⁴⁴ est garantie, d'une part, pour la connaissance de l'existence du moi et celle de Dieu, par la concordance entre les idées, et d'autre part, pour la connaissance des autres choses hors de nous, par le témoignage des sens.

Analysons ces trois branches de la connaissance de l'existence selon le type d'être.

5.1. La connaissance de l'existence du moi¹⁴⁵

Dans le chapitre 9 du livre 4 de l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke pose le problème de la connaissance de l'existence du moi. Pour lui, chacun connaît son moi, c'est-à-dire sa propre existence par la perception intuitive. Cette thèse est analysée brièvement par Locke. Il soutient que l'homme (l'être humain, notre être propre, le moi) a la perception directe, immédiate de son existence : « Quant à notre propre existence, nous la percevons si simplement et si certainement qu'elle n'a pas besoin de preuve et qu'elle ne peut non plus en avoir. Car rien ne peut être plus assuré pour nous que notre propre existence »¹⁴⁶. Ce qui veut dire que si nous voulons connaître notre « être propre », les idées propositionnelles construites par l'esprit humain vont se manifester intuitivement. Cette saisie intuitive de l'esprit est, selon Locke, le

¹⁴³ J'appelle « idée propositionnelle », l'affirmation d'une idée sous forme de proposition, c'est en d'autres termes, affirmer la concordance ou la discordance des idées. Cela revient aussi à dire qu'une proposition est vraie ou fausse. L'expression « idée propositionnelle » n'est pas un vocabulaire de Locke, c'est notre propre construction à partir de la pensée de Locke. Une idée propositionnelle veut tout simplement dire une proposition. Alors quand nous disons une idée propositionnelle singulière, cela revient à dire une proposition singulière. Si la proposition singulière est vraie, il s'agit de l'affirmation de l'existence d'un être réel.

¹⁴⁴ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.6, paragraphe 3. Locke identifie la certitude à la connaissance comme nous l'avons signalé.

¹⁴⁵ *Ibid.*, livre 4, chap. 9, paragraphe 3.

¹⁴⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.9, paragraphe 3.

premier degré du savoir. La connaissance intuitive de notre être¹⁴⁷ est évidente, certaine, absolue et immuable.

Ce genre de vérité est perçu par l'esprit à la première vision simultanée des idées, par simple *intuition* sans intervention d'aucune autre idée; ce genre de connaissance est le plus clair et le plus certain dont soit capable la faiblesse humaine. Cette partie de la connaissance est irrésistible et, comme l'éclat du soleil, elle s'impose immédiatement à la perception dès que l'esprit se tourne en ce sens; elle ne laisse aucune place au doute, à l'hésitation ou à l'analyse; l'esprit est aussitôt comblé de sa totale clarté.¹⁴⁸

Locke, en ce qui concerne l'intuition, reprend tout à fait la définition de Descartes telle qu'elle est énoncée dans les *Règles pour la direction de l'esprit* : « Conception d'un esprit pur et attentif, conception si facile et si distincte qu'aucun doute ne reste sur ce que nous comprenons »¹⁴⁹. Pour Locke comme pour Descartes, la connaissance intuitive est indubitable et intelligible, elle ne saurait être ni prouvée ni démontrée ni garantie par autre chose qu'elle-même. Elle a la force de l'évidence intellectuelle. L'intuition est pour Locke la notion même de la connaissance, parce qu'elle est l'expression de la saisie parfaite des idées dans l'entendement.

Il s'agit maintenant de savoir si cette saisie parfaite n'est pas compromise par les sens. Le présupposé des réalistes¹⁵⁰ selon lequel les sens ne sauraient se tromper sur leurs objets propres est transposé au niveau intellectuel. L'évidence sensible fait place à l'évidence intelligible comme critère suprême. Mais, en ce qui a trait à l'aspect subjectif¹⁵¹ de l'intuition, il y a identité de vue entre Locke et Descartes. Tel n'est pas le cas en ce qui concerne l'aspect objectif¹⁵² de l'intuition. Ainsi, l'intuition, pour

¹⁴⁷ *Ibid.* Livre 4, chap. 9, paragraphe 3.

¹⁴⁸ *Ibid.*, livre 4, chap. 2, paragraphe 1.

¹⁴⁹ Cf. Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, III, dans *Œuvres et lettres*, Gallimard Pléiade, Paris, 2000.

¹⁵⁰ Locke lui-même est considéré comme un réaliste. Le réaliste s'oppose à l'idéaliste. On peut donc citer : Aristote, Galilée, Descartes (dans une certaine mesure), Condillac, Helvétius, Gassendi, Condorcet, etc. Les sensualistes sont aussi considérés comme des réalistes.

¹⁵¹ Il s'agit du sujet pensant. C'est-à-dire l'entendement.

¹⁵² Il s'agit de l'objet perçu. C'est l'objet sensible.

Locke, est la pierre fondatrice dont dépend la validité de toute connaissance, comme il l'affirme lui-même : « C'est de cette intuition que dépendent toute la certitude et la validité de toute notre connaissance »¹⁵³.

La connaissance intuitive de l'existence du « moi », nous amène à penser que l'intuition se manifeste au travers des idées simples de réflexion et des idées complexes, principalement, les « modes » qui sont des idées abstraites que Locke appelle archétypes¹⁵⁴, car elles ne sont pas des copies des choses réelles, mais le modèle même des choses. Alors, l'idée du moi¹⁵⁵, en tant qu'une idée abstraite, est un archétype auquel l'existence de « notre être » se conforme. Nous constatons que le moi est une idée abstraite, c'est-à-dire générale, mais qui s'inscrit dans le cadre de la connaissance singulière. Or, nous avons avancé, dans le chapitre précédent, que la connaissance générale était la perception de la concordance ou de la discordance entre les idées abstraites ou générales. On assiste ici à la perception d'idée générale, mais il ne s'agit pas de connaissance générale, mais bien de connaissance singulière, parce qu'il s'agit d'un moi particulier quoique l'idée de moi soit une idée générale. Cette idée générale ou abstraite du moi est un modèle qui représente l'individu lui-même en tant qu'être rationnel se percevant et se déterminant comme réel et existant. Le « moi » est ainsi connu intuitivement sous le rapport de la concordance avec l'« existence ». Ainsi l'idée du « moi » et l'idée d'« existence » concordent immédiatement. On constate une saisie immédiate de la liaison entre ces deux idées dans l'entendement sans l'intervention d'autres idées.

La connaissance intuitive en tant que perception d'une liaison de concordance ou de discordance peut s'étendre à toutes nos idées non seulement à l'idée du moi; tout comme l'évidence que chacune de ces idées est identique à elle-même et différente des autres. Cette intuition accompagne l'apparition même des idées dans

¹⁵³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.2, paragraphe 1.

¹⁵⁴ *Ibid.*, livre 4, chap.4, paragraphe 5. Ici l'archétype est l'idée même et non la chose réelle comme nous l'avons vu plus haut. Donc ici, l'archétype, en tant qu'« idée », est le modèle sur lequel la chose réelle doit se conformer.

¹⁵⁵ *Ibid.* Chap.11, paragraphe 13. Locke montre ici l'idée du « moi » comme étant une idée abstraite (générale) dont « le je » est un membre particulier.

l'entendement. L'idée qui pénètre le champ de la conscience est à la fois reçue et perçue. Elle est reçue grâce à cette capacité passive de réception, premier pouvoir de l'entendement qui permet l'introduction des premières données de l'expérience et assure le contact entre le réel extérieur et intérieur, garantissant ainsi la conformité des idées simples à la réalité. L'idée est aussi simultanément perçue grâce au pouvoir actif de l'entendement qui prend conscience de l'identité propre de l'objet mental et le discerne clairement en le distinguant de tout autre. Quoique simultanées, réception et perception de l'idée n'en constituent pas moins la connaissance. Idées simple et idées complexes, modes simples et mixtes, idées de substances et idées de relations, qu'elles soient reçues ou formées par l'esprit, sont ainsi connues intuitivement sous le rapport de l'identité ou de la diversité, c'est-à-dire sous forme propositionnelle. Sans cette connaissance intuitive première, aucune autre connaissance ne serait possible, puisque tout savoir, selon Locke, consiste en la perception d'une liaison entre nos idées, c'est-à-dire une perception des propositions vraies.

Il faut pouvoir établir des comparaisons; ce qui présuppose que nos idées soient clairement distinguées les unes des autres. Outre le rapport d'identité ou de diversité, il peut y avoir perception intuitive immédiate de quelques autres relations entre certaines de nos idées, même de relations de coexistence. Mais ce domaine des évidences intellectuelles immédiates est extrêmement restreint; l'esprit ne perçoit directement de relations qu'entre un nombre limité de nos idées. Alors, pour pallier cette impossibilité de perception directe par l'esprit d'un grand nombre de relations entre nos idées, impossibilité qui vient, selon Locke, de ce que l'on ne peut toujours rapprocher les unes des autres les idées pour les comparer immédiatement, il y a le recours à la démonstration. Et ceci concerne le cas de l'existence de Dieu et de la singularité de certains êtres sensibles que l'on ne peut percevoir directement.

5.2. La connaissance de l'existence de Dieu¹⁵⁶

Dans le chapitre 10 du livre 4 de l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke pose la question de l'existence de Dieu. Ce thème soulève le problème suivant : comment peut-on connaître que Dieu existe? Sa thèse est que nous avons une connaissance certaine de l'existence de Dieu¹⁵⁷, et que cette connaissance s'obtient par démonstration, sous le rapport de la concordance ou discordance entre les idées. L'idée de Dieu bien que générale conduit à une connaissance singulière, parce que l'existence de Dieu est réelle, mais son idée est générale parce que c'est un être intelligible non perceptible par les sens.

D'abord, il affirme que nous n'avons aucune idée innée de Dieu. C'est par nos facultés rationnelles que nous pouvons connaître Dieu. « Dieu ne nous a donné aucune idée innée de Lui-même; Il n'a imprimé dans notre esprit aucun caractère d'origine où lire Son être; mais Il nous a donné les facultés dont notre esprit est doté et ne nous a donc pas laissés sans témoin de Lui. »¹⁵⁸ Ensuite il montre que nous pouvons être certains de son existence en attirant notre attention sur notre propre existence.

Pour montrer donc que nous sommes capables de connaître (c'est-à-dire d'être certains) qu'il y a un Dieu et comment nous pouvons acquérir cette certitude, je pense qu'il n'est pas nécessaire d'aller au-delà de nous-mêmes et de la connaissance indubitable que nous avons de notre propre existence.¹⁵⁹

Pour Locke, si nous sommes certains de notre propre existence, il s'en suit que celle de Dieu ne doit pas nous faire défaut, parce que la raison est à même de nous instruire sur la réelle existence de Dieu que nous devons déduire après une analyse rationnelle de tout ce qui existe.

¹⁵⁶ *Ibid.* livre 4, chap. 10, paragraphes 1-8. Locke affirme que l'idée de Dieu n'est pas innée en nous, et il montre que nous avons la connaissance de Dieu par une démarche rationnelle.

¹⁵⁷ Il faut comprendre que pour Locke Dieu est Être réel comme toute chose réelle.

¹⁵⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.10, paragraphe 1.

¹⁵⁹ *Ibid.*

(...) notre raison nous conduit à la connaissance de cette vérité certaine et assurée qu'il y a un être éternel, tout puissant et tout connaissant (que l'on peut appeler Dieu si l'on veut, peu importe). La chose est assurée et, à partir de cette idée dûment considérée, tous les autres attributs que l'on doit imputer à cet être éternel seront aisément déduits.¹⁶⁰

C'est en effet, au travers d'une longue analyse que Locke nous démontre l'existence de Dieu comme être réel. Pour Locke, l'homme possède les facultés nécessaires pour arriver à la connaissance certaine de Dieu. D'abord l'homme reconnaît intuitivement son existence, puis il procède par raisonnement et découvre celle de Dieu. « Cette vérité est la plus manifeste que découvre la raison »¹⁶¹, et Locke établit une analogie entre la certitude de Dieu et la certitude mathématique : il déclare : « son assurance est égale à la certitude mathématique »¹⁶². « L'homme connaît en outre, par certitude intuitive, que le pur rien ne peut produire aucun être réel »¹⁶³. Si le rien ne peut produire d'être, et que pourtant il y a de l'être, alors Dieu existe. Il y a certainement un être éternel qui est à l'origine de l'existence des autres êtres. Cet être doit être un être intelligent et connaissant, s'il existe des êtres intelligents et connaissant comme les hommes. C'est par ce raisonnement logique que Locke parvient à la conclusion que Dieu existe.

La connaissance de Dieu par la démonstration consiste donc à trouver les idées intermédiaires qui vont servir à l'entendement de médiation afin de pouvoir percevoir la concordance ou la discordance entre les idées. Étant donné que nous ne pouvons pas connaître directement Dieu, l'esprit humain va chercher d'autres idées comme « la découverte de notre propre être », le fait que « le rien ne peut produire d'être », et que pourtant « il y a de l'être », etc. qui lui permettront d'inférer par déduction que l'idée de Dieu (c'est-à-dire être éternel et parfait, source de toute

¹⁶⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.10, paragraphe 6.

¹⁶¹ *Ibid.*, livre 4, chap. 10, paragraphe 1.

¹⁶² *Ibid.*; cf. version anglaise : « The most obvious truth that reason discovers , and though its evidence be... equal to mathematical certainty ».

¹⁶³ *Ibid.*, livre 4, chap. 10, paragraphe 3; cf. version anglaise : « man knows, by an intuitive certainty, that bare nothing can no more produce any real being ».

création et de tout pouvoir) existe. Ces idées intermédiaires, constituant des preuves, vont permettre d'établir la concordance ou la discordance que l'entendement pourra par médiation percevoir le lien entre ces différentes idées, et ainsi déterminer l'idée de l'existence de Dieu. D'où l'idée de Dieu et l'idée d'existence concordent parfaitement.

Il faut comprendre que, selon Locke, la connaissance démonstrative¹⁶⁴ est une sorte de connaissance intuitive par « preuves interposées »¹⁶⁵. L'esprit ne pouvant percevoir immédiatement une relation entre deux idées, multiplie les jalons, s'efforçant par cette faculté rationnelle qui est la sienne, de découvrir, puis d'ordonner les idées intermédiaires qui puissent servir de joints entre les idées à comparer. Entre chacun des maillons de la chaîne ainsi constituée, il doit y avoir connaissance intuitive, perception d'un lien logique immédiat, sinon le déroulement de l'argument est rompu, il n'y a pas véritablement démonstration.

Dans les sciences acquises par démonstration, l'esprit se facilite la tâche, comme en témoigne l'usage de formules mathématiques par exemple, en se servant de certaines vérités dont il a la connaissance habituelle, sans avoir à refaire les longues séries d'arguments qui en constituent les preuves. Perception médiate de relations entre les idées, la démonstration supplée au défaut de perception immédiate, directe qui demeure la connaissance au sens plein du terme, celle que doivent posséder, avec une force perceptive décuplée, les esprits doués d'un intellect supérieur, si tant est qu'ils existent. Ainsi l'existence singulière de Dieu se déduit par la voie démonstrative, et sa certitude est identique à la certitude mathématique.

Quoique certaine, la connaissance démonstrative de Dieu est loin d'atteindre, selon Locke, à la perfection de la connaissance intuitive du moi: « Cette connaissance par preuves interposées est assurément certaine, mais la garantie n'est pas aussi claire et lumineuse et l'assentiment n'est pas aussi prompt que dans la connaissance

¹⁶⁴ *Ibid.*, livre 4, chap.2, paragraphe 2.

¹⁶⁵ *Ibid.*, chap. 2, paragraphe 4.

intuitive »¹⁶⁶. De plus, alors que la connaissance intuitive s'impose d'elle-même par sa propre évidence, la connaissance par démonstration, quant à elle comporte des risques de confusion; il y a risque de confondre les démonstrations véritables avec celles qui n'en sont que des simulacres en raison de la multiplicité des étapes nécessaires. Si l'esprit néglige une seule étape, toute l'argumentation est réduite à néant. Inférieure sur le plan de la pure connaissance, la démonstration, en ce qui a trait aux perceptions de liaisons autres que celles de concordance ou de discordance, possède certes une extension plus grande que l'intuition, mais n'englobe pas la totalité des liaisons possibles entre nos idées. D'une part, un certain nombre de liaisons pouvant être perçues par démonstration ne le sont pas par manque d'application dans la mise en œuvre des deux facultés proprement rationnelles de l'entendement humain à savoir la « sagacité »¹⁶⁷ et « l'inférence »¹⁶⁸ : ou l'on ne parvient pas à découvrir les intermédiaires nécessaires, ou l'on ne réussit pas à les ordonner adéquatement, alors que ce serait possible. D'autre part, un certain nombre de liaisons ne sont pas perçues parce qu'elles ne peuvent l'être dans l'état actuel des choses, soit à cause des limitations des facultés de l'entendement humain, soit par l'absence d'idées pouvant servir d'intermédiaires.

Ainsi, les liaisons de coexistence entre les idées des qualités secondes ne peuvent être perçues par démonstration parce que l'on ignore les causes des qualités secondes, lesquelles causes pourraient montrer la coexistence des qualités. Les sciences de la nature dans lesquelles les liaisons entre les idées des qualités secondes occupent une part prépondérante ne pouvant être l'objet de démonstration, ce sont les sciences mathématiques qui constituent les sciences démonstratives par excellence. Procédant déductivement à partir de prémisses évidentes par elles-mêmes, la connaissance de Dieu ainsi que les mathématiques sont le grand œuvre de la raison.

¹⁶⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.2, paragraphe 4; cf. version anglaise: «This knowledge, by intervening proofs, though it be certain, yet the evidence of it is not altogether so clear and bright, nor the assent so ready, as in intuitive knowledge ».

¹⁶⁷ *Ibid.*, livre 4, chap. 17, paragraphe 2.

¹⁶⁸ *Ibid.*

Les propositions construites sur l'existence de Dieu dépendent dans leur essence même de l'entendement qui les forme à partir d'idées simples générales, mais réfèrent à des circonstances réelles¹⁶⁹, par accroissement ou répétition. Le plus souvent modes simples, ils sont les fruits des seules lois de l'esprit qui ne subit dans leur formation ni contrainte ni entrave de la part du réel extérieur. Seuls points d'attache et fondement objectif, les données sensibles sont à l'origine des idées simples, sans lesquelles les modes simples n'auraient pu être élaborés. Perception de liaison entre des idées singulières abstraites, la connaissance sur l'existence de Dieu est rationnelle, immuable, et lorsqu'elle s'exprime en proposition, constitue une vérité réelle.

L'analogie que Locke établit entre la connaissance de l'existence de Dieu et les mathématiques nous permet de penser qu'il y a entre la réalité physique et les mathématiques (ou Dieu) tout l'accord requis puisque, nous dit Locke: « [...] par de telles propositions, les choses réelles sont concernées et visées seulement en tant qu'elles concordent réellement avec ces archétypes dans l'esprit »¹⁷⁰. Tout comme les mathématiques, les propositions émises sur l'existence de Dieu constituent le prototype de la science rationnelle¹⁷¹, le modèle le plus parfait d'une connaissance véritablement proportionnée à l'entendement humain.

En résumé, la connaissance intuitive et la connaissance démonstrative ont comme objet les essences¹⁷², c'est-à-dire pour Locke les idées abstraites, générales, par lesquelles nous connaissons l'existence du moi (notre être propre) et celle de Dieu. Comme nous l'avons montré plus haut, l'homme a la perception directe, immédiate

¹⁶⁹ *Ibid.*, livre 4, chap.10, paragraphes 1-3.

¹⁷⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.4, paragraphe 6; cf. version anglaise: « because real things are no further concerned, nor intended to be meant by any such propositions, than as things really agree to those archetypes in his mind ».

¹⁷¹ La morale est aussi, chez Locke, considérée comme une science démonstrative, mais cela ne rentre pas dans notre analyse, parce que la morale n'est pas une existence. Si nous parlons de mathématique, c'est parce que Locke range la connaissance mathématique au diapason de la connaissance de Dieu.

¹⁷² En réalité, une idée générale ou abstraite est une essence pour Locke. C'est l'essence qui caractérise l'espèce. Sur ce point voir, livre 4, chap.6, paragraphe 4.

de son existence, et il a la perception médiate de celle de Dieu. Pour Locke comme pour Descartes, que l'homme pense, raisonne, ressent le plaisir ou de la douleur ou même qu'il doute, il perçoit qu'il existe. Quant à l'existence de Dieu, si l'homme n'en possède pas la connaissance innée, du moins possède-t-il les facultés nécessaires pour en arriver à sa connaissance certaine, par démonstration, comme nous l'avons montré. Le point de départ est double : l'homme a conscience qu'il existe, et qu'il existe en tant qu'être intelligent. Viennent, ensuite, les idées intermédiaires qui servent de chevilles à la déduction de l'existence de Dieu.

L'existence de Dieu est connue, en effet, par un raisonnement hypothético-déductif comme dans le cas d'un raisonnement mathématique. C'est ainsi que Locke place la connaissance de Dieu au même niveau que la connaissance des mathématiques. Nous avons, dans ce cas, affaire aux idées complexes, c'est à dire des «modes» qui sont des idées abstraites ou générales. Ces idées sont elles-mêmes des archétypes¹⁷³, parce qu'elles constituent le modèle sur lequel les choses se fondent; et la structure propositionnelle de ces idées abstraites est comprise comme une vérité éternelle, c'est-à-dire qu'elle est toujours vraie¹⁷⁴, selon Locke : « De telles propositions sont donc appelées vérités éternelles »¹⁷⁵. Il s'agit d'une évidence, une perception intuitive existentielle qui fonde l'existence réelle de Dieu par delà la sphère des idées. L'existence de Dieu, connue avec autant de certitude que toute vérité mathématique est une connaissance plus certaine¹⁷⁶ que toutes celles que la sensation peut nous procurer. Cette perception intuitive saisie dans le raisonnement déductif constitue la connaissance singulière de Dieu. Alors, la connaissance de l'existence de Dieu démontrée de façon indubitable devient une science exacte au même titre que les mathématiques. Le rôle des idées, dans ce cas, va servir à établir une cohérence logico-cognitive au diapason de la raison et produire ainsi la connaissance existentielle de l'Être divin. Les idées qui servent à la construction de la

¹⁷³ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.4, paragraphe 5.

¹⁷⁴ *Ibid.*, livre 4, chap.11, paragraphe 14.

¹⁷⁵ *Ibid.*, cf. version anglaise : « Such propositions are therefore called eternal truths ».

¹⁷⁶ *Ibid.*, chap.10, paragraphe 6.

connaissance de l'existence de Dieu et celle de notre être propre (le moi) sont donc des idées générales, précisément les « modes ». Ces idées vont être perçues dans une structure propositionnelle de manière déductive pour la connaissance de Dieu et de manière intuitive pour la connaissance du moi.

Ces propositions sont, pour Locke, évidentes par elles-mêmes, ce sont des maximes¹⁷⁷ au même titre que : « Le tout est égal à la somme de ses parties »¹⁷⁸. Quant au point de départ, il s'agit d'une évidence : ce n'est pas la perception d'une liaison entre deux idées abstraites, mais bien une intuition existentielle qui fonde l'existence réelle de Dieu par delà la sphère des idées, puisqu'entre les maillons de la chaîne démonstrative il doit y avoir une saisie intuitive entre les idées.

Qu'en est-il, alors de la connaissance singulière des autres choses hors de nous? C'est-à-dire la connaissance sensible.

5.3. La connaissance de l'existence des autres êtres hors de nous

Dans le paragraphe 14 du chap.2 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke présente, comme nous l'avons déjà montré, la connaissance de l'existence des êtres hors de nous en tant qu'une connaissance sensible. Mais dans ce paragraphe, Locke n'affirme pas explicitement comment nous connaissons l'existence des êtres finis hors de nous. Cependant, dans le chap.11 et plus loin au chap.17 du livre 4 de *L'Essai*, il avance, successivement, que nous connaissons l'existence des êtres hors de nous par la sensation, et dans certains cas nous les connaissons par raisonnement¹⁷⁹.

Dans la connaissance singulière des autres choses hors de nous, les idées représentent quelque chose dans la réalité. Ce type de connaissance singulière, étant une connaissance sensible, s'obtient par sensation :

¹⁷⁷ *Ibid.*, livre 4, chap.7, paragraphe 11.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ *Ibid.*, livre 4, chap.17, paragraphe 8. Nous appelons le raisonnement sur les choses sensibles, le raisonnement sensible, afin de le distinguer du raisonnement sur la connaissance de Dieu qui est un raisonnement intelligible au même niveau que les mathématiques.

La connaissance de l'existence de toute autre chose, nous ne pouvons l'avoir que par sensation. (...) Aucun homme particulier ne peut donc connaître l'existence d'un autre, sauf quand ce dernier agit effectivement sur lui et se fait percevoir.¹⁸⁰

La sensation devient une condition *sine qua non* de la connaissance sensible sachant que toute connaissance sensible est singulière. La connaissance de l'existence des autres choses hors de nous se manifeste dans la sensation. Cette dernière nous apprend l'existence quelque chose et ne peut être remplacée. C'est par la sensation que s'établit le premier contact entre l'esprit humain et l'objet. Rien ne peut remplacer l'évidence sensible. Seule l'évidence sensible est le commencement et la confirmation de la connaissance, mais elle en est aussi la fin, car la connaissance par sensation se limite à l'information reçue des sens.

(...) quand les sens introduisent dans l'entendement une idée, on ne peut qu'être convaincu que quelque chose existe à ce moment en dehors de nous, qui affecte les sens, qui par leur intermédiaire informe les facultés perceptives de son existence, puis qui produit effectivement cette idée que nous percevons alors. Et l'on ne peut se défier de leur témoignage jusqu'à mettre en doute que ces collections d'idées simples dont les sens ont observé l'unité, existent réellement ensemble.¹⁸¹

Dans la connaissance par sensation, les idées sont toutes composées d'idées simples : les idées simples de sensation et les idées simples de réflexion; un ensemble d'idées simples constitue une idée complexe. Par exemple, si l'on perçoit un ensemble d'idées simples (idée complexe) (être sensible, marchant sur deux pieds; doué de raison, ayant des mouvements volontaires, etc.) qui constitue un homme, l'on ne perçoit cet homme que parce qu'il agit sur nos facultés sensibles. Un autre ensemble d'idées simples (idée complexe) nommé or est perçu par un sujet pensant, cette perception est due à l'action simultanée des sens et de l'entendement, mais ce sont les sens qui certifient l'existence réelle de la chose identifiée. Ici, l'entendement reste

¹⁸⁰ *Ibid.*, livre 4, chap. 11, paragraphe 1.

¹⁸¹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap. 11, paragraphe 9.

passif momentanément, mais il agit silencieusement dans la perception de liaison des idées. Et lorsqu'il s'agit de garantir la certitude de cette connaissance, il (l'entendement) laisse la place aux sens.

En outre, la sensation n'est pas la seule voie par laquelle nous connaissons l'existence des choses hors de nous. Nous connaissons les choses hors de nous également par la voie du raisonnement.

Au contraire, si l'on considère bien la question, seules des choses singulières sont en réalité objet immédiat de tout raisonnement et de toute connaissance. Le raisonnement et la connaissance de chacun portent seulement sur les idées existant dans son esprit, dont chacune est en vérité une existence singulière; et il n'y a connaissance et raisonnement sur d'autres choses qu'en tant que celles-ci correspondent à celles des idées singulières. Ainsi la perception de la concordance ou de la discordance des idées singulières est-elle le tout et le fond de toute connaissance; l'universalité n'est que seconde; elle consiste uniquement en ceci : les idées particulières sur lesquelles elle porte sont telles que plus d'une chose singulière peut leur correspondre et être représentée par elles. Mais la perception de la concordance ou de la discordance de deux idées, et par conséquent la connaissance, sont également claires et certaines, qu'une, que deux ou qu'aucune de ces idées soient à même de représenter plusieurs êtres réels ou non.¹⁸²

Dans ce passage, Locke ne précise pas s'il s'agit de l'existence des choses hors de nous, mais il est clair que l'existence du moi et l'existence de Dieu sont exceptées, car nous savons que le moi en tant qu'une existence singulière est connu intuitivement et Dieu, également, en tant qu'une existence singulière est connu par déduction rationnelle. Ici, Locke parle des choses sensibles dont la connaissance de leur existence peut s'acquérir par le raisonnement sur les choses sensibles mêmes. Nous appelons ce type de raisonnement, le raisonnement sensible, parce qu'après le raisonnement, la perception de la proposition déduite, c'est-à-dire la perception de la concordance ou de la discordance entre les idées doit correspondre à une chose sensible existant effectivement. Prenons par exemple des idées générales comme le

¹⁸² *Ibid.*, livre 4, chap. 17, paragraphe 8.

concept d'« homme » ou le concept de « cheval », qui vont être construites par l'esprit humain sous forme de propositions générales par l'esprit humain, puis après le raisonnement, ces idées générales vont se singulariser, en dernière instance, pour référer à des êtres concrets qui existent effectivement dans l'univers. Prenons un exemple concret : « Tous les hommes sont des êtres rationnels, Jean est un homme, donc Jean est un être rationnel »¹⁸³. On constate que la conclusion de ce raisonnement logique est une déduction dont la proposition affirme la vérité de l'existence d'une réalité sensible. On peut garantir la certitude de l'existence de cette réalité sensible par nos sens. Ce n'est pas comme dans le cas du raisonnement sur l'existence de Dieu, où la déduction de la proposition donne une perception intellectuelle. La perception hypothético-déductive est sensible dans l'un, et dans l'autre, la perception hypothético-déductive est intelligible.

Ces idées, en tant que représentant la réalité, sont des copies d'une réalité concrète et doivent par conséquent correspondre à leurs archétypes¹⁸⁴, c'est-à-dire la chose réelle ou l'être réel pour qu'il y ait véritablement connaissance. Par exemple, la proposition « la bouteille est sur la table » est une connaissance singulière sensible, si et seulement si un sujet connaissant perçoit réellement la description de cette réalité formulée sous forme propositionnelle. La perception de la concordance ou la discordance des idées doit correspondre à leur forme concrète qui est le modèle ou l'archétype.

La correspondance des idées aux archétypes appelle, en effet, une conception de la connaissance singulière sensible comme adéquation¹⁸⁵. La connaissance singulière sensible est comprise comme la perception d'une vérité mentale : « quand les idées sont assemblées ou séparées mentalement de telle manière qu'elles (...) concordent ou non, c'est une vérité mentale »¹⁸⁶. La correspondance de ce qu'on a

¹⁸³ *Ibid.*, livre 4, chap.17, paragraphe 8.

¹⁸⁴ *Ibid.*, chap.4, paragraphes 11-12.

¹⁸⁵ C'est la conception traditionnelle de la connaissance, où l'idée que nous avons de quelque chose dans notre esprit correspond réellement à ce quelque chose dans la nature.

¹⁸⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.5, paragraphe 6; cf. version anglaise : « when ideas are so put together, or

dans l'esprit avec les choses telles qu'elles sont dans la réalité extérieure est un critère de vérité où la vérité est entendue comme adéquation. On sait que, pour Locke, la connaissance est la perception d'une proposition vraie. Et cette véracité s'exprime par l'adéquation¹⁸⁷ des idées aux choses. La vérité est le propre même de l'entendement en quête de connaissance. La réalité mentale s'accorde à la réalité extérieure pour affirmer la vérité de l'existence de quelque chose hors de nous, et ce, par le truchement des sens qui attestent leur certitude.

(...) une sorte de propositions concernant l'existence de quelque chose correspondant à telle idée; par exemple, ayant à l'esprit l'idée d'un éléphant, d'un phénix, du mouvement ou d'un ange, la première question naturelle est : «Une telle chose existe-t-elle quelque part?» (...) L'existence de quoi que ce soit hors de nous (...) ne peut être connue avec certitude au-delà de l'information reçue des sens.¹⁸⁸

Dans la sensation, comme dans le raisonnement sensible, l'idée est aussi simultanément perçue grâce au pouvoir actif de l'entendement qui prend conscience de l'identité propre de l'objet mental et le discerne clairement en le distinguant de tout autre. Idées simples et idées de substances, qu'elles soient reçues ou formées par l'esprit humain sont ainsi connues par sensation (externe et interne) sous le rapport de la concordance ou de la discordance. Sans cette connaissance sensible certaine aucune autre connaissance ne serait possible, puisque tout savoir, selon Locke, consiste en la perception d'une liaison entre nos idées.

Ces idées sensibles, en tant que propositions singulières¹⁸⁹, sont construites et perçues par l'esprit dans la sensation ou dans le raisonnement sensible. Leur certitude est garantie par le témoignage de nos facultés sensibles (les organes sensoriels ou les

separated in the mind, as they or the things they stand for do agree or not, that is, as I may call it, mental truth ».

¹⁸⁷ Cette conception traditionnelle de la connaissance s'oppose, aujourd'hui, à la conception cohérentiste de la connaissance selon laquelle les idées ne peuvent pas correspondre aux choses, puissent qu'elles sont une description des choses mêmes, mais elles sont plutôt en cohérence entre elles. Aussi, pour Locke, lorsque les idées correspondent aux choses dans la sensation, la connaissance est réelle.

¹⁸⁸ *Ibid.*, livre 4, chap. 11, paragraphe 13.

¹⁸⁹ *Ibid.*, livre 4, chap. 11, paragraphe 13.

sens). Selon Locke, la validité de telles propositions se trouve dans les sens. Seuls les sens¹⁹⁰ sont susceptibles de garantir la vérité de ces idées organisées logiquement en propositions. Ces propositions singulières sensibles sont connaissables seulement si elles sont vraies, c'est-à-dire si la perception de la concordance ou leur discordance des idées correspond¹⁹¹ effectivement à quelque chose dans la réalité extérieure, mais dans le cas de Dieu, la proposition singulière doit être rationnelle. Ces propositions sont donc délimitées dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire qu'elles doivent être issues des choses qui ont ou ont eu une existence effective. Mais la proposition portant sur Dieu doit transcender l'espace et le temps, parce que Dieu est infini dans sa singularité. Il s'agit alors, comme nous l'avons souligné, d'une « vérité de pensée »¹⁹² réelle, parce qu'une proposition est une pensée, une réalité mentale. Ainsi, dans la connaissance singulière, la pensée ou la réalité mentale doit être conforme à la réalité extérieure. On doit constater une certaine symétrie entre la proposition mentale et la réalité extérieure. Les idées issues de la sensation ont pour fonction de faire connaître la réalité extérieure. Ces idées deviennent une pensée, c'est-à-dire une proposition, lorsqu'elles expriment mentalement une réalité concrète; à ce moment, elles sont perçues en tant que connaissance. Donc, dans la connaissance singulière sensible, les idées, en tant que représentant les choses hors de nous, sont organisées par l'esprit humain en les unifiant pour représenter une réalité extérieure, une chose particulière.

L'analyse des trois types d'existence nous permet de penser que la connaissance singulière est l'œuvre de l'entendement, parce que son caractère est l'évidence intelligible, et ses objets sont les relations entre les idées¹⁹³. Elle appartient en propre à l'esprit qui perçoit selon son pouvoir autonome. L'acte propre de l'entendement est de connaître comme celui de l'œil est de voir. Dans ce cas, la connaissance singulière

¹⁹⁰ *Ibid.*, livre 4, chap. 11, paragraphes 7-8.

¹⁹¹ *Ibid.*, livre 4, chap. 5, paragraphe 8; sur ce point voir également chap. 4, paragraphe 12.

¹⁹² *Ibid.*, livre 4, chap. 5, paragraphe 3.

¹⁹³ Cette relation entre les idées se traduit par la concordance et la discordance entre les idées.

n'est pas imposée du dehors, acceptée passivement¹⁹⁴. L'entendement, par sa capacité de réception, par son pouvoir de répéter et de combiner les idées, est l'acte même de perception. Cette grande place qu'occupe l'entendement dans la connaissance singulière, nous autorise à admettre cette conception de la connaissance comme étant résolument rationaliste. Ainsi, par notre interprétation rationaliste de la position lockienne de la connaissance singulière, l'on peut faire fi de toute possibilité d'interprétation sensualiste de sa pensée.

Les idées sensibles¹⁹⁵ ne fournissent nulle connaissance des essences, nulle connaissance de l'existence de Dieu ou du moi. Les idées sensibles fournissent la matière première, la matière brute de ces connaissances et certaines idées simples sans lesquelles aucune connaissance ne serait possible, mais qui ne sont pas elles-mêmes connaissances. La connaissance des essences est la perception par l'entendement de la liaison distincte spécifiquement de chacun des termes qu'il relie; la sensation ne saurait les produire. Elle n'est que le fondement éloigné de la connaissance intellectuelle, indispensable mais insuffisant.

Si l'entendement perçoit la liaison entre les idées générales, les essences abstraites sans référence à l'existence ni aux contingences matérielles, s'il perçoit également l'existence du moi et médiatement celle de Dieu, c'est la sensation seule qui nous fournit la connaissance de l'existence des autres réalités extérieures à nous.

La raison¹⁹⁶, quelle que soit sa sagacité, son aptitude à découvrir les idées intermédiaires est impuissante à en fournir la démonstration. Les indices qui viennent confirmer notre conviction de l'existence réelle de ce qui produit nos perceptions des idées des qualités premières et secondes ne sont pas des preuves rationnelles, mais des constatations sensibles, tangibles. Sans doute Locke se rend-il compte qu'aucun

¹⁹⁴ Dans le sens où l'esprit reçoit passivement les idées des objets extérieurs.

¹⁹⁵ Nous appelons idées sensibles les idées qui viennent par nos facultés sensibles.

¹⁹⁶ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 4.

de ces faits sensibles, ne peut forcer l'adhésion de la raison, puisqu'ils sont incapables de suppléer à l'évidence intellectuelle. Aussi Locke admet-il la possibilité théorique d'un doute sur ce sujet, mais ce serait là manifester un scepticisme tellement irrécusable que toute discussion deviendrait inutile. Le témoignage des sens, concernant l'existence de choses sensibles, fournit une certitude suffisante à tel point que l'on peut parler de connaissance sensible de telles existences.

Connaissance sensible, connaissance intellectuelle n'y a-t-il entre ces deux types de savoir qu'une différence de degré comme c'est le cas entre la connaissance intuitive et la connaissance démonstrative? Il semble que non. La différence en serait plutôt une de nature, d'espèce. L'évidence est dans un cas sensible, dans l'autre intellectuelle. Malgré leurs différences spécifiques, toutes ces connaissances participent de la connaissance singulière dans la mesure où chacune d'elle parle de l'existence.

Ainsi, l'existence de ces êtres auxquels je rattache un ensemble précis de sensations singulières ou particulières et que je dénomme « homme », n'a de certitude que lorsque j'éprouve ces sensations particulières. Que ces hommes existent quand je ne les perçois pas sensiblement, ce n'est qu'une probabilité, probabilité très grande sans doute, mais qui ne saurait équivaloir à une certitude. Inférieure à l'évidence intellectuelle, l'évidence sensible n'en reste pas moins significative.

L'existence d'êtres sensibles extérieurs est peut-être finalement davantage un problème théorique que pratique. Que le sceptique¹⁹⁷ mette sa main au feu et il se trouvera sans doute convaincu. Mais faire crédit au sens est aussi une nécessité de raison. Que le monde des représentations sensibles se suffise à lui-même, qu'il soit le seul, voilà qui s'oppose au principe de causalité. Ce n'est pas nous qui produisons ces représentations, or il répugne qu'il y ait des effets sans cause. Il faut donc en conclure avec Locke à l'existence des êtres réels ou bien admettre l'idéalisme de Berkeley¹⁹⁸ professant l'idée selon laquelle les êtres réels n'ont d'existence que dans nos

¹⁹⁷ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap. 11, paragraphe 3.

¹⁹⁸ Cf. *Le Traité sur les principes de la connaissance* (1710).

perceptions. Mais nous pensons que cette dernière position, logiquement, ne pouvait apparaître qu'après celle de Locke.

Au demeurant, la connaissance singulière se veut une détermination de l'expression perceptible des liaisons entre les idées singulières de trois types d'existence.

Cependant, la connaissance singulière, selon Locke, se trouve être limitée malgré le savoir qu'elle peut nous apporter sur l'existence des êtres réels. En quoi consiste cette limitation? Le chapitre qui suit nous en dira davantage.

CHAPITRE VI

LES LIMITES DE LA CONNAISSANCE SINGULIÈRE ET LA CERTITUDE

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que la connaissance singulière nous procure une connaissance certaine des êtres réels. Mais Locke découvre une limite interne à ce savoir dit certain. Quelle est cette limite? C'est ce que nous allons examiner dans ce chapitre 6.

6.1. Impossibilité de percevoir les liens entre les idées

Dans le chapitre 3 du livre 4 de l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke pose le problème de la limite de notre connaissance singulière. La thèse est que l'esprit humain ne peut percevoir tous les liens existant entre nos idées et que la notion de substance à laquelle renvoient les êtres physiques est inconnaissable.

D'abord, il montre que la connaissance intuitive¹⁹⁹ est limitée parce que l'esprit ne peut percevoir tous les liens existant entre les idées. Même si nous avons la perception intuitive de l'existence de notre moi, nous ne savons pas ce qu'il en est du moi lui-même. La perception intuitive ne couvre pas toutes les idées concernant le moi. De même, la connaissance démonstrative²⁰⁰ est limitée parce que l'esprit n'est pas en mesure de saisir toutes les liaisons entre toutes les étapes de la déduction rationnelle. Même si nous pouvons, par démonstration, déduire l'existence de Dieu, nous ne savons vraiment pas comment est son être, nous ne sommes pas capables de percevoir les liens conceptuels entre son existence et la constitution de son être. L'esprit humain avoue sa faiblesse à ce niveau, et nous manquons d'idée sur la constitution substantielle de son être. Et la connaissance sensible²⁰¹ est encore plus

¹⁹⁹ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 3.

²⁰⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 4.

²⁰¹ *Ibid.* livre 4, chap.3, paragraphe 5.

limitée parce que les idées ne peuvent aller plus qu'au diapason de l'objet qui tombe sous nos sens. Ainsi, affirme, Locke : « Il est, à partir de là, assuré que l'étendue de notre connaissance est limitée non seulement par rapport à la réalité des choses, mais même par rapport à l'étendue de nos propres idées. »²⁰² Ensuite, il fait un long exposé sur les êtres physiques, c'est-à-dire les substances, en montrant notre ignorance sur leur constitution interne; les rapports que les idées de qualités premières entretiennent avec les idées de qualités secondes, sont, pour nous, inconnaissables.

Les idées complexes de substance sont constituées d'idées de leurs qualités secondaires et c'est surtout sur elles que s'exerce la connaissance des substances. Or ces qualités, comme on l'a montré, dépendent toute des qualités primaires de leurs parties infimes et insensibles; ou, si ce n'est pas d'elles, de quelque chose qui est plus encore éloigné de la compréhension. Il est donc impossible que l'on connaisse les idées qui ont entre elles union ou incompatibilité nécessaires. On ignore la taille, la figure, la texture des parties dont dépendent et proviennent ces qualités qui constituent l'idée complexe d'or; il est donc impossible de connaître quelles autres qualités proviennent de cette même constitution des parties insensibles de l'or, ou sont incompatibles avec elles; de connaître par conséquent les qualités qui doivent toujours coexister avec cette idée complexe que l'on en a et celles qui sont incompatibles avec elle.²⁰³

La connaissance certaine des êtres physiques ou des existants physiques, les substances²⁰⁴, c'est-à-dire la science de la nature ou la physique n'est pas possible, selon Locke, parce que l'entendement humain ne peut percevoir toutes les relations nécessaires entre nos idées des qualités composant les substances.

Dans la connaissance de l'existence de Dieu ou du moi, comme dans toutes les sciences, l'entendement crée les objets mêmes de sa réflexion à partir de l'information reçue des sens en combinant ou en multipliant les idées simples suivant les modèles qu'il se donne. Les objets des sciences de la nature (les corps ou les

²⁰² *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 6.

²⁰³ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 11.

²⁰⁴ Voir sur ce point la contribution de Margaret Atherton, « Knowledge of Substance and Knowledge of Science in Locke's Essay », dans *History of Philosophy Quarterly*, vol.1, Oct.1984.

substances) au contraire se doivent de refléter une réalité-extérieure à l'entendement, à laquelle celui-ci est forcé de conformer sa vision. Produits des pouvoirs actifs de l'esprit humain, les existants théoriques (Dieu et le moi), modes mixtes et le plus souvent modes simples, sont intrinsèquement rationnels, mais il appert une disproportionnalité entre leur essence et l'entendement humain. Découvrir les propriétés des existants théoriques, saisir toutes les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres, sont des tâches qui dépassent les capacités de l'esprit humain, ignorant le secret de leur constitution interne. Au contraire, les existants physiques ou les existants sensibles ou les substances ne sont représentés à l'esprit que comme « collections de qualités dont on observe la coexistence dans un substrat inconnu que l'on nomme substance »²⁰⁵. Mais cette observation d'une coexistence de qualités ne peut être fournie que par les idées sensibles. Obéissant aux circonstances particulières dans lesquelles se réalisent certaines sensations internes ou externes, l'entendement groupe les idées de qualités sensibles selon la simultanéité de leur apparition dans le champ de la conscience, selon leur contiguïté dans la sensation. Ces mêmes idées, détachées, séparées des circonstances particulières dans lesquelles se sont réalisées les sensations qui en sont l'origine, c'est-à-dire abstraites, ne possèderaient les unes vis-à-vis des autres, aucune relation perceptible par l'entendement, exception faite de quelques rares idées de qualités premières corrélatives. Considérées en elles-mêmes, les idées des qualités secondes ne présentent entre elles aucun lien intelligible. Aucune perception intuitive ou démonstrative de relations de coexistence entre les idées des qualités secondes n'est possible, quelle que soit la sagacité, l'habileté de l'entendement qui s'y efforce.

La raison en est que les idées simples qui constituent les idées complexes de substance sont pour la plupart des idées qui n'impliquent dans leur propre nature aucun lien nécessaire

²⁰⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap. 6, paragraphe 7; cf. version anglaise : « collections of such qualities as have been observed to co-exist in an unknown substratum, which we call substance ».

visible, ni aucune incompatibilité, avec toute autre idée simple dont on voudrait savoir si elle coexiste avec elles.²⁰⁶

La composition des idées complexes qui nous servent à désigner les êtres physiques se constitue par référence à l'infra-rationnel. S'éloignant du réseau lumineux des rapports intelligibles, l'entendement suit les indications des données sensibles, lesquelles concrètes, particulières, ne peuvent être principes de connaissance certaine. Groupées en faisceaux conformément aux indices fournis par la sensibilité, les idées simples qui entrent dans la composition de nos notions des êtres physiques (existants physiques) sont considérées comme inconcevables, parce que l'on semble noter l'absence des liaisons nécessaires entre elles. Locke le souligne bien dans sa définition de la substance, à savoir un ensemble d'idées simples groupées dans un support inconnu²⁰⁷. En vérité, l'observation sensible est celle d'une juxtaposition de sensations, sans plus. Il est juste qu'il s'y greffe, selon la pensée de Locke, la connaissance sensible de l'existence nécessaire des causes de ces sensations, lors même qu'elles sont ressenties. Mais que ces causes ou ces qualités coexistent dans un « substrat »²⁰⁸ inconnu qu'il appelle substance, aucune observation sensible ne saurait l'attester.

En effet, d'où viennent cette notion de substance et celle, corrélative, d'accident qui spécifient les idées complexes par lesquelles nous référons aux êtres physiques? Dans sa lettre au Révérend Edward Lord Bishop de Worcester, Locke, en réponse aux critiques de Stillingfleet qui l'accuse de méconnaître la notion de substance, écrit:

Nay as long as there is any simple idea or sensible quality left, according to my way of arguing, substance cannot be discarded because all simple ideas, all sensible qualities carry with them a supposition of a substratum to exist in and of a substance wherein they inhere²⁰⁹.

²⁰⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 10.

²⁰⁷ *Ibid.*, livre 2, chap.23, paragraphe 2.

²⁰⁸ *Ibid.*, livre 2, chap.23, paragraphe 2.

²⁰⁹ Hypo-texte cité par Yolton, *John Locke and the Way of Ideas*, Oxford University Press, 1979, part. IV, section II, p.133.

Si nous ne pouvons acquérir la notion de substance dans la sensation, n'est-elle pas néanmoins le produit d'une nécessité rationnelle par laquelle cette idée d'un support, d'un « substrat » se superpose à toute idée de qualité sensible comme l'application obligatoire d'une loi de l'entendement? Pour Yolton, la conception lockienne de la substance concerne la notion d'essence et ne relève pas nécessairement des sens²¹⁰. S'agirait-il d'une raison hypothétique²¹¹? On n'en sait rien. Mais, ici encore, Locke lui-même ne se prononce pas explicitement; s'il a pressenti le besoin d'un principe unificateur, il ne pousse pas ses recherches sur cette voie, se limitant à la constatation d'un fait sans le remettre en question ni tenter de le justifier. On pourrait, en effet, utiliser la notion de « faisceaux d'idées »²¹² de qualités sensibles dont les sens nous indiquent la connexion pour constituer ainsi nos notions des êtres physiques. Tributaires à la fois de l'expérience sensible et des exigences de la raison, nos notions des êtres physiques sont, pour ainsi dire, opaques, n'offrant à l'esprit ni la transparence, ni la luminosité des notions des existants théoriques. Alors que ces dernières sont en quelque sorte les créatures de l'entendement; les existants physiques, c'est-à-dire les substances font figure d'opacité, composées d'idées qui sont conçues comme accidents d'une substance inconnue, elles échappent à la maîtrise de l'entendement qui ne peut découvrir entre leurs éléments constitutifs de liens nécessaires pouvant provoquer l'évidence intellectuelle immédiate ou médiate. Dans ce cas, nul savoir réel, nulle connaissance de l'essence n'est possible.

Certains²¹³ font davantage confiance aux indices de la sensibilité. Pour eux, les qualités sensibles dont nous prenons conscience par la sensation, si elles ne sont pas elles-mêmes l'essence, en sont les signes révélateurs. La raison, par un travail de division, en arrive à cerner, à délimiter l'essence, à la définir par ses manifestations les plus significatives. Non pas qu'il puisse y avoir vision directe de l'essence, mais du moins pouvons-nous en saisir le reflet ou le phénomène indubitable à travers ses

²¹⁰ *Ibid.*

²¹¹ Raison hypothétique, c'est-à-dire une affirmation dont on n'a pas la preuve.

²¹² Voir sur ce point, la notion de « faisceau » avec P. Duhem dans sa *Théorie physique*.

²¹³ Aristote et ses disciples.

propriétés inséparables, ses effets nécessaires. À la limite, il y a possibilité de coïncidence entre l'essence nominale²¹⁴, c'est-à-dire la définition des choses, et l'essence réelle²¹⁵, c'est-à-dire la chose physique même, puisque les qualités sensibles qui composent la définition sont signes et révélations de l'essence. Telle est la position des réalistes aristotéliens pour lesquels le témoignage des sens est non seulement valable en ce qui concerne la connaissance de l'existence réelle des êtres, mais aussi comme point de départ et fondement de l'existence des êtres. Pour les aristotéliens, essence et existence coïncident. D'autres²¹⁶ trouvent une solution en coupant le problème à sa racine. Seule a de l'importance, l'essence nominale que nous avons des choses. Ainsi James, conformément à la théorie pragmatiste de la connaissance, estime que l'essence est la propriété la plus importante dans une chose, car si l'idée d'une chose s'accorde à la réalité, c'est qu'elle est vraie²¹⁷. D'autres²¹⁸ enfin, confiant dans les pouvoirs de l'entendement, et refusant, par ailleurs, d'accorder pleinement du crédit aux données sensorielles, font un tri et considèrent seules valables, parmi ces données, celles qui sont quantitatives, les autres n'étant qu'illusions et apparences. Par cette réduction de l'être physique à l'être quantitatif²¹⁹, le réel devient intelligible, et son essence, mathématique; d'où la possibilité d'une connaissance rationnelle.

Aucune de ces positions n'est celle de Locke; les essences nominales que constituent nos idées complexes de substances diffèrent des essences réelles des êtres physiques, puisque les qualités²²⁰ secondes qui les composent, dans une large mesure, n'existent pas telles quelles dans ces êtres physiques; elles ne sont que les effets²²¹ en

²¹⁴ Essence nominale, c'est le nom général donné aux choses qui ont un caractère commun. C'est donc une idée générale, comme le concept d'homme.

²¹⁵ Essence réelle est la chose particulière même, un individu concret. C'est l'existence même.

²¹⁶ Les pragmatistes.

²¹⁷ Cf. James, William, *Le Pragmatisme* (1907), Deuxième leçon. Il définit la vérité par rapport aux exigences de l'action en présentant l'utilité comme critère de succès.

²¹⁸ Descartes et les cartésiens.

²¹⁹ Cf. Pierre Duhem, *Théorie physique : son objet, sa structure*, Paris, Vrin, 1989.

²²⁰ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 11.

²²¹ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 24.

nous de certains pouvoirs dont elles diffèrent totalement. La perception de ces qualités secondes ne peut nous conduire, même indirectement, à celles des pouvoirs réels dont ils sont les effets.

« (...) et nous ignorons donc divers pouvoirs, efficiences, ou moyens d'action par lesquels les effets que nous voyons journellement sont produits. »²²² Il y a scission, coupure entre ces qualités²²³ secondes et la constitution interne dont elles dépendent toutes et dont la connaissance seule pourrait servir de jalon intermédiaire pour la perception par l'entendement de liens nécessaires entre ces qualités secondes. Nous sommes condamnés à ne percevoir que des effets ou des phénomènes²²⁴ dont la sensation nous indique la simultanéité sans percevoir entre eux aucune liaison intelligible, puisque la connaissance des causes qui pourrait nous rendre perceptibles et même évidentes ces relations²²⁵, nous est interdite. Par ailleurs, définir les existants physiques par leurs seules propriétés quantitatives, ne considérer comme essentielles que les idées de qualités premières qui entrent dans la composition de nos idées complexes de substance et qui, seules, se retrouvent véritablement telles quelles dans les existants physiques, n'est guère acceptable. Pour Locke, dont les habitudes intellectuelles, rappelons-le, sont davantage celles d'un physicien que celles d'un mathématicien, ce serait procéder à une amputation du réel, puisque les qualités secondes, loin d'être des chimères sont les effets dissemblables certes, mais adéquats, de pouvoirs réels faisant intégralement partie des êtres physiques. Qualités premières et qualités secondes sont également conformes à la réalité. On ne saurait négliger ni les unes ni les autres sans renoncer à la totalité du réel.

Ainsi, le réel étant, en grande partie, caractérisé par les êtres physiques, c'est-à-dire les substances, comment peut-on connaître de manière universelle et certaine la

²²² *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 24.

²²³ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 12.

²²⁴ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 23.

²²⁵ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 28.

substance? Serait-il possible, pour nous, d'avoir une connaissance universelle de la substance?

6.2. Impossibilité de connaître universellement de la substance

Quelles seraient donc, dans l'optique de Locke, les conditions d'une connaissance certaine²²⁶ et universelle²²⁷ de la substance?

Tout d'abord, selon Locke, les qualités premières des particules matérielles insensibles, dont dépendent les qualités secondes que nous percevons, composent, en majeure partie, nos définitions des substances. Si nous ne connaissons pas la constitution²²⁸ interne des parties insensibles des corps, comment pourrions-nous être assurés d'une connaissance complète, exhaustive de leurs pouvoirs et des propriétés qui en découlent? Cette ignorance des mécanismes internes des corps nous empêche d'avoir une connaissance certaine et universelle des corps : « Cela empêche la connaissance certaine de vérités universelles sur les corps naturels; en cette matière, la raison nous porte très peu au-delà des faits singuliers. »²²⁹

En outre, une condition bien plus difficile resterait encore à remplir. Il nous faudrait aussi percevoir les liens qui relient les qualités secondes aux qualités premières dont elles dépendent. Le fait que la grandeur, la figure et le mouvement d'un corps²³⁰ puissent modifier la grandeur, la figure et le mouvement d'un autre corps, demeure concevable, mais il est beaucoup plus difficile - impossible dit Locke - de concevoir le passage, la transmutation du quantitatif au qualitatif, de comprendre qu'une différence quantitative puisse entraîner une d'ordre qualitatif. Remarquons que ce qu'exige Locke ici, ce n'est pas uniquement de constater un fait (la provocation de telle sensation par telle constitution interne de particules matérielles

²²⁶ Locke identifie connaissance et certitude, celle-ci est la perception de la concordance ou de la discordance entre les idées.

²²⁷ Une connaissance universelle est une connaissance théorique où la perception concerne la concordance ou la discordance entre les idées générales ou abstraites.

²²⁸ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 26.

²²⁹ *Ibid.* livre 4, chap.3, paragraphe 25.

²³⁰ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphes 25-26.

insensibles), c'est de comprendre ce fait, de l'intelliger, de sorte que la liaison entre les qualités premières des particules insensibles et les qualités secondes perçue devienne évidente.

Si ces deux conditions venaient à être réalisées, ce qui, selon Locke, ne saurait se produire, on pourrait croire tout d'abord qu'une connaissance certaine et universelle des substances serait dès lors possible. Percevant les qualités premières des particules matérielles insensibles qui sont causes des qualités secondes, percevant aussi les liens²³¹ nécessaires qui relient qualités premières et qualités secondes, l'entendement ne pourrait-il pas parvenir à la perception de rapport de coexistence nécessaire entre les idées des qualités secondes qui composent ses idées complexes de substance? Connaissant la constitution interne des corps ou des êtres physiques, ne pourrait-il prétendre à une connaissance exhaustive de leurs propriétés comme c'est le cas pour les êtres théoriques? Non, puisque la connaissance isolée de la constitution interne d'un seul être physique est en elle-même impossible.

Locke, poursuivant jusque dans leurs conséquences les plus ultimes de ses conceptions sur la connaissance, en arrive à concevoir l'univers comme un réseau complexe d'interrelations dans lequel se dissout toute essence spécifique. Les qualités secondes de blanc, d'humide, de froid qui composent l'idée complexe de neige, dépendent peut-être des pouvoirs des qualités premières de particules insensibles, mais ces mêmes qualités premières dépendent à leur tour d'autres particules qui, quoique éloignées peut-être dans le temps et dans l'espace, ont le pouvoir d'agir sur elles et de les modifier de sorte que la connaissance exhaustive des qualités premières d'un corps, la connaissance de sa constitution interne nécessiterait la connaissance de la totalité des interdépendances qui constituent l'univers : ce qui est radicalement impossible. Sans doute avons-nous l'habitude de parler d'essences spécifiques, comme le souligne Locke :

²³¹ *Ibid.*, paragraphe 28.

Car on a l'habitude de considérer chacune des substances que l'on rencontre comme une chose entière par elle-même, disposant de toutes ces qualités en elle-même, indépendante des autres choses; et l'on oublie pour la plus grande part les opérations de ces fluides invisibles qui les entourent, alors que leurs mouvements et leurs opérations dépendent la plus grande partie des qualités qu'on y observe et dont on fait les marques inhérentes de distinction, qui servent à les connaître et les nommer.²³²

En effet, toute connaissance véritable, c'est à dire certaine et universelle des êtres physiques est irrémédiablement condamnée par l'accumulation de ces trois impossibilités. Il y a l'impossibilité, premièrement, de percevoir les qualités premières des particules matérielles insensibles des corps. Impossibilité qui relève de la limitation de nos sens voués à la médiocrité, lesquels ne peuvent percevoir l'extrêmement petit²³³. À la rigueur, sur le témoignage des progrès scientifiques, on pourrait croire que cette impossibilité n'en serait pas vraiment une, mais qu'il s'agirait plutôt d'une difficulté pouvant être surmontée - ce qui est d'ailleurs déjà partiellement réalisé - par la découverte d'instruments qui, en une sorte de prolongement des sens, viendraient suppléer à leur limitation, et permettraient la perception indirecte des qualités premières des particules insensibles. Il y a, deuxièmement, l'impossibilité de percevoir de lien²³⁴ intelligible entre l'action des qualités premières et la perception de qualités secondes; impossibilité qui nous condamne à constater un fait sans pouvoir le comprendre, et qui relève cette fois-ci de la limitation de notre manière de connaître, de la limitation de nos pouvoirs rationnels. Quant à la troisième impossibilité, celle de percevoir la totalité des interdépendances qui constituent l'univers, elle dépend des conceptions cosmologiques et ontologiques de Locke. Cette dernière exigence, absolument disproportionnée, incompatible avec les restrictions qu'imposent la condition humaine, et à laquelle seul peut satisfaire un pouvoir supranaturel de pénétration, met

²³² *Ibid.*, livre 4, chap.6, paragraphe 11.

²³³ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 25.

²³⁴ *Ibid.*, paragraphe 28.

fin, par delà toute réalisation scientifique possible, à l'espoir de jamais constituer une science²³⁵ physique aussi rigoureuse que celle des êtres théoriques.

Remarquons de plus que cette conception d'un univers d'interdépendance issue des théories scientifiques de l'époque, pourrait nous inciter à croire que, pour Locke, les notions de substance et d'essence dont la découverte finalise nos recherches sur les existants physiques, ne pourraient être en définitive que des façons de concevoir dépendant des structures de l'entendement, mais dépourvues de prise sur une réalité si complexe que, à peine entrevue par la pensée humaine, elle ne peut être ni connue ni intelligée par elle.

Puisque, en raison des limitations de nos facultés cognitives vis-à-vis des exigences de perception et de pénétration qu'entraîne la constitution réelle de l'univers, une connaissance certaine et universelle des existants physiques nous est impossible, que reste-t-il? Si nous ne pouvons percevoir de liens nécessaires entre les qualités secondes qui composent en majeure partie nos idées complexes de substances, nous pouvons du moins présumer ces liens. Et, cette présomption logique se traduit par le jugement. Le jugement intervient dans la détermination de la connaissance et celle-ci devient une connaissance probable.

6.3. Intervention du jugement comme connaissance probable

Dans le chapitre 14 du livre 4 de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke nous propose le jugement comme instrument suppléant au manque de connaissance véritable.

La faculté que Dieu a donnée à l'homme pour suppléer au manque de connaissance claire et certain dans les cas où l'on ne peut l'obtenir, c'est le jugement: il permet à l'esprit d'estimer que ses idées concordent ou non (ou, ce qui revient au même, qu'une proposition est vraie ou fausse) sans en percevoir la garantie démonstrative dans les preuves.²³⁶

²³⁵ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 26.

²³⁶ *Ibid.*, livre 4, chap.14, paragraphe 3.

Le lien entre deux qualités secondes ne pouvant être démontré, il peut, néanmoins, apparaître probable²³⁷ grâce à l'évidence sensible à laquelle donnent lieu l'observation et l'expérience, de sorte que l'entendement puisse supposer, conjecturer c'est-à-dire juger qu'il existe, malgré l'absence de toute évidence intellectuelle. L'évidence sensible telle qu'elle se retrouve dans l'expérience et l'observation, peut seule, en ce qui concerne les êtres physiques, servir d'indice à l'esprit. Cependant, même renouvelée, répétée par la multiplication des expériences et des observations, elle ne peut certes jamais suppléer au défaut de l'évidence intellectuelle, seule génératrice de certitude en ce qui concerne la connaissance de l'essence, puisqu'elle ne fournit qu'une apparence de probabilité, sans jamais rendre perceptibles à l'esprit les liens qui unissent entre elles nos idées des qualités secondes. Au contraire de l'évidence intellectuelle qui fait suite à la perception d'une relation causale et possède une valeur éternelle, l'évidence sensible se réduit à la constatation d'un fait circonstancié dans l'espace et dans le temps, et partage les limitations du sens. Par exemple, que l'or soit un métal à la fois fusible et malléable, c'est ce que nous confirment maintes observations, sans pour autant que nous en possédions la certitude spéculative²³⁸; de même l'expérience sensible nous enseigne-t-elle que l'homme est mortel, mais ce n'est là qu'une constatation sensible ne pouvant fournir à l'esprit qu'une apparence de probabilité, dans l'ignorance où nous sommes de l'essence de l'homme. Pour Locke, des faits particuliers, nous ne pouvons tirer que des vérités particulières. A l'encontre de Bacon, Locke ne croit pas que l'induction puisse conduire à la connaissance véritable. Pour lui, la connaissance ne peut être que déductive, comme c'est le cas dans la connaissance de Dieu, qui se situe au même niveau que les mathématiques, et la connaissance de certains êtres sensibles que l'on ne peut percevoir directement par les sens²³⁹. Quelle que soit l'accumulation des faits,

²³⁷ *Ibid.*, chap. 15, paragraphe 1.

²³⁸ Certitude spéculative, c'est-à-dire certitude intellectuelle.

²³⁹ Voici un exemple de cas où l'on ne peut percevoir directement quelques êtres sensibles par les sens: c'est par la théorie de l'héliocentrisme que Copernic, par la démonstration, découvre le mouvement de la terre et la fixité du soleil; également, les scientifiques, par la démonstration, ont découvert, derrière

l'induction, qui a pour but de conclure à une vérité universelle, est forcément incomplète, et comme telle déficiente au strict point de vue logique. Tout au plus peut-elle conclure à une vérité probable:

(...) les propositions générales à propos des substances sont pour la plupart triviales seulement si elles sont certaines; et si elles sont instructives, elles sont incertaines et l'on ne peut avoir aucune connaissance de leur vérité réelle, même si la constante observation et l'analogie aident le jugement quand il fait des conjectures²⁴⁰.

« Conjectures », c'est de cette expression que se sert Locke pour qualifier les hypothèses scientifiques dont il fait lui-même grand usage tout en soulignant que ce ne sont que des conjectures de l'esprit et qu'il faut se garder de les prendre pour des vérités indubitables.

Les êtres physiques donc, contrairement à l'être de Dieu, possèdent une essence ou une constitution interne autonome, indépendante des pouvoirs de l'esprit et échappent par conséquent à sa perception. « La connaissance des corps, il faut l'acquérir par les sens, prudemment utilisés pour remarquer leurs qualités et leurs opérations mutuelles »²⁴¹. Mais comme les sens, en ce qui concerne la recherche de l'essence, ne peuvent être principes de certitude universelle, on ne peut parler de connaissance de la substance (nature) au même titre que l'on parle de connaissance mathématique. Mais la connaissance de la substance devient une connaissance probable parce que la concordance ou la discordance des idées n'est pas nettement perçue, mais présumée par le jugement²⁴².

Nous résumons ce chapitre par l'expression selon laquelle la connaissance des substances, c'est-à-dire la connaissance sensible, devient une connaissance probable lorsque le jugement intervient pour présumer la concordance ou la discordance des

le mouvement des planètes, l'existence d'une autre planète dénommée Neptune.

²⁴⁰ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.8, paragraphe 9.

²⁴¹ *Ibid.*, livre 4, chap.12, paragraphe 12.

²⁴² *Ibid.*, livre 4, chap.14, paragraphe 4.

idées. Au point de vue strictement théorique, elle ne peut satisfaire aux exigences de l'esprit qui, en ce qui a trait à son contenu, ne peut que présumer sans percevoir, juger sans connaître. Celle-ci, par conséquent, malgré sa limitation, remplit un rôle primordial. Le jugement de l'esprit repose sur son témoignage. L'observation, l'expérience sensible étant le fondement premier de toute probabilité, l'évidence des idées acquises sous le rapport de la concordance ou de la discordance est une perception incertaine, parce que l'on n'a pas suffisamment d'idée ou que l'on manque de preuve²⁴³. Par manque d'idées, l'entendement (l'esprit humain) se contente de donner un jugement sur les données incertaines. Donner son jugement en donnant son assentiment à une proposition qui découle d'idées non fondées est pour Locke non seulement ridicule, mais dangereux, puisque l'erreur en est la conséquence directe. C'est là une attitude antinaturelle, qui ne peut être le fait que d'un esprit imbu de préjugés. Néanmoins, le jugement, en tant que médiation de probabilité, procure à l'entendement l'assurance nécessaire pour pallier au doute absolu. Ainsi, la connaissance singulière devient une connaissance probable certaine. On pourrait donc qualifier la connaissance singulière (la connaissance intuitive du moi, la connaissance démonstrative de Dieu et la connaissance sensible) de certitude probable.

La proposition du jugement comme solution au problème de la limite de la connaissance nous semble insuffisante, parce que le jugement, selon la définition qu'en donne Locke, ne fait pas partie de la connaissance. Il ne peut donc pas être juge du savoir. Cette limite de la connaissance aux effets des corps sur nos sens, c'est-à-dire au phénomène est la même pensée que, plus tard, Kant va développer dans la « dialectique transcendantale » où le savoir humain est voué à une logique de l'apparence²⁴⁴ : nous ne connaissons que les phénomènes des choses et non les noumènes (la constitution interne des choses, c'est-à-dire l'essence que Locke appelle substance). Il s'agit d'une connaissance vraisemblable qui s'apparente à la connaissance probable pour Locke.

²⁴³ *Ibid.*, livre 4, chap. 15, paragraphe 1.

²⁴⁴ Cf. la *Critique de la raison pure* (1787).

Au fait, Locke, en limitant la connaissance à la probabilité se qualifie sans le vouloir de sceptique. Le chapitre suivant nous permet d'alléguer quelques réflexions critiques sur ce qui nous apparaît être sa position sceptique en épistémologie.

CHAPITRE VII

POSITION SCEPTIQUE DE LOCKE : RÉFLEXION CRITIQUE ET COMMENTAIRES PERSONNELS.

Nous avons vu dans le chapitre 6 que la connaissance singulière est limitée à cause de la faiblesse de l'esprit humain à percevoir toutes les liaisons nécessaires entre nos idées. Mais Locke propose le jugement comme une solution au problème de la limite de la connaissance. Pourquoi Locke adopte-il cette position thétique qui nous apparaît sceptique ? Pourtant son désir, dès le début de sa recherche, était de fonder un savoir indubitable. C'est ce que nous allons d'ores et déjà examiner dans ce chapitre 7.

Nous pensons que trois principaux éléments de la pensée de Locke nous permettent de justifier son scepticisme épistémologique, à savoir l'impuissance cognitive, sa position paradoxale en science et l'impossibilité rationnelle de la science des substances.

7.1. Impuissance cognitive

Premièrement, la connaissance pour Locke doit être indubitable, selon l'évidence intellectuelle et la connaissance déductive, rigoureuse suivant le modèle des mathématiques. Comment ne pas reconnaître là l'influence de Descartes qui fut le véritable maître à penser de Locke ? Pour Locke, comme pour Descartes, on ne peut parler de connaissance incertaine; ce serait une contradiction dans les termes. Toute chose, pour mériter le titre de « connaissance », doit pouvoir être traitée selon la concordance ou la discordance entre les idées. Mais la connaissance est limitée à cause de l'incapacité de l'esprit humain à percevoir tous les liens véritables entre les idées. Cette impuissance cognitive la limite dans une connaissance probable.

7.2. Position paradoxale de la science

Deuxièmement, l'importance paradoxale qu'il accorde aux hypothèses scientifiques. Il a beau admettre qu'elles se réduisent à des conjectures²⁴⁵ de la raison, c'est conformément aux affirmations de la théorie corpusculaire²⁴⁶ qu'il édifie son propre système de la connaissance. Les qualités secondes sont les effets des corps sur nos sens. Les qualités premières de particules matérielles insensibles sont l'étendue, la figure, le mouvement, le nombre, etc. Ainsi, l'univers forme un réseau complexe de particules en interactions. C'est sur ces qualités premières qu'est fondée l'impossibilité²⁴⁷ radicale de parvenir à la connaissance de l'essence des êtres réels. Puisque les qualités secondes diffèrent totalement de leurs causes, elles sont impuissantes à nous les révéler. Et, encore plus l'opération d'une multitude de corps éloignés dans l'espace et le temps influent sur la formation et la préservation des qualités des substances particulières qui nous entourent.

Si une grande part (voire la plupart) de toutes les catégories de corps de l'univers échappent à l'attention à cause de leur éloignement, d'autres sont aussi cachées par leur petitesse. Ces corpuscules insensibles sont les éléments actifs de la matière, et les grands instruments de la Nature; dépendent d'eux, non seulement les qualités secondaires des corps, mais aussi la plupart de leur opérations naturelles; et donc le fait que l'on manque d'idées distinctes précises de leurs qualités primaires maintient dans une ignorance incurable de ce que l'on désire connaître à leur sujet²⁴⁸.

Il est impossible de découvrir des liaisons nécessaires entre des idées considérées comme les effets de causes inconnues, inconnaisables auxquelles elles correspondent, mais n'en révèlent pas. Dans tout ce qui a trait aux êtres physiques ou spirituels dont l'essence est conçue comme indépendante des pouvoirs actifs de l'entendement, aucune connaissance certaine et universelle, aucune connaissance intellectuelle ne peut être acquise. L'homme doit humblement se plier aux

²⁴⁵ *Essai sur l'entendement humain*, chap.6, paragraphe 13.

²⁴⁶ *Ibid.*, chap.3, paragraphes 16 et 26. Voir aussi Aaron, *John Locke*, part. I.

²⁴⁷ *Ibid.*, chap.3, paragraphe 26.

²⁴⁸ *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 25.

enseignements de l'expérience et de l'observation sans espérer atteindre plus qu'à la probabilité, parce que nous n'avons que des idées imparfaites des substances²⁴⁹. Il y a là une ignorance invincible, irrémédiable.

Pour Locke, « matière »²⁵⁰ et « esprit »²⁵¹ sont les noms de deux de nos idées complexes de substance, composées de qualités et de propriétés dont l'ensemble constitue l'essence nominale ou définition, au sujet de laquelle nous savons du moins ceci : qu'elle diffère de l'essence réelle. De même, penser n'est pour Locke que la propriété d'une substance dont l'essence nous est inconnue et à ce titre nullement incompatible avec ces autres propriétés que sont l'extension, la figure, etc., telle est l'étendue, l'amplitude de notre ignorance pour Locke. Même notre propre nature nous échappe; nous ne savons pas complètement ce que nous sommes.

7.3. Impossibilité rationnelle d'une science physique

Troisièmement, Locke ne croit pas qu'il soit possible d'étendre la méthode démonstrative à la physique²⁵². Nous ignorons trop de choses au sujet des êtres réels pour que l'on puisse procéder par déduction. L'esprit ne parvient pas à pénétrer l'opacité de ces qualités secondes qui font partie intégrante de notre connaissance des êtres physiques. Resterait-il la position de Descartes qui consiste à ne considérer dans la matière que ce qui est clair et distinct pour l'entendement, ramener en quelque sorte l'être physique à l'être mathématique en négligeant les qualités secondes? Mais Locke refuse cette solution, c'est là un point sur lequel il s'écarte radicalement de Descartes. Faire de l'être physique une abstraction de l'esprit serait, pour Locke, falsifier le réel. Il existe entre l'objet des mathématiques et l'objet de la physique une différence de nature dont il faut tenir compte et qui entraîne une différence au niveau de la méthode. Si séduisant que soit pour l'esprit, (l'espoir cher aux cartésiens), de faire des mathématiques la science universelle, la philosophie première pouvant

²⁴⁹ *Ibid.*, cf. aussi livre 4, chap.3, paragraphe 26.

²⁵⁰ *Ibid.* livre 4, chap.3, paragraphe 6.

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² *Ibid.*, livre 4, chap.3, paragraphe 26.

résoudre les problèmes contre lesquels s'est jusqu'ici heurté l'entendement humain. C'est là pour Locke un idéal irréalisable.

Rigueur intellectuelle, connaissance singulière due à la concordance ou la discordance entre les idées singulières, et l'impossibilité de découvrir l'essence des êtres réels; ces trois applications de la pensée de Locke concourent donc à une conception d'un savoir authentique limité à la sphère des idées probables. Corrélativement, l'incertitude accompagne la presque totalité de nos idées. Si nous voulons éviter cette incertitude, il faut, ainsi que le préconise Descartes dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, rejeter toutes les connaissances qui ne sont que probables et ne donner son assentiment qu'à celles qui sont parfaitement connues et dont on ne peut douter. Peut-on se demander si la suspension du jugement n'est pas pour Locke l'attitude la plus sage? En toute matière, hormis ce qui touche à l'existence de Dieu et aux essences idéales, le doute serait-il l'attitude d'esprit la plus appropriée à la médiocrité de notre condition humaine? Les adversaires de Locke auraient-ils raison de l'accuser de scepticisme? Deux faits semblent le nier. Tout d'abord, à l'encontre de Descartes pour qui l'attitude intellectuelle qui convient vis-à-vis de ce qui n'atteint qu'à la probabilité est la suspension du jugement, Locke croit en la nécessité de l'assentiment même pour ce qui n'est que probable. Sans doute l'appréciation de la valeur des probabilités dépend de circonstances dont nous ne sommes pas maîtres : notre expérience de la connaissance, notre intérêt, notre caractère, de sorte que ce qui pour les uns est vraisemblable, est pour les autres incroyable. Il n'en demeure pas moins que lorsqu'un certain niveau de probabilité est atteint, nous devons donner notre assentiment²⁵³.

Locke n'est pas à la recherche de l'« *epochê* » : la tranquillité d'esprit ne procède pas, selon lui, de la suspension du jugement, mais de la pleine reconnaissance et de l'acceptation des limitations de nos pouvoirs cognitifs. Non seulement le fait probable commande l'assentiment, mais il peut dans la pratique acquérir une valeur égale à

¹¹⁹ *Essai sur l'Entendement humain*, livre 4, chap.15, paragraphe 3.

celle de ce qui est rationnellement démontré. Tout dépend alors de l'utilité²⁵⁴. Dans le domaine pratique, en effet, c'est elle qui devient le vrai critère de la valeur. La connaissance pratique n'est pas, à l'instar de la connaissance singulière, évaluée selon la perception de la concordance ou la discordance entre les idées singulières, mais d'après l'aide qu'elle peut apporter à l'homme dans sa lutte contre les difficultés de l'existence. Sur ce plan, une connaissance qui ne sert à rien n'en est pas une. Locke accorderait sans doute la palme à la singularité des choses et à la médecine en raison de leur utilité. On ne saurait guère, selon lui, trouver de plus grande entreprise que celle de soulager nos maux. Même si la médecine à ses yeux est destinée à rester toujours empirique, les causes des phénomènes étant inconnues et inconnaissables, cela n'empêchait pas Locke de dresser de longues listes²⁵⁵, trouvées après sa mort, de qualités sensibles accompagnées, comme Boyle lui avait appris à la faire, de l'explication mécanique, hypothétique de leur production. En fait, la connaissance singulière des choses est, pour Locke, la connaissance des arts ayant pour fin l'utilité. Si une telle chose est à considérer, alors la connaissance singulière de Dieu qu'il situe au même niveau que la connaissance mathématique ne serait donc pas nécessaire, puisque pour lui, c'est l'usage qui est important. Il s'agit, à partir d'expériences individuelles, d'atteindre une probabilité assez grande pour établir les règles de pratique.

Loin de recommander l'indifférence du scepticisme, Locke nous incite à rechercher la certitude physique dans l'assurance de satisfaire ce qui est utile pour les besoins de la vie pratique. Étant donné l'ampleur de notre ignorance, il nous encourage à rechercher la connaissance utile qui est plus accessible à notre entendement:

Notre connaissance étant, comme je l'ai montré, tellement limitée, nous gagnerons peut-être quelque lumière sur l'état présent de notre

²⁵⁴ *Ibid.*, chap.3, paragraphe 22; voir aussi sur ce point, chap.12, paragraphes 9, 11, 12; et chap.16, paragraphe 12.

²⁵⁵ Locke, *Fragment sur l'Anatomie* (1668) et *l'Art médical* (1669). Voir sur ce point Duchesneau, François, *L'empirisme de Locke*, chap. I et chap. II.

esprit si nous regardons un peu le côté obscur, et si nous jetons un œil sur *notre ignorance* : elle est infiniment plus grande que notre connaissance et il sera utile, pour calmer les discussions et améliorer la connaissance utile, de trouver jusqu'où s'étendent les idées claires et distinctes afin de contenir nos pensées dans le domaine des choses qui sont accessibles à l'entendement et ne pas nous lancer dans cet abîme de ténèbres (où nous n'avons pas d'yeux pour voir, ni de facultés pour percevoir quoi que ce soit), sous prétexte que nous estimons que rien n'est au-delà de notre saisie.²⁵⁶

La connaissance singulière se trouve, en effet, dépendant de son usage pratique. Dans ce contexte peut-on donc qualifier Locke de pragmatiste?

²⁵⁶ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.3, paragraphe 22. Dans cette même pensée voir aussi le chap.12, paragraphe 12.

CONCLUSION

En conclusion, nous avons retenu qu'après cette analyse sur le rôle des idées dans la connaissance singulière chez Locke, l'idée désigne une structure de l'objet concret qui se manifeste dans une expérience sensible ou rationnelle pour représenter les choses réelles. Cette conception des idées engendrées par les facultés sensibles fait fi de la conception innéiste des idées répandue à son époque. La présence des idées dans l'entendement autorise la connaissance. Les idées proviennent, à l'origine, de notre contact avec les objets extérieurs, donc par sensation, et ensuite par la réflexion. Il faut noter que dans la sensation, il y a une impression physique qui se produit sur le corps, mais l'impression physique n'est pas la sensation. Il faut une perception mentale dans l'impression physique pour qu'il y ait sensation.

Après les premières perceptions sensibles, l'entendement réfléchit sur lui-même pour produire d'autres idées que Locke appelle les idées de la réflexion. La réflexion, pour Locke est une sorte de sensation interne²⁵⁷, parce que l'esprit humain perçoit d'autres idées à partir des idées de la sensation. C'est comme une sorte de deuxième sensation, qui, cette fois-ci vient d'un objet non extérieur, mais intérieur, donc des opérations propres de l'esprit humain. L'esprit perçoit les idées acquises par la réflexion.

En effet, les idées de sensation sont toutes des idées simples²⁵⁸. Tandis que les idées de réflexion sont de deux sortes : certaines idées de réflexions sont simples et d'autres complexes. Les idées simples de réflexion²⁵⁹ sont la perception, et la volonté. Quant aux idées complexes²⁶⁰, il y en a trois sortes : les substances, les modes et les relations. Le mode²⁶¹ est une idée abstraite qui « ne renferme pas la

²⁵⁷ *Ibid.*, livre 2, chap.1, paragraphe 4

²⁵⁸ *Ibid.* Livre 2, chap.2, paragraphe 1.

²⁵⁹ *Ibid.*, livre 2, chap.9, paragraphe 1.

²⁶⁰ *Ibid.* Livre 2, chap.12, paragraphes 1-7.

²⁶¹ *Ibid.* paragraphe 4.

supposition de subsistance par soi-même », par exemple, un triangle, la beauté, la gratitude, etc. Il y a deux types de modes : le mode simple et le mode mixte; le mode simple est la répétition de la même idée (par exemple l'idée de quantité, une douzaine, une vingtaine, etc.); le mode mixte est la combinaison d'idées simples différentes (par exemple, «la beauté» renferme l'idée simple de couleur et l'idée simple de forme). La relation consiste en la comparaison de deux ou de plusieurs idées. Et enfin, la substance est la combinaison d'idées simples groupées ensemble dans une seule entité concrète pour représenter une chose particulière.

La connaissance singulière (la singularité du moi, la singularité de Dieu, la singularité des autres choses hors de nous), en tant que perception de la vérité des propositions qui affirment l'existence des êtres réels, s'étend en général à toutes nos idées simples²⁶², et à toutes nos idées complexes²⁶³ sauf celles de substances. Dans la connaissance singulière toutes les idées représentent la réalité des choses. Mais la représentation du réel n'est pas pareille dans les trois branches de la connaissance singulière à savoir la connaissance intuitive du moi, la connaissance démonstrative de Dieu et la connaissance sensible des autres êtres.

Dans la connaissance intuitive du moi, les idées représentent une réalité perceptible qui est l'être de l'homme particulier qui s'appréhende lui-même. Dans la connaissance démonstrative de Dieu, les idées représentent une réalité intelligible qui est l'être de Dieu qui n'est pas perceptible par les sens. Et dans la connaissance sensible des autres êtres hors de nous, les idées représentent une réalité perceptible par les sens à deux niveaux: au niveau de la sensation comme au niveau de la démonstration. Il faut remarquer que dans la connaissance du moi et de Dieu, les idées sont elles-mêmes des archétypes, mais dans la connaissance des autres choses hors de nous, les idées sont des copies de leurs archétypes.

Nous avons retenu aussi que certains problèmes persistent. Qu'il s'agisse du passage de l'impulsion physique à la perception de l'esprit, de la nature des idées ou

²⁶² *Ibid.*, livre 4, chap. 4, paragraphe 4.

²⁶³ *Ibid.*, livre 4, chap. 4, paragraphe 5.

de l'existence des qualités premières dans les choses, des zones d'ombre jalonnent *l'Essai sur l'Entendement humain*. La structure même de cette œuvre peut être mise en question. Empirisme radical en ce qui concerne l'acquisition des idées, rationalisme en ce qui a trait à la connaissance elle-même, cette superposition apparaît, à certains commentateurs²⁶⁴, artificielle, sinon contradictoire. Forme-t-elle un ensemble unifié, représentatif de la pensée de Locke ou correspond-elle à deux temps différents de son évolution intellectuelle? Encore une fois, nous en sommes réduits à des conjectures. La propension de Locke à négliger tout problème qu'il trouve insoluble, à laisser en suspens toute question qu'il estime hors de sa portée, n'est pas sans conférer à sa doctrine quelque ambiguïté. Quitte à mettre de côté de nombreux passages de *l'Essai sur l'entendement humain*, certains font de Locke un sensualiste intégral, d'autres un idéaliste ou un précurseur de Kant. La réalité est à la fois plus complexe et plus nuancée. Au cours de ce présent travail nous avons eu l'occasion de présenter certaines des raisons qui pourraient expliquer la facilité avec laquelle Locke accepte le mystère et renonce à se promener sur certains problèmes. Nous avons évoqué les limitations que lui impose l'observance de la méthode expérimentale dont la règle est de s'en tenir à la constatation des faits. Nous avons remarqué également que nous demandons bien souvent à Locke la solution à des problèmes que lui-même ne s'est pas posés et qui appartiennent en réalité à ses successeurs. Mais ces explications, si elles peuvent être plausibles, demeurent incomplètes. C'est du côté des intentions globales de Locke, de celles qui président à la rédaction de *l'Essai* comme à toute son œuvre qu'il faut chercher des éclaircissements. En considérant la conception de l'homme et du bonheur à laquelle correspond l'œuvre de Locke nous pourrions plus facilement en saisir la portée et les limites. Nous pourrions peut-être aussi saisir quelle est pour Locke, la signification dernière du rôle des idées dans la connaissance singulière?

²⁶⁴ Aaron, Yolton, Douglas Odegard, etc.

Pour Locke, il s'agit en quelque sorte d'une entreprise de démystification. Poursuivant ses efforts d'éducateur et de moraliste, il lui faut bannir ces deux tares de l'esprit que constituent l'intolérance et le pédantisme. L'une nuit à la paix sociale en favorisant les querelles et les persécutions, l'autre entrave le progrès technique en détournant les hommes des recherches utiles auxquelles leur esprit est proportionné pour les attacher à la poursuite de chimères. Il lui faut donc montrer aux hommes jusqu'où l'entendement peut porter sa vue, jusqu'où il peut se servir de ses facultés pour connaître les choses avec certitude et en quels cas il ne peut juger que par simples conjectures. La conscience des limites de la raison et de la faillibilité humaine conduira les hommes à la tolérance. Ils constateront que leurs premiers devoirs sont l'humilité et la charité. Puisque, nous dit Locke, la plupart des hommes seraient incapables de prouver la vérité des opinions qui déterminent leurs actes, il est déraisonnable qu'ils veuillent imposer par la force des convictions dépourvues de certitude objective. Ruiner les prétentions des hommes, dénoncer leurs astuces en faisant l'inventaire des possibilités réelles de connaissance qui s'offrent à lui, était pour Locke le seul moyen de rabattre la témérité des pseudo-philosophies et d'encourager d'utiles recherches. C'est pourquoi dans *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke s'attache à réfuter l'innéisme. Il attire notre attention sur les pièges du langage²⁶⁵ et l'abus des mots, et s'attaque à la logique formelle²⁶⁶. S'il frôle le scepticisme, il n'en peut que plus facilement miner les fondements d'une philosophie abstruse.

Enfin, *l'Essai sur l'Entendement humain* est donc une œuvre engagée. Son insertion dans un contexte de préoccupations pratiques en augmente l'intérêt, mais constitue aussi sa faiblesse. Locke est avant tout un moraliste. Son but dans *L'Essai* est de pousser l'investigation aussi loin qu'il puisse être utile sans plus. Il est en quelque sorte un épistémologue en tentant de reconstruire la connaissance humaine et

²⁶⁵ Nous ne sommes pas entrés dans l'analyse de la question du langage, parce que cela n'était pas notre objet. Nous le mentionnons juste pour montrer au passage l'une des raisons qui ont poussé Locke à construire une théorie de la connaissance fondée sur la méthode scientifique.

²⁶⁶ *Essai sur l'entendement humain*, livre 4, chap.17, paragraphe 4.

de tracer les limites de notre connaissance. Dans ce domaine, il lui suffit d'indiquer de nouvelles voies. La connaissance de l'existence des choses étant une connaissance singulière, elle embrasse la connaissance démonstrative, la connaissance intuitive et la connaissance sensible. Tout le savoir humain est fondé sur elle. La perception de la vérité des propositions affirmant l'existence des êtres réels constitue donc la connaissance véritable. Mais cette dernière se trouve être limitée par l'incapacité de l'homme à découvrir toutes les liaisons entre les idées, et doit, par conséquent, recourir au jugement pour suppléer au défaut de perception cognitive. Nous sommes donc forcés de nous contenter d'un savoir probable en demeurant dans l'usage de ce qui est utile et pratique pour nous. Quant aux facultés sensorielles la facilité avec laquelle Locke accepte leur limitation s'explique par les mêmes raisons : Locke accorde une importance capitale à la « praxis », parce que, pour lui, la recherche théorique de la connaissance des choses ne peut concourir au bonheur de l'homme. C'est pour cette raison qu'il estime qu'un jugement utile a plus de valeur.

Cette limitation des facultés sensorielles sur le plan de la connaissance singulière serait inacceptable pour Aristote parce qu'elle entraîne une restriction des possibilités rationnelles de connaître et que, par conséquent, l'homme incapable de parvenir à une connaissance véritable des êtres, ne peut se réaliser lui-même selon sa nature propre, se réaliser en tant qu'homme, en tant qu'animal raisonnable c'est-à-dire doué du pouvoir de connaître. Pour Descartes, la limitation de nos facultés sensorielles sur le plan de la connaissance n'est acceptable que parce que l'entendement peut de lui-même, par ses pouvoirs propres, suppléer aux déficiences du sens et que par conséquent l'homme, qui est avant tout esprit, peut, presque en dépit de ses facultés sensorielles, parvenir à la connaissance de l'essence des êtres donc se réaliser selon sa nature propre. Mais la problématique de Locke est foncièrement différente. Sa conception de l'Homme étant chrétienne, la réalisation de l'être humain se concevrait-elle sur le plan naturel ou plutôt sur un plan surnaturel, c'est-à-dire au-dessus de l'entendement?

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE LOCKE

LOCKE, JOHN, (1690), *Essay Concerning Human Understanding*, collated and annotated by Alexander Campbell Fraser, 2 volumes, Oxford, University Press, 1975.

LOCKE, JOHN, (1690), *Essai sur l'entendement humain*, trad. J. –M., Vienne, Paris, Vrin, 2003. La référence donnée est celle de Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975.

LOCKE, JOHN, (1706) *De la conduite de l'entendement* (œuvre posthume), trad. Yves Michaud, Paris, Vrin, 1999.

LOCKE, JOHN, (1693) *Quelques pensées sur l'éducation*, trad. De G. Compayre. Introd. et notes de J. Château, Paris, Vrin, 1966.

ÉTUDES SUR LOCKE

AARON, RICHARD ITHAMAR, *John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1982.

AARON, R.I., *The Theory of Universals*, Oxford, Oxford University Press, 1972.

AARON, R.I., *Knowing and the Function of Reason*, Oxford, Clarendon Press, 1977.

ALEXANDER, PETER, *Ideas, Qualities and Corpuscles: Locke and Boyle on the External World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

- ANDERSON, FULTON HENRY, *The Influence of Contemporary Science on Locke's Method and results*, Toronto, The University Library, 1973.
- AUNE, BRUCE, *Knowledge of the External World*, New York, Routledge, 1991.
- AYER, JULES, *British Empirical Philosophers: Locke, Berkeley, Hume and J. D. Mill*, London, Routledge and Paul, 1988.
- AYER, A.J., *The Problem of Knowledge*, Harmondsworth, Penguin, 1966.
- AYERS, MICHAEL, *Locke: les idées et les choses*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- AYERS, MICHAEL, *Locke: Epistemology and Ontology*, Londres et New-York, Routledge, 2 volumes, 1991.
- BASTIDE, CHARLES, *John Locke, ses théories politiques et leur influence en Angleterre*, Paris, Leroux, 1999.
- BASTIDE, CHARLES, *Anglais et Français au XVIIe siècle*, Paris, F. Alcan, 1971.
- BENNETT, JONATHAN, *Locke, Berkeley, Hume: Central Themes*, Oxford, Oxford University Press, 1971.
- BONN GABRIEL DOMINIQUE, *Les relations intellectuelles de Locke avec la France*, Berkeley, Université de la Californie, 1992.
- BOURNE, H.R. FOX, *The Life of John Locke*, 2 volumes, London, Routledge and Paul 1970.

CARRUTHERS, PETER, *Human Knowledge and Human Nature*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

CHAPPELL, VERE, *Essays on Early Modern Philosophers*, Vol. 8; *John Locke: Theory of Knowledge*, Hamden, Garland, 1992.

CHAPPELL, VERE, *Locke*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

CHAPPELL, VERE, (dir.) *The Cambridge Companion to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

CLÉRO, JEAN-PIERRE, *Locke*, Paris, Ellipses, 2004.

COUSIN, VICTOR, *Philosophie de Locke*, Paris, Didier, 1873.

CRANSTON, MAURICE, *John Locke, a Biography*, Londres, Longmans, 1975.

DEWHURST, KENNETH, *John Locke, 1632-1704, Physician and Philosopher, A Medical Biography*, London, Wellcome Historical Medical Library, 1977.

DIDIER, JEAN, *John Locke*, Paris, Bloud 1999.

DUCHESNEAU, FRANÇOIS, *L'empirisme de Locke*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973.

DUNN, JOHN, *Locke*, Oxford, Oxford University Press, 1984.

GIBSON, JAMES, *Locke's Theory of Knowledge and its Historical Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

GOYARD-FABRE, SIMONE, *John Locke et la raison raisonnable*, Paris, J. Vrin, 2000.

HARRIS, IAN, *The Mind of John Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

HARRISON, J., *The Library of John Locke*, Oxford, Oxford University Press, 1975.

HARTNACK, JUSTUS, *Analysis of the Problem of Perception in British Empiricism*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1970.

HOFSTADTER, A., *Locke and Scepticism*, New York, Barnes & Noble, 1975.

IRVINE, ANDREW, *Physicalism in Mathematics*, Dordrecht, Kluwer, 1990.

JAMES, D.G., *The Life of Reason : Hobbes, Locke and Bolingbroke*, London, H. Eversden, 1999.

JAMES, WILLIAM, *Le Pragmatisme*, Paris, Vrin, 2001.

JOLLEY, NICHOLAS, *Leibniz and Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

JOLLEY, NICHOLAS, *Locke: His Philosophical Thought*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

KITCHER, PHILIP, *The Nature of Mathematical Knowledge*, Oxford, Oxford University Press, 1983.

KLEMMT, ALFRED, *John Locke: Theoretische Philosophie*, West-Kulturverlad Anton Hain, Berlin, Erlagen, 1972.

KRAKOWSKI, É., *Les sources médiévales de la philosophie de Locke*, Paris, Flammarion, 1946.

KRAUS, JOHN L., *John Locke: Empiricist, Atomist, Conceptualist and Agnostic*, New York, Philosophical Library, 1968.

LAUDAN, LARRY, *Science and Hypothesis*, Dordrecht, Reidel, 1981.

LAUNAY, GILLES DE, *Dialectique*, Genève, Slatkine Reprints, 1972.

LESSAY, FRANCK, *Le Débat Locke-Filmer*, Paris, PUF, 1998.

LEYDEN, W. VON, *Seventeenth Century Metaphysics, An Examination of Some Main Concepts and Theories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

LEYDEN, W. VON, «What is a nominal essence the essence of? » in *John Locke, Problems and Perspectives*, ed. J.W. Yolton, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

LODGE, RUPERT CLENDON, *Meaning and Function of Simple Modes in the Philosophy of John Locke*, Minneapolis, Dial Press, 1980.

MACLEAN KENNETH, *John Locke and English Literature of the Eighteenth Century*, New York, Barnes & Noble, 1988.

MACKIE, J.L., *Problems from Locke*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

MANDELBAUM, M., «Locke's realism», in *Philosophy, Science and Sense Perception*, Oxford, Oxford University Press, 1974.

MCCANN, EDWIN, «Locke's philosophy of body», in *The Cambridge Companion to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

MICHAUD, YVES, *Locke*, Paris, PUF, c 2002.

MORRIS, CHARLES RICHARD, *Locke, Berkeley, Hume*, London, Oxford University Press, 1959.

MOSER, PAUL, *Human Knowledge: Classical and contemporary Approaches*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

O'CONNOR, D.J., *John Locke*, Pelican, Harmondsworth, 1972.

OLLION, HENRI, *La philosophie générale de John Locke*, Paris, Picard, 1999.

POLIN, RAYMOND, *La politique morale de John Locke*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

PRICHARD, HAROLD ARTHUR, *Knowledge and Perception*, London, Oxford University Press, 1980.

REICYN, NINA, *La pédagogie de John Locke*, paris, Hermann, 1941.

RÉMUSAT, CHARLES DE, *Histoire de la Philosophie en Angleterre depuis Bacon jusqu'à Locke*, Paris, Flammarion, 1992.

RIVAUD, ALBERT, *Histoire de la Philosophie*, Paris, PUF, 1998.

ROMANELL, PATRICK, *John Locke and Medicine*, Buffalo, Prometheus Books, 1984.

RYLE, G., *Locke on the Human Understanding*, Oxford, Oxford University Press, 1973.

SCHRÖDER, W., *John Locke und die mechanische Naturauffassung, Eine kritisch-philosophische Untersuchung*, Berlin, Erlagen, 1975.

SMITH, N.K., *John Locke*, Manchester, Manchester University Press, 1973.

SOMMER, R., *Locke's Verhältnis zu Descartes*, Berlin, Erlagen, 1978.

SQUADRITO, KATHLEEN M., *Locke's Theory of Sensitive Knowledge*, Washington DC, University Press of America, 1978.

TADIÉ, ALEXIS, *Locke*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

THOMAS, P. F., *La Philosophie de Gassendi*, Paris, Alcan, 1972.

VERNEAUX, ROGER, «L'empirisme anglais», in *Histoire de la philosophie moderne*, Paris, Beauchesne, 1973.

WEBB, T.E., *The Intellectualism of Locke : An Essay*, London, Dublin, 1971.

WOOLHOUSE, R. S., *Locke's Philosophy of Science and Knowledge*, New York, Barnes & Noble, 1971.

YOLTON, JOHN W., *John Locke and the Way of Ideas*, Oxford , Oxford University Press, 1982.

YOLTON, JOHN W., *John Locke, Problems and Perspectives*, Cambridge, Clarendon Press, 1979.

YOLTON, JOHN W., *A Locke Dictionary* , Oxford, Blackwell, 1993.

YOLTON, JOHN W., *Locke and the Compass of Human Understanding*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

OUVRAGES CLASSIQUES

BERKELEY, G., (1710) *Traité sur les principes de la connaissance*, Paris, Flammarion, 2001.

DESCARTES, R., (1628) *Règles pour la direction de l'esprit III*, *Œuvres et lettres*, La Pléiade, Paris, Gallimard, 2000.

DESCARTES, R., (1641) *Méditations Métaphysiques*, Par Michelle et Jean-Marie Beyssade, Paris, Flammarion, 1998.

----- *Œuvres de Descartes*, (1897-1913) par Charles Adam et Paul Tannery, 11 volumes (Paris 1964-1974, réédition Vrin – C.N.R.S).

DUHEM, PIERRE, *Théorie physique : son objet, sa structure*, Paris, Vrin, 1989.

HOBBS, THOMAS, (1651) *Léviathan*, Paris, Gallimard, 2000.

HUME, DAVID, (1740) *Traité de la nature humaine*, Paris, Gallimard, 2002.

LEIBNIZ, GOTTFRIED WILHELM, (1704) *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992.

MALEBRANCHE, NICOLAS, (1675) *De la Recherché de la Vérité, dans Oeuvres 1*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1979.

SEXTUS, EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. et commentaires par Pierre Pellegrin, coll. « Points. Essais », Paris, Seuil, 1997.

ARTICLES

ALEXANDER, P., « Boyle and Locke on Primary and Secondary Qualities », *Ratio*, vol.16, p.13-41, 1974.

ALMEIDA, CLAUDIO, « Locke on Knowledge and Trifling Proposition », *Locke Newsletter: An Annual Journal of Locke Research*, vol. 22, p.31-55, 1991.

ATHERTON, MARGARET, « Knowledge of Substance and Knowledge of Science in Locke's Essay », *History of Philosophy Quarterly*, vol.1, p. 413-428, October 1984.

BENNETH, JONATHAN, « Infallibility and Modal Knowledge in Some Early Modern Philosophers », *Philosophical Quarterly*, vol. 29, p. 480-490, December 1989.

BRADFIELD, KATHERINE, « How Can Knowledge Derive itself? Locke on the Passions, Will, and Understanding », *Locke Studies: An Annual Journal of Locke Research*, vol. 2, p. 81-103, 2002.

CARSON, EMILY, « Locke's Account of Certain and Instructive Knowledge », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 10, no.3, p. 359-378, August 2002.

CICOVACKI, PREDRAG, « Locke on Mathematical Knowledge », *Journal of the History of Philosophy*, p.511-524, October 1990.

CRESSWELL, M. J. « The Causal Principle in Locke's View of Ordinary Human Knowledge », *Locke Studies: An Annual Journal of Locke Research*, vol.4, p.183-203, 2004.

DUCHESNEAU, FRANÇOIS, « Locke et les constructions théoriques en science », *Revue internationale de philosophie*, vol.42, p.173-191, 1988.

DUCHESNEAU, FRANÇOIS, « Locke et le savoir de probabilité », *Dialogue*, vol.11, p.185-203, 1972.

DUKOR, MADUABUCHI, « Perception, Intuition and Knowledge of the External World », *Journal of the Department of Philosophy-University of Poona*, vol. 27, p. No. 4, p.457-475, October 2000.

GOODIN, SUSANNA, « Why Knowledge of the Internal Constitution is not the Same as Knowledge of the Real Essence and Why this Matters », *Southwest Philosophy Review: The Journal of the Southwestern Philosophical Society*, vol. 14, p. 149-155, 1997.

GOTTERBARN, DONALD, « A Note on Locke's Theory of Self-Knowledge », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 12, p. 239-242, April 1974.

GREENLEE, DOUGLAS, « Locke's Idea of Idea », *Theoria*, vol.33, p.98-106, 1967.

HELM, PAUL, « Locke on Faith and Knowledge », *Philosophy Quarterly*, vol. 23, p. 52-66, January 1973.

HEYD, THOMAS, « Reply to Roth: Locke is not a Cartesian with Respect to Knowledge of our own Existence », *International Philosophical Quarterly*, vol.29, p.463-467, December 1989.

KRETZMAN, NORMAN, « The Main Thesis of Locke's Semantic Theory », *Philosophical Review*, vol.77, 1968, reprinted in *Locke on Human Understanding*, ed. By I. C. Tipton, Oxford, p.123-140, 1977.

LANDESMAN, CHARLES, « Locke's Theory of Meaning », *Journal of History Philosophy*, vol.24, p.23-35, 1976.

LEWIS, DOUGLAS, « Locke on Mixed Modes, Knowledge, and Substances », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 8, p. 193-199, April 1970.

MATTERN, RUTH, « Locke on Clear Ideas, Demonstrative Knowledge, and the Existence of Substance », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 8, p. 259-272, 1983.

MATTERN, RUTH, « Locke: our Knowledge, Which all Consists in Propositions », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 8, p. 677-695, December 1978.

McCRACKEN, CHARLES, « Knowledge of the Existence of Body », *The Cambridge History of Seventeenth-Century Philosophy*, vol. 2, p. 624-648, 1998.

NEWMAN, LEX, « Locke on Sensitive Knowledge and the Veil of Perception », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol.85, No.3, p.273-300, September 2004.

ODEGARD, DOUGLAS, « Locke and General Knowledge: A Reconstruction », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 10, No 3, p. 225-239, July 1993.

ODEGARD, DOUGLAS, « Locke and the Signification of Words », *The Locke Newsletter*, p.11-17, Autumn1970.

ROTH, ROBERT, J., « Reply to Heyd's Reply to Locke is not a Cartesian with Respect to Knowledge of our Own Existence », *International Philosophical Quarterly*, vol.29, p.469-472, December 1989.

SHANAB, ROBERT, « Locke on Knowledge and Perception », *Journal of Critical Analysis*, vol.2, p. 16-23, January 1971.

SOLES, DAVID E, « Locke on Knowledge and Propositions », *Philosophical Topics*, vol. 13, p. 19-30, Spring 1985.

SOLES, DAVID E., « Locke's Account of the Reality of Knowledge », *Southwest Philosophy Review: the Journal of the South Western Philosophical Society*, vol. 1, p. 42-54, 1984.

SOLES, DAVID E., « Locke on Ideas, Words, and Knowledge », *Revue internationale de philosophie*, vol.42, p.150-172, 1988.

WALL, GRENVILLE, « Locke's Attack on Innate Knowledge », *Philosophy: The Journal of the Royal Institute of Philosophy*, vol. 49, p. 414-419, October 1974.

WOLFE, DAVID E., « Sydenham and Locke on the Limits of Anatomy », *Bulletin of the History of Medicine*, vol.35, p.193-220, 1961.

WOOLHOUSE, R. S., « Locke on Modes, Substances, and Knowledge », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 10, p. 417-424, October 1972.

WOZLEY, ANTHONY, « Some Remarks on Locke's Account of Knowledge », *Locke Newsletter: An Annual Journal of Locke Research*, p. 7-17, Spring 1972.

YOLTON, JOHN W., « Ideas and Knowledge in Seventeenth-Century Philosophy », *Journal of the History of Philosophy*, vol. 13, p. 145-165, April 1975.

YOLTON, JOHN W., « Locke and Materialism: The French Connection », *Revue internationale de philosophie*, vol.42, p.229-253, 1988.